This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

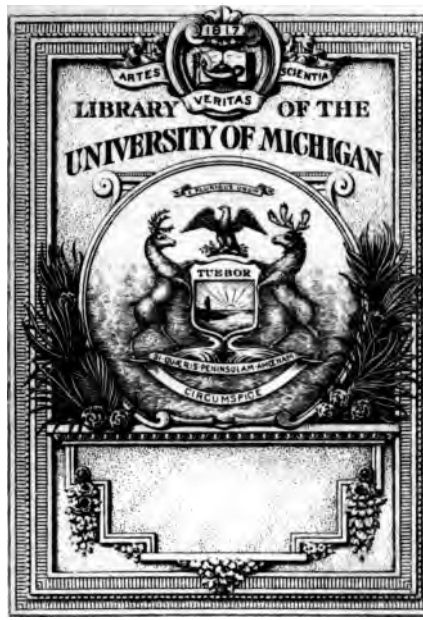
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
2211
.A2
B58

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre M.

TOME XXVIII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Médée.
Mérope, de Voltaire.
Mérope, de Clément.
Manie des Arts, ou la Matinée à la mode.
Marchands de Londres.
Mariages assortis.

J. Leon inv. L.Le Grand Sculp.

MEROPE

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

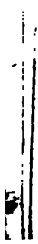
Lettre M.

TOME XXVIII.

A PARIS,

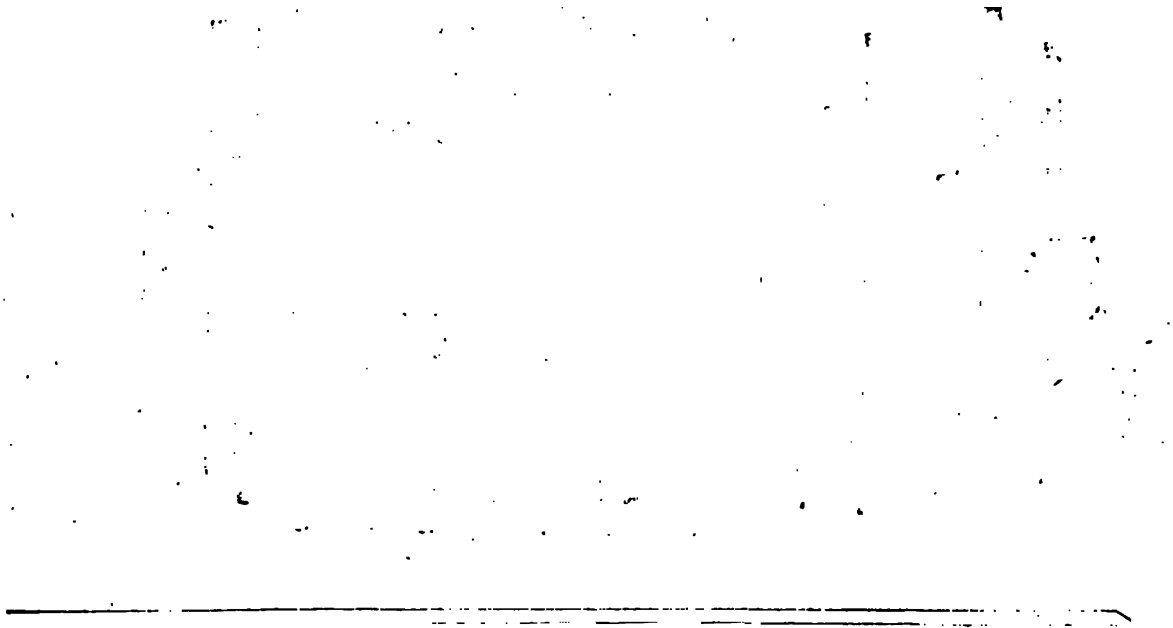
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



MEDÉE,

TRAGÉDIE



Bibliothèque Sainte-Geneviève
3 7238

MEDÉE,

TRAGÉDIE;

Hilaire Bernard de Requeleyne, baron

PAR M. DE LONGEPIERRE.

Représentée, pour la premiere fois, le 13 Février 1694.

Et réimprimée telle qu'on la joue au Théâtre.

3-Z-1-38 (3)

PRÉFACE.

IL y a peu d'Hiſtoires auſſi connues que celle de Medée, & de ſujets de Tragédie auſſi célébre que celui-ci. Euripide l'a traité parmi les Grecs. Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide & Seneque parmi les Romains. Monſieur Corneille parmi nous. La Tragédie d'Euripide & celle de Seneque nous reſtent encore avec quelques vers des autres.

Je me ſuis laiſſé tenter, après tant de grands Hommes, à la beauté de ce ſujet. Il m'a toujours paru que les deux grands reſſorts de la Tragédie, la terreur & la pitié, s'y font ſentir vivement; & que Medée, toute méchante & toute criminelle qu'elle eſt, étant auſſi très-malheureuſe & trahie par celui pour qui elle a tout fait & tout abandonné, eſt l'un des perſonnages du monde le plus propre à faire un grand effet ſur la Scene. La ſimplicité même du ſujet, quoique du goût de peu de gens parmi nous, a été un nouvel attrait pour moi. J'ai voulu tenter de donner au Public une Piéce à peu près

dans le goût des Anciens, c'eſt-à-dire, une Piéce dans laquelle une action grande, tragique & merveilleuſe, mais en même tems très-ſimple, fût ſoutenue ſeulement par la nobleſſe des penſées, par la vivacité des mouvemens, & par la dignité de l'expreſſion : c'eſt ainſi que ces grands Maîtres de l'art, ſur les Ouvrages deſquels l'art même & les régles ont été formés, ont conſtitué leurs Tragédies, & ont compoſé ces chef-d'œuvres merveilleux, qui ayant fait l'admiration de tous les ſiécles, font encore pleurer & frémir dans la ſimple lecture. Ces Génies ſublimes ſe ſentant aſſez de force pour ſoutenir un ſujet par lui-même & par eux-mêmes, ont dédaigné d'avoir recours à un grand attirail d'incidens & d'Epiſodes, & ont rebuté les jeux de Théâtre, les petites ſurpriſes, & ces autres agrémens frivoles, qui plaiſent dans la Comédie; mais qui ne ſervent dans la Tragédie qu'à amortir & à éteindre le pathétique, qui en eſt l'ame. Ils auroient cru ſortir du caractere du Poëme tragique, & bleſſer en quelque maniere la raiſon, & les régles par conſéquent, s'ils s'étoient écartés de cette ſimplicité d'action. Que penſeroient-ils donc s'ils entendoient dire à préſent, qu'une

Tragédie n'eſt pas Tragédie, ni dans les les régles, parce qu'elle eſt ſimple ? Ils jugeroient, ſans doute, que de pareils Critiques n'ont aucune idée de la Tragédie ni des régles ; & qu'ils n'en connoiſſent que le nom.

On ſeroit très-fâché cependant, que ceux qui ne connoiſſent pas les Tragédies des Anciens par elles-mêmes, en vouluſſent juger par cette Piéce qui leur eſt infiniment inférieure en tout. Pour reſſembler à ces grands hommes, ce n'eſt pas aſſez de travailler dans leur goût & d'après eux, il faudroit encore avoir leur génie. Cette Piéce donc peut fort bien être ſimple comme celles des Anciens, ſans être belle : mais en ce cas, c'eſt uniquement ma faute, & cela n'empêche pas que la véritable grandeur ne ſe trouve preſque toujours jointe avec la ſimplicité.

Je ne répondrai point à toutes les Critiques qui ſe ſont d'abord élevées contre cette Piéce. Je crois qu'on doit toujours laiſſer au Public une liberté entiere d'en juger, & qu'un Ouvrage doit ſe défendre par lui-même. Peut-être que ceux à qui la grande ſimplicité d'action qui régne dans cette Piéce, n'auroit pas entierement

plû dans la repréſentation, en ſeront moins bleſſés dans la lecture; & qu'ils trouveront que j'y ai ſuppléé autant qu'il m'a été poſſible, par le ſoin que j'ai pris de l'expreſſion. J'ai toujours été perſuadé que c'eſt ce qui anime & ce qui ſoutient le plus un ouvrage, lorſque n'étant pas dans la bouche des Acteurs qui lui donnoient en quelque maniere la vie, il eſt comme mort ſur le papier. Auſſi avec quel ſoin les Anciens, & en particulier les Tragiques Grecs ne s'y ſont-ils pas attachés? Il ſeroit trop long de parler ici de la ſublimité, de la force, de la richeſſe, de l'harmonie, de la vivacité de leurs expreſſions; de ces tours ſi naturels en apparence, & pleins en effet d'un ſi grand art; de ces hardieſſes nobles & heureuſes, où ne s'éleva jamais un médiocre génie; de ces belles Epithétes qui, raſſemblant en un ſeul mot pluſieurs idées, leur donnent plus de force en les offrant ainſi en racourci, & qui, par leurs peintures vives & nobles, ſont le charme de la Poëſie qu'elles animent & qu'elles enrichiſſent. Je dirai ſeulement, pour donner quelque idée du ſoin que ces grands hommes ont pris de l'expreſſion, qu'ils s'y ſont attachés, juſqu'à n'employer preſ-

que que des mots conſacrés à la Poëſie & inconnus à la Proſe; & que quand même on renverſeroit la ſtructure & l'arrangement de leurs vers, on ne laiſſeroit pas d'y ſentir encore la Poëſie la plus magnifique & la plus élevée.

Je ne ſçaurois cependant m'empêcher de répondre à une des objections qu'on m'a faites. On m'a accuſé d'avoir pris pluſieurs penſées dans Monſieur Corneille. Mais pour me rendre juſtice, on devoit avoir dit que Monſieur Corneille ayant pris pluſieurs penſées dans Seneque, j'ai cru pouvoir auſſi puiſer dans la même ſource & y en prendre quelques-unes. Voilà la vérité; & je défie qu'on puiſſe citer un endroit de cette Piéce qui paroiſſe emprunté de Monſieur Corneille, & qui ne ſoit pas de Seneque. J'ai cru qu'il ne m'étoit pas défendu de ſuivre ce Poëte Latin, & de m'enrichir de ſes beautés & de ſes penſées, à l'exemple de Monſieur Corneille lui-même. Si ceux qui ont quelque diſcernement & quelque goût pour ces ſortes de choſes, ſe donnent la peine de comparer avec l'Original, les endroits que la Medée de Monſieur Corneille & celle-ci ont de communs, ils connoîtront aiſément, que ce que j'ai

traduit ou imité, n'eſt point une copie de copie, mais que j'ai travaillé d'après l'Original.

Perſonne n'eſt plus admirateur que moi du mérite de Monſieur Corneille. Perſonne n'a plus de vénération & d'eſtime pour un ſi grand homme: & cette vénération jointe au grand nom qu'il s'eſt acquis ſi juſtement, m'auroit peut-être empêché de traiter un ſujet déjà traité par lui, ſi je n'avois conſidéré que dans ſa Medée, comme il le reconnoît lui-même, ce grand génie qui s'eſt fait admirer depuis, ne s'étoit pas encore entierement développé, quoi qu'à travers les nuages qui le couvrent, il ne laiſſe pas de faire briller déjà des étincelles de ce beau feu, qui, achevant bien-tôt après de diſſiper tout ce qui lui faiſoit ombre, a produit le Cid, Polieuct, Cinna, & les Horaces. J'ai même traité ce ſujet ſi différemment de lui, que hors le fond de la fable, qui ne ſçauroit n'être pas le même, & ce que nous a fourni Seneque, je ne crois pas que le même ſujet puiſſe être traité plus diverſement. Auſſi j'eſpere que tous les gens déſintéreſſés me rendront la juſtice de croire que, quand Monſieur Cor-

neille n'auroit jamais fait ſa Medée, je n'en aurois pas moins fait celle-ci, avec le ſecours d'Euripide & de Seneque qui ont été mes ſeuls & véritables guides.

ACTEURS.

MEDÉE, Fille d'Æete, Roi de la Colchide, & femme de Jaſon.

JASON, Prince de Theſſalie.

CRÉON, Roi de Corinthe.

CRÉUSE, Fille de Créon.

Les ENFANS de Medée.

RHODOPE, Confidente de Medée.

IPHITE, Confident de Jaſon.

CYDIPPE, Confidente de Créuſe.

SUITE DE CRÉON.

La Scene eſt à Corinthe, dans le Palais de Créon.

MEDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

JE ſçais ce que je dois à l'amour de Medée.
Ceſſe, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée.
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grece, à Colchos,
Ne traverſe que trop ma joie & mon repos.

Mais du ſort, de l'amour, la fatale puiſſance
Fait taire mes remords & ma reconnoiſſance;
Et de ces deux Tyrans les violentes loix,
Ne laiſſent ni l'amour, ni la haine à mon choix.
Oui, de leur joug preſſant l'invincible contrainte,
Fixe enfin mes deſtins & mes vœux à Corinthe.
En vain Medée en proie à ſes tranſports jaloux,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
Je la plains; mais, Ami, j'adore la Princeſſe,
Du deſtin de Jaſon ſouveraine maîtreſſe,
Elle aſſervit mon ame à ſon pouvoir vainqueur:
L'éclat de ſes beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur embraſé d'une ardeur violente,
Ne ſçauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuſe douceur,
Séduit votre raiſon par ſon appas flatteur.
Votre ame toute entiere avidemment s'y livre:
Mais ſi fuyant, Seigneur, le plaiſir qui l'enivre,
Vous vouliez repouſſer un dangereux poiſon;
Si vous daigniez encor conſulter la raiſon,
Vous banniriez bientôt Créuſe de votre ame,
Et vous étoufferiez une funeſte flamme.

JASON.

Non, la raiſon ici d'accord avec mon cœur,
Autoriſe ma flamme & ſoutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pelie,

Souleve contre nous toute la Theſſalie.
Ce Tyran, de mon trône injuſte uſurpateur,
De ſes crimes enfin a lavé la noirceur.
Tu ſçais comme Medée, ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appas d'une vaine eſpérance,
De ſes propres Enfans en a fait ſes bourreaux.
Ses filles à l'envi le mirent par morceaux;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaſte armant pour venger ſon trépas,
J'obéis au Deſtin, je quittai ſes Etats;
Et Créon ſeul oſant plaindre notre diſgrace,
Lorſque d'un fier Tyran la haine nous menace,
M'a reçu dans ſon ſein, moi, Medée & mes Fils.
» D'une triſte maiſon infortunés débris.
» Seul il pouvoit me tendre une main ſalutaire;
» Et le Ciel de mon ſort le rend dépoſitaire.
» En vain je cherchois en de nouveaux climats,
» L'aſyle & le repos qu'il m'offre en ſes Etats.
» Pour moi ſon amour brille & ſon eſtime éclate.
» Il me regarde en pere; il m'applaudit, me flatte.
» Cependant trop inſtruit par mes malheurs divers,
» Toujours du ſort jaloux je crains quelque revers.
Mon ennemi demande & Medée, & ma tête:
Irrité d'un refus à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il eſt vrai; Créon eſt généreux.
Mais on porte à regret le poids des malheureux:
» Quelque noble penchant qui pouſſe à les dé-
» fendre,

» Iphite, on craint de voir ſes Etats mis en cendre,
» Ses Peuples aſſervis, & ſon trône ébranlé.
» Souvent même Créon flotte & paroît troublé.
» D'ailleurs trop prévenu d'une haine ſecrette,
» A Medée à regret il donne une retraite;
» Et contr'elle avec peine il retient un courroux,
» Qui pourroit retomber juſques ſur ſon Epoux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'aſſurer en Créon un appui ferme & ſtable,
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir & fixer l'inconſtance du ſort.
Pour ſa Fille avec joie il voit briller ma flamme;
Elle regle ſes vœux & peut tout ſur ſon ame.
Créuſe ſeule enfin peut m'aſſurer Créon.
Eh! bien, l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jaſon?

IPHITE.

C'eſt ainſi que l'amour, trop fertile en excuſes,
Aveugle par ſon charme & ſéduit par ſes ruſes.
Même en nous égarant, il feint de nous guider.
De ſes piéges flatteurs ſongez à vous garder.
Eh! quoi! d'un autre amour votre ame poſſédée,
Trahira les bienfaits & l'eſpoir de Medée?
Ni les droits de l'hymen, ni ſa fidelle ardeur.....

JASON.

Qu'un tel ſecours eſt foible & défend mal un cœur,
Iphite. Ah! quand l'amour regne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoiſſance?

Il eſt vrai que Medée a tout oſé pour moi.
Je m'accuſe & rougis de ce que je lui doi.
Mais tranſporté d'amour, en voyant ce que j'aime,
J'oublie & mon devoir, & Medée, & moi-même.
Je m'enivre à longs traits d'un aimable poiſon;
L'amour devient alors ma ſuprême raiſon,
Et d'un feu violent l'impérieuſe flamme,
Etouffe tout le reſte & triomphe en mon ame.
Je ſens, je ſens alors, que mon trépas certain,
Les bontés de Créon, le courroux du Deſtin,
M'arrête moins ici que ne fait la Princeſſe;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe & me preſſe
Je mourrois, s'il falloit m'éloigner de ſes yeux;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puiſſans que Medée & ſes charmes,
Si-tôt que je les vis, m'arracherent les armes.
Et quel cœur ſoutiendroit leurs feux ébloüiſſans,
Leur éclat dangereux, leurs regards languiſſans?
Cette jeune pudeur ſur ſon viſage peinte,
Et ſur ſon front ſerein cette nobleſſe empreinte;
Cette douce fierté, cette aimable langueur;
Un je ne ſçai quel charme innocent & flatteur;
Ce ſouris dont l'appas réveille la tendreſſe,
Et ce maintien auguſte, & cet air de Déeſſe:
Enfin en la voyant, ébloui, tranſporté,
Je crus voir, & je vis une Divinité.
Le Roi me veut pour gendre; & ma belle Princeſſe,

Semble favoriſer mes ſoins & ma tendreſſe :
Il offre ſa couronne & Créuſe à mes vœux ;
M'oppoſerois-je au ſort qui veut me rendre heureux ?
Je ne puis réſiſter à ces douces amorces :
Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonné-je pas Hypſipile à Lemnos,
Pour chercher la Toiſon & voler à Colchos ;
Et cependant, Ami, cette grande conquête,
Valoit-elle le prix qu'ici l'Amour m'apprête ?

IPHITE.

Dieux ! que fera Medée, & quel affreux courroux
Ne l'emflammera point contre un parjure Epoux ?
Si vous l'abandonnez, redoutez ſa vengeance.
Vous ſçavez de ſon art juſqu'où va la puiſſance.
La nature eſt ſoumiſe à ſes commandemens.
Elle trouble le Ciel, l'Enfer, les Elémens ;
Vous ſçavez....

JASON.

Je le ſçais. Ceſſe de me le dire.
Mais de l'amour auſſi je ſçais quel eſt l'empire.
Plus puiſſant que ſon art, plus fort que ſon courroux,
De Médée en fureur il ſuſpendra les coups.
Elle m'aime, il ſuffit ; & ſa tendreſſe extrême
Parlera puiſſamment pour un ingrat qu'elle aime.

Je ſçaurai la fléchir ; je ſçaurai l'appaiſer.
Mais à tout ſon courroux duſſé-je m'expoſer,
Je t'écoute & ne fuis que l'ardeur qui me preſſe.

IPHITE.

De grace, examinez...

JASON.

Ah ! je vois ma Princeſſe.
Conſidere à loiſir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, & ne l'adorer pas ?
Rien n'eſt à redouter, à fuir que ſa colere.

SCENE II.

JASON, CRÉUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

JE croyois en ces lieux trouver le Roi mon pere.
On vient de m'aſſurer qu'il vous cherche, Seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le Roi, Madame ; mais mon cœur,
Par de profonds reſpects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter & prétendre
Que vous daigniez auſſi me chercher quelque jour ?
Cet eſpoir n'eſt-il par permis à mon amour ?

Jamais, vous le ſçavez, ardeur ſi violente
Ne régna dans un cœur & n'en fut triomphante.
Tout le jure à vos yeux; ſoins, vœux, empreſſemens;
Mes remords immolés aux tranſports, mes ſermens,
Et mes tendres reſpects, & mes ardens hommages,
Vous ſont de cet amour d'inviolables gages.
Je ſens un feu ſi vif s'accroître à chaque pas.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas?

CRÉUSE.

Eh! le puis-je, Seigneur? une jeune Princeſſe
Ne doit qu'à ſon Epoux déclarer ſa tendreſſe.
Il eſt vrai que le Roi, qui doit regler mes vœux,
Eſtime vos vertus, applaudit à vos feux.
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme;
Si j'oſe après cela vous découvrir mon ame,
J'eſtime ainſi que lui cet illuſtre Jaſon,
Qui ſurmonta Neptune & conquit la Toiſon:
De la gloire amoureux, prodigue de ſa vie;
L'ornement de la Grece, & l'effroi de l'Aſie,
Le Chef de nos Guerriers, la fleur de nos Héros,
Dont le nom eſt vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit ſans peine;
Mais un fatal obſtacle & m'arrêtent & me gêne.
Medée eſt votre Epouſe, & des nœuds ſi puiſſans
Mettent un frein trop juſte à mes vœux innocens.
Pourrois-je à ce penchant abandonner mon ame,

Tandis qu'un autre hymen vous attache ? ...

JASON.

Ah ! Madame,
Ceſſez, ceſſez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, réprouvé par les Dieux;
Dès demain, dès ce jour faut-il briſer ſes chaînes ?

CRÉUSE.

Mais qui m'aſſurera qu'inſenſible à ſes peines,
Vous puiſſiez ſoutenir ſa vue & ſa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux & votre cœur ?
Je crains un long penchant; ſa tendreſſe, ſes larmes;
Je redoute ſes yeux, je redoute ſes charmes:
Son art eſt au-deſſus de tout l'effort humain,
Seigneur, & de votre ame elle ſçait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour & ſi long & ſi tendre.
Je crains.....

JASON.

Ah ! diſſipez une indigne frayeur.
Quel outrage ! ainſi donc jugez-vous de mon cœur ?
Connoiſſez mieux ce cœur, Madame, & ma tendreſſe.
Rien ne peut m'enlever à ma belle Princeſſe.
Je défie à la fois les Mortels & les Dieux:
Et tout l'art de Medée, & l'Enfer & les Cieux.
Si ſa préſence ici vous allarme & vous bleſſe,
Il faut vous délivrer du ſoupçon qui vous preſſe.

Un véritable amour éclate avec plaiſir.
Commandez ſeulement ; je ſuis prêt d'obéir.
Je donnerois mon ſang ; j'immolerois ma vie.
Trop heureux que pour vous le ſort me l'eût ravie.

CRÉUSE.

J'entends le Roi, Seigneur. Il paroît à vos yeux.

SCENE III.

JASON, CRÉUSE, CRÉON, ſuite.

CRÉON.

JE vous cherchois, Seigneur. Sçavez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel envoyé du Roi de Theſſalie,
Vient demander raiſon du meurtre de Pelie?
De mes refus Acaſte offenſé juſtement,
Veut bien ſuſpendre encor ſon fier reſſentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Medée à ſa vengeance,
Ou qu'au moins la chaſſant du ſein de mes Etats,
Je refuſe un aſyle à ſes aſſaſſinats.
Il me preſſe....

JASON.

Ah! Seigneur, votre cœur magnanime

Pourroit-il lui livrer une triste victime?
Pourroit-il?....

CRÉON.

En faveur de vos fils & de vous,
Je ne veux point livrer Medée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes,
Mes sujets innocens deviennent les victimes,
Et que d'une Etrangere appuyant les forfaits,
De mes heureux Etats je trouble ainsi la paix?
Non, il faut qu'elle parte, & qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle craint à la suite.
» Je le veux. Cet exil efface à vos yeux:
» Pour Acaste, pour moi, pour ma Fille, pour
» vous,
» Pour Medée, elle-même. Il faut purger Co-
» rinthe,
» De ce funeste objet qui la glace ou la craint.
Il faut nous épargner ses cris & sa fureur,
Je hais jusqu'à sa vue; elle me fait horreur.
» Des songes effrayans, des présages sinistres,
» Des redoutables Dieux les augustes ministres,
» M'annoncent de leur part le plus affreux mal-
» heur,
» Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie:
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Assez & trop long-tems ses biens mal assis,
Ternissent votre gloire, & souillent vos vertus:

Assez & trop long-tems avec douleur la Grece,
Voit gémir sous le joug de cette Enchantereſſe
Le plus grand des Héros qu'elle conçût jamais.
Séparez vos vertus d'elle & de ſes forfaits.
Juſtifiez ainſi l'appui que je vous donne.
Poſſédez à ce prix ma fille & ma couronne.
Je veux que dès demain l'Aſtre brillant du jour,
Ait vu partir Medée en commençant ſon tour;
Et que Corinthe ainſi n'étant plus prophanée,
Il ſe prête avec joie à ce doux hymenée.

JASON.

Je cede à vos raiſons, J'obéis. Mais, Seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir ſon malheur
Par tout ce qui pourra rendre ſon ſort moins rude,
Conſolez ſes ennuis, flattez ſa ſolitude.

CRÉON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je conſens à remplir vos deſirs généreux;
Et pour mieux adoucir ſon déplaiſir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ.
Qu'au bonheur de leurs Rois nos ſujets prennent
part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La ſource de ſa joie & la fin de ſa crainte.

Jaſon trouve une Epouſe enfin digne de lui.
Daignent les juſtes Dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célébre & fortunée !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, *seule.*

OU suis je, malheureuse ? où porté-je mes pas ?
Qu'ai-je vu ? qu'ai-je oui ? Je ne me connois pas.
Furieuse, je cours, & doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille ?
Corinthe retentit de cris & de concerts.
Ses Autels sont parés ; ses Temples sont ouverts.
Tout à l'envie prépare une odieuse pompe.
Tout vante ma Rivale, & l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusques-là me trahit !
Jason honteusement me chasse de son lit !
Il m'ôte tout espoir ! Epouse infortunée !
Que dis-je, Epouse ! Hélas, pour nous plus d'hymenée !

L'ingrat

L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux! juſtes Dieux vengeurs!
De la foi conjugale auguſtes protecteurs,
Garans de ſes ſermens, témoins de ſes parjures,
Puniſſez ſon forfait & vengez nos injures.
Toi, ſur-tout, ô Soleil! j'implore ton ſecours!
Toi qui donnas naiſſance à l'auteur de mes jours!
Tu vois du haut des Cieux l'affront qu'on me deſtine!
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne ſur tes pas, & dans l'obſcurité,
Plonge tout l'Univers privé de ta clarté.
Ou plutôt, donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je ſçaurai tout réduire.
Je tomberai ſur l'Iſthme avec ton char brûlant.
J'abîmerai Corinthe & ſon peuple inſolent.
J'écraſerai ſes Rois; & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe ſépare.
Mais où vont mes tranſports! Eſt-ce donc dans les Cieux,
Que j'eſpere trouver du ſecours & des Dieux?
Déïtés de Medée, affreuſes Euménides,
Venez laver ma honte & me ſervir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur.
Que notre pitié meure & s'éteigne en mon cœur;
Que de ſang altéré, que de meurtres avide
A l'Iſthme il faſſe voir ce qu'a vû la Colchide.
Que dis-je! de bien loin ſurpaſſons ces forfaits.

De ma tendre jeuneſſe ils furent les eſſais.
J'étois & foible & ſimple, & de plus innocente.
L'amour ſeul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embraſent à préſent d'une juſte fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare ?
Le crime nous unit, il faut qu'il nous ſépare.

SCENE II.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

EH ! bien, tu vois le prix que me gardoit Jaſon.
L'Ingrat couronne enfin ſa noire trahiſon.
Il épouſe Créuſe, & la pompe s'apprête :
Tout m'annonce ma mort; mais à quand cette fête?

RHODOPE.

Madame, cet hymen ſe célébre demain.

MEDÉE.

Demain ! Le tems eſt court & le terme prochain.
Il en faut profiter.

RHODOPE.

Quel funeſte hymenée.
Hélas ! à quels malheurs êtes-vous condamnée ?

MEDÉE.

Ah! rien n'eſt comparable aux horreurs de mon
ſort.
Rhodope, qui l'eût cru? Jaſon jure ma mort.
Au plus honteux deſtin ſon mépris me ravale.
Il m'attache en eſclave au char de ma rivale.
J'ai tout oſé pour lui; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parens, gloire, félicité.
Il me coute, l'ingrat! juſqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui: cruelle récompenſe!
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laiſſe ſans rang, ſans honneur, ſans appui,
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proſcrite, fugitive, odieuſe, exilée;
Et ſeule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont faits les forfaits que pour lui j'ai com-
mis.

RHODOPE.

Trop indigne de vous, après ſa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure,
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour....

MEDÉE.

Eh! puis-je triompher de mon fatal amour!
Malheureuſe! tout céde à mon art redoutable,
La nature ſe trouble à ma voix formidable.
Tout tremble, tout fléchit ſous mon pouvoir
vainqueur;

Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur.
L'amour brave ma force, & mépriſe mes charmes.
Il rit de ma fureur & m'arrache des larmes.
Pour un perfide encor il trouble ma raiſon.
J'aime: que dis-je, aimer? j'adore encor Jaſon.
Pour lui je trahirois encor Pere & Patrie;
Pour lui j'immolerois mon repos & ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Ceſſe pour un ingrat de déchirer mon cœur.

RHODOPE.

En ce funeſte état que vous êtes à plaindre!

MEDÉE.

Il eſt vrai, je le ſuis; mais plus encor à craindre.
On n'offenſa jamais Medée impunément.
Mais, que dit ma Rivale? & que fait ſon Amant?

RHODOPE.

Ah! Madame, il ſoupire aux pieds de la Princeſſe!
Et n'eſt plus occupé que du feu qui le preſſe.

MEDÉE.

Ton ſang va me venger, lâche, & perfide époux!
Tu mourras..... quelle horreur vient glacer mon corroux!
Et depuis quand Medée eſt-elle ſi timide?

Son cœur n'eſt-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocens immolés ſans remords,
Je reſpecte un ingrat digne de mille morts.
Ah! qu'il meure! Où m'emporte une jalouſe rage?
Qu'il meure! ce Héros, ton amour, ton ouvrage!
Le fruit de tant de ſoins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux..... Non il ne mourra pas.
Quelque juſte fureur dont je ſois poſſédée,
Qu'il vive, & s'il ſe peut, qu'il vive pour Medée;
Ou, ſi de mon bonheur le Deſtin eſt jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut pour d'autres que pour nous.
C'eſt Créon, qui le force à l'hymen qui m'accable,
Créon mérite ſeul mon courroux implacable,
Lui, qui de ſon pouvoir enivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon Amant,
Fait régner en Tyran le crime & le divorce;
Et ne connoît de droits que l'injure & la force.
Qu'il périſſe & ſa race. Accablons ſon orgueil;
Mettons ſon inſolence & ſa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah! modérez, de grace, une douleur ſi forte.
Etouffez, ou cachez l'ardeur qui vous emporte.

J'entends du bruit. On vient. Domptez ce fier courroux,
Madame; c'eſt Créon qui s'avance vers vous.

SCENE III.

MEDÉE, CRÉON, RHODOPE, Suite.

CRÉON.

Jaſon avec ma fille unit ſa deſtinée.
Vous entendez déjà chanter leur hymenée,
Madame, à ce divorce il faut vous préparer.
De Jaſon & de nous il faut vous ſéparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune.
Fuyez ces lieux; fuyez une pompe importune;
Obéiſſez au ſort, & quittant mes Etats,
Cherchez un ſûr aſyle en de nouveaux climats.
Acaſte le demande, & Corinthe m'en preſſe:
A ce prix entre nous la guerre affreuſe ceſſe.
Votre exil eſt le ſceau d'une éternelle paix.
En vain m'oppoſerois-je aux vœux de mes Sujets.
Ma haine contre vous chaque jour s'envenime.
Et tout mon pouvoir vous ſeriez leur victime.

Quel joug ne briſe point un peuple audacieux ?
Quel frein arrêteroit ce monſtre furieux ?
A ſes cruels tranſports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.
Le ſort, la paix, vos jours, tout ſemble y conſpirer.
J'ai voulu vous l'apprendre & vous y préparer.

MEDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre !
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre ;
Vous me chaſſez enfin. Dites-moi ſeulement
Quel attentat m'attire un ſi doux traitement ?

CRÉON.

Quoi ! Medée eſt ſurpriſe & demande ſes crimes !

MEDÉE.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits légitimes ?
Un Tyran par la force agit dans ſes Etats ;
Un Roi juſte, au coupable apprend ſes attentats.
Parlez donc ; ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si juſqu'à m'accuſer vous ne daignez deſcendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir :
Voici les miens, Créon. Vous n'avez qu'à choiſir.
J'ai ſauvé ces Héros que vous vantez ſans ceſſe,

Le plus pur ſang des Dieux, & la fleur de la Grece.
Sans moi, pour conquérir la ſuperbe Toiſon,
Qu'auroient pu ces Héros & ce fameux Jaſon?
Leur bouche a-t-elle oſé m'en dérober la gloire?
S'ils vous l'ont déguiſée, apprenez-en l'hiſtoire.
Dans une forêt ſombre un Dragon furieux,
Conſervoit du Dieu Mars le dépôt précieux.
Ses yeux étinceloient d'une affreuſe lumiere;
Jamais le doux ſommeil ne charma leur paupiere;
Et veillant nuit & jour, ſes terribles regards
Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
Farouches défenſeurs de la forêt ſacrée,
Deux Taureaux menaçans en occupoient l'entrée.
Il falloit mettre au joug ces Taureaux indomptés.
Des fureurs de Vulcain Miniſtres redoutés,
Ils vomiſſoient au loin une brûlante haleine,
Et de torens de flamme ils inondoient la plaine.
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux ſillons;
Voir des dents d'un ſerpent naître des bataillons;
Et vaincre ces ſoldats enfantés par la Terre,
Qui tous ne reſpiroient que le ſang & la guerre.
Parmi tant de périls, quel Dieu, ſans mon ſecours,
De vos triſtes Héros eût conſervé les jours?
Sur le Deſtin jaloux j'emportai la victoire:
J'empêchai leur trépas; je les couvris de gloire,
Et leur ſacrifiai, remords, crainte, pudeur,
Mon Pere, mon Pays, ma gloire, mon bonheur.

Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompenſe.
Vous jouiſſez du reſte, & par mon aſſiſtance.
Pour les avoir ſauvés, je ne demande rien.
Je vous les laiſſe tous. Mais laiſſez-moi mon bien.

CRÉON.

Ainſi donc, à l'ouir, Médée eſt innocente.
On devroit conſacrer ſa vertu bienfaiſante.
La Grece...

MEDÉE.

Me doit tout, & ne ſçauroit jamais
D'un aſſez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que ſert-il d'affecter un faux zele?
J'ai tout fait pour Jaſon, & n'ai rien pour elle.
Il me coûte aſſez cher, l'Ingrat! pour être à moi.
Si l'on veut m'exiler & me manquer de foi,
De quel droit oſez-vous ſéparer nos fortunes?
Même ſort nous eſt dû: nos cauſes ſont communes.

CRÉON.

Ah! de grace avec vous ne le confondez pas,
Jaſon eſt innocent de tous vos attentats.

MEDÉE.

Non, il eſt criminel ce Héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'eſt commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenſer...

CRÉON.

Ma patience enfin commence à ſe laſſer,

Et pourroit...

MEDÉE.

Ah! Tyran, la mienne eſt déjà laſſe,
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grace.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux,
Tu le peux; mais, Tyran, redoute mon courroux.
Crains...

CRÉON.

Ah! c'eſt trop long-tems contraindre ma colere.
Va, ſors de mes Etats, ſors barbare Etrangere.
Abandonne Corinthe, & cours en d'autres lieux,
Porter tes attentats & le courroux des Dieux.
D'un monſtre tel que toi délivre mon Empire,
Ceſſe d'infecter l'air qu'en ces lieux on reſpire;
De ton horrible aſpect ne ſouille plus mes yeux,
Et n'empoiſonne plus la lumiere des Cieux.
Va ſemer à Colchos l'horreur & l'épouvante:
Vas y hâter des Dieux la juſtice trop lente.
Demain dès que l'Aurore allumera le jour,
Précipite tes pas; fuis loin, fuis ſans retour;
Ou contentant les Dieux, las de tes injuſtices,
Tu périras, barbare, au milieu des ſupplices.
Tu peux choiſir. Adieu.

SCENE IV.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

TYran, n'en doute pas ;
Mon choix eſt fait. Demain je ſors de tes Etats.
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire ;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en ſortir.
Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime & qui m'offenſe,
A-t-il pu conſentir ...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MEDÉE.

O toi qui vois mon trouble & cauſe ma douleur !
Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur ;
Remets-le dans mes fers ; efface ſon injure ;
Rends-moi, Dieu tout-puiſſant, le cœur de ce parjure ;
Tout mon art n'y peut rien : ſeul tu peux le fléchir.
Prête un charme à mes pleurs qui puiſſe l'attendrir.

SCENE V.

MEDÉE, JASON, RHODOPE.

MEDÉE.

ENfin, c'en eſt donc fait, mon époux m'abandonne.
Il conſent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne:
L'exil, vous le ſçavez, n'eſt pas nouveau pour moi.
J'ai ſçu pour vous, Jaſon, m'en impoſer la loi:
Sa cauſe eſt ce qui fait ma peine & ma diſgrace;
Je fuyois pour Jaſon, & c'eſt lui qui me chaſſe.
N'importe; obéiſſons aux loix de mon Epoux.
Partons, puiſqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? Irai-je en Theſſalie,
Implorer les bontés des filles de Pelie?
Irai-je ſur le Phaze, où mon Pere irrité,
Reſerve un juſte prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jaſon ſeul bannie,
Ai-je encor quelqu'aſyle en Europe, en Aſie?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un Roi fameux qui regne ſur le Phaze,
Dont l'Empire s'étend du Boſphore au Caucaſe,

Dans ces riches Climats, où ſes heureux Sujets
De l'or le plus brillant parent juſqu'aux forêts?
Tréſors, Sceptre, Parens, j'ai tout quitté ſans peine,
Pour ſuivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le ſçavez, Jaſon, pour vous j'ai tout quité.
Eſt-ce donc-là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur néceſſaire,
Où des Dieux contre nous me réduit la colere.
Je partage vos maux, je reſſens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs:
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos périls, nos enfans, le deſtin qui m'accable,
Les bontés de Créuſe & les bienfaits du Roi
Me font ....

MEDÉE.

Oſes-tu bien en parler devant moi,
Ingrat? Quel vain détour? quelle odieuſe excuſe!
Les bienfaits de Créon! les bontés de Créuſe!
Que ſont-ils près des miens; & quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits?
J'ai conſervé cent fois & ta vie & ta gloire.
Reſouviens-t'en, ingrat, rappelle en ta mémoire
Ces tems, où vil rebut du deſtin & des flots,
Tu vins chercher ta perte & la mort à Colchos.
En vain de la Toiſon tu tentois la conquête.

Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars ;
Sous ceux formés la mort offerte à tes regards,
Ces enfans de la Terre affamés de carnage ;
Ces tourbillons de feux, ces monstres pleins de rage.
Alors, ingrat, alors, qu'eût fait Créon pour toi ?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fait sans moi ?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes.
J'immolai les Guerriers, & par leurs propres armes
Je domptai les Taureaux, j'assoupis le Dragon ;
Enfin, je te livrai la fatale Toison.
Je fis plus ; je quittai ma patrie, & mon pere ;
J'étouffai la nature, & déchirai mon frere ;
J'affrontai le naufrage & la mort pour Jason.
J'immolai ton Tyran, je rajeunis Æson.
Ta vie est un tissu des bienfaits de Medée.
Créuse, ingrat, peut-elle en effacer l'idée ?

JASON.

Jusques dans le tombeau rempli de vos bienfaits,
Jason en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas ! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril ?

MEDÉE.

Mourir.

Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample ?
Je t'en aurois donné le courage & l'exemple ;
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encor ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes,
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes ?
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour ;
Mais souviens-toi du moins de mon fidéle amour.
Voi Medée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen & de ses sacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux ;
Si tes fils te sont chers ne trahis point leur mere.
Dans ces portraits vivans on reconnoît leur pere.
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocens ;
Et te laisse toucher à des traits si puissans.
Hélas ! Dans les malheurs dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace ;
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux ;
Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve-moi, sauve-les ; & plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mere infortunée,
Quels maux...

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfans ! j'en mourrois de douleur.

Ah, d'un tréſor ſi cher mon cœur eſt trop avare ;
Pour craindre que jamais le deſtin m'en ſépare.
Rien ne peut les ravir à mes embraſſemens.

MEDÉE.

Quoi tu prétends auſſi m'arracher mes enfans ?
Tu prétends me ravir le ſeul bien qui me reſte ?
Je ne jouirai pas de la douceur funeſte
De voir leur innocence appaiſer mes fureurs ?
Et de ſi cheres mains n'eſſuiront point mes pleurs ?
Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre ?
Veux-tu les immoler, cruel, à leur Marâtre !

JASON.

Je veux leur faire un ſort, leur aſſurer un rang
Qui les comble de gloire & réponde à leur ſang.
Près du trône élevés à l'ombre de leur pere,
Ils trouveront ici plus d'un Dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ſes petits-fils.

MEDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'eſſuyer ce outrage !
Lâche, ſouiller mon ſang par un vil aſſemblage !
Voir les fils du Soleil ſous le joug abbattus,
Avec ceux de Siſyphe unis & confondus !

JASON.

Enfin telle eſt pour eux ma tendreſſe infinie,

Que vouloir m'en priver, c'eſt m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, & l'amour paternelle....

MEDÉE.

Eh! bien, n'en parlons plus! ôte-les moi, cruel,
Mais crains mon déſeſpoir, crains mon courroux funeſte.
Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te reſte.
Leur vue & leurs ſoupirs ſuſpendoient ma fureur:
Rien ne me parle plus, perfide, en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous preſſe.
Cependant je l'aigris: ma préſence vous bleſſe.
Le tems & la raiſon ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez juſtice, en me connoiſſant mieux.

SCENE VI.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

OUi je te la rendrai, cruel ; je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfans ; tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah ! je t'en punirai ; j'en jure ma douleur.
Tremble ingrat, c'en eſt fait. Ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon ſort déplorable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

MAdame, c'en eſt fait, Medée, après ce jour,
Abandonne Corinthe & quitte cette Cour.
En menaces en vain elle oſe ſe répandre.
Dans un terme ſi court que peut-elle entreprendre?
» Et d'ailleurs pour ſes fils tremblante dans ſon
» cœur,
» Des orages ſi chers retiennent ſa fureur.
» Je fais même obſerver ſes pas & ſa colere;
» Ainſi rien ne s'oppoſe à l'hymen que j'eſpere.
Tout m'annonce un bonheur infaillible & prochain:
Et les Dieux, de mon ſort, ſeront jaloux demain.

» Que ce cruel délai me fait de violence,
» Et que ce jour eſt long à mon impatience!
» J'accuſe ſa lenteur de moment en moment.
» Elle irrite ma flamme & mon empreſſement.
» L'heureux Jaſon languit. Mais ma belle Prin-
» ceſſe,
» Partagez-vous du moins ma joie & ma ten-
» dreſſe?
» Aimez-vous des tranſports dont vous cauſez
» l'ardeur?
» Sentez-vous du plaiſir à faire mon bonheur?
Vous ne me dites rien. Qu'elle raiſon ſecrette,
Dans ces heureux momens peut vous rendre muette?
Une ſombre langueur que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat ſerein.
Que vois-je! à vos yeux même il échappe des larmes!
D'où viennent vos frayeurs? d'où naiſſent vos allarmes?
Ai-je pû, ma Princeſſe, offenſer vos beaux yeux?
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? & vous fuis-je odieux?

CRÉUSE.

Moi! vous haïr, Seigneur! quelle injuſtice extrême!
Et ma bouche & mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur ſuit mon devoir. Tous mes ſoins, tous mes vœux

N'aſpirent qu'à vous plaire & qu'à vous rendre heureux ;
Mais dans notre bonheur, je ne ſçai quelle crainte
M'allarme malgré moi, tient ma joie en contrainte :
N'a-t-on pas vû cent fois les Dieux mêmes jaloux,
Traverſer un bonheur pour des Mortels trop doux ?
Je plains même, je plains, le deſtin de Medée,
Et ce funeſte amour dont elle eſt poſſédée.
Daignent les juſtes Dieux, ſoulageant ſa douleur,
Ne pas faire ſur nous retomber ſon malheur.
Hélas ! ſi quelque jour leur fatale colere
Empoiſonnoit le cours d'un deſtin ſi proſpere ?

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs. Les Dieux juſtes toujours
De vos proſpérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais quand des Dieux, Seigneur, je n'aurois rien à craindre,
De vous n'auré-je pas quelque jour à me plaindre ?
Vous me répondez d'eux ; répondez-moi de vous.
Hélas ! ſi vous briſiez un jour des nœuds ſi doux,
Et ſi vous m'immoliez à quelqu'ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô Ciel ! dans ma douleur mortelle ?

SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

AVec quelle bonté cette aimable Princeſſe
Répond à vos tranſports, & ſent votre tendreſſe!
Tout flatte votre eſpoir; tout conſpire à vos vœux.
Et vous ſemblez toucher au ſort le plus heureux.

JASON.

Que je ſerois heureux, je le confeſſe, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite!
Et ſi, goûtant en paix un ſi parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remord en mon cœur!
Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux malgré moi par tout s'offre Medée.
Ce ſouvenir cruel m'afflige & me pourſuit.
Juſqu'aux pieds de Créuſe il me trouble & me ſuit.
Grands Dieux! quel ſort fatal, quelle loi trop ſévére
Des plaiſirs les plus grands rend la douceur amere!
Quel noir poiſon ſe mêle au ſort le plus charmant!
Et ne ſçauroit-on être heureux impunément?
Votre bonté jalouſe avec caprice enchaîne
Les biens & les tourmens, les plaiſirs & la peine.

Au

Au faîte du bonheur on pouſſe des ſoupirs;
Et l'amertume naît dans le ſein des plaiſirs.
Ah! c'eſt trop. De mon ſort ſoyons enfin le maître.
Déjà je ſens le calme en mon ame renaître.
Déjà . . je vois Medée! ô Dieux! trop juſtes Dieux!
Ne peut-on un moment ſe ſouſtraire à vos yeux?
Quand je crois être heureux, ſoudain votre juſtice
Confond tous mes projets & m'offre mon ſupplice.
Que lui dire? Fuyons.

SCENE III.

JASON, MEDÉE, IPHITE, RHODOPE

MEDÉE.

SEigneur, où fuyez vous?
Je ne viens point brûlant d'un injuſte courroux,
Vous accabler ſans fruit de cris & de reproches.
Ceſſez de redouter ma vue & mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin; je connois mon erreur.
L'amour & la raiſon ont vaincu ma fureur.
Oui, je ſens que mon cœur, dans ſes vives allarmes,

Vous entendez, vous pleurez, & vous prêtez des armes.

Je vois que je vous force à me punir.

Que n'ai-je encor le cœur à vous haïr!

Mais, malgré mes transports, mon courroux, mon dépit,

Je trouve en votre crime un reste de mérite,

Je vous vois encore tel qu'un trompeur superbe,

Des dieux & de mon cœur se rendit arbitre.

Effacez vos parjures, calmez mes menaces,

Par votre vie encore assurez mes dispraces,

En condamnant l'effet d'un mouvement jaloux,

Pour n'aimer que vos pleurs autres que vos genoux.

Oubliez vos serments, oubliez ma colère;

Pardonnez à l'amour un crime involontaire;

Et ne vous souvenant que d'un si tendre amour

Recevez mes adieux en ne disant jamais.

JASON.

C'en est trop. Ah! de grâce, épargnez-moi, Madame.

Aimez moins un ingrat qui trahit votre flamme.

N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur.

C'est augmenter mon trouble & déchirer mon cœur.

C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable;

Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.

Prenez votre haine & vos transports jaloux,

Je crains votre amour plus que votre courroux.

MEDÉE.

Ah ! laiſſez-moi l'amour dont je ſuis poſſédée.
C'eſt lui ſeul qui m'anime ; & la triſte Medée
Ne peut, tel eſt ſon ſort, ceſſer de vous chérir.
Elle vous aimera juſqu'au dernier ſoupir.
Vivez ; régnez heureux : mais pour grace derniere,
Ne me refuſez pas une juſte priere.
Souffrez que j'oſe encor vous preſſer en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour.
Ils ſuffiront, Seigneur, pour conſoler leur mere.
Je croirai, les voyant, revoir encore leur pere.
Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous poſſédant en eux, ne vous perd qu'à demi.
Ce n'eſt pas pour long-tems que je vous les demande ;
Et je jouirai peu d'une faveur ſi grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux.
Bientôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux,
Ils reviendront, Seigneur, jouir de votre gloire ;
Et vous conter la fin de ma funeſte hiſtoire.

JASON.

Hélas ! qu'exigez-vous ? pourquoi me demander
Le ſeul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder ?
Demandez-moi plutôt & mon ſang & ma vie,
Que la Parque ſans eux m'auroit bientôt ravie ;

Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours

MEDÉE.

Eh ! bien, jouiſſez-en; poſſédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel ſe faiſant violence,
Cede enfin à vos vœux, & s'impoſe ſilence.
Conſervez cherement un ſi précieux bien.
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en ſoient le ſoutien;
Jouiſſez de leur vue & goutez leurs careſſes.
Sans jalouſie entr'eux partagez vos tendreſſes.
Faites-leur un deſtin illuſtre & glorieux.
Rendez-les, s'il ſe peut, dignes de leurs ayeux.
Enfin, qu'en les voyant la tendreſſe de pere
Vous faſſe quelquefois ſouvenir de leur mere;
Et que pour adoucir les maux que je prévoi,
Le bruit dans mon exil en vienne juſqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grace !
Eſt-il rien que pour eux ma tendreſſe ne faſſe ?
Les grandeurs, les plaiſirs, vont les environner;
Et je ne me fais Roi, que pour les couronner.

MEDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette aſſurance.
Mais, de Créon, tantôt j'ai bravé la clémence.
Je tremble, avec raiſon, que ſes reſſentimens
Ne puniſſent mes fils de mes emportemens;
Et que pour m'accabler, ſa trop juſte colere

Ne ſe venge ſur eux du crime de leur mere.
A Créuſe bientôt je vais les envoyer.
Pour eux, au nom des Dieux, allez vous employer.
Adouciſſez Créon, attendriſſez Créuſe.
L'amour a fait mon crime, il ſera mon excuſe:
C'eſt lui, c'eſt la douleur qui m'a fait égarer;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoiſſez mal Créon & ſa clémence!
Un ſi prompt repentir déſarmant ſa vengeance,
Senſible à vos malheurs, ſes ſoins & ſes bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes ſouhaits.
Je vais remplir vos vœux & calmer ſa colere.

MEDÉE.

Peignez-lui bien, Seigneur, mon repentir ſincere.
Je veux dès ce ſoir même abandonner ces lieux.
Pour la derniere fois recevez mes adieux.

JASON.

Puiſſe le juſte Ciel à mes vœux favorable,
Vous accorder, Madame, un repos déſirable.
Jaſon à ſon deſtin cédant avec regret,
Nourriſſant loin de vous un déplaiſir ſecret,
Gardera cherement dans le fond de ſon ame,
Le tendre ſouvenir d'une ſi belle flamme.

L'abſence ni le tems n'effaceront jamais
De ſon cœur affligé, le prix de vos bienfaits.

SCENE IV.

MEDÉE, RODOPE.

MÉDÉE.

VA, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire :
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je ſçais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats
Graver des ſouvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai ſouffert, Rhodope, à cacher ma colere !
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire !
Ma rage s'eſt accrue ; & ce torrent fougueux
Va plus rapidement ſe déborder contr'eux.
Il ne me reſte plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces Dieux cruels dont la fureur me flatte,
Mes plus mortels poiſons, mes charmes ſont tous prêts.
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuſe & d'or étincellante ;

Parure ineſtimable, ornement précieux,
Où l'art & la richeſſe éblouiſſent les yeux.
Le Soleil, mon ayeul, favoriſant mon pere,
Pour préſent nuptial en fit don à ma mere;
Et ſemble avoir mêlé, pour enrichir ſes dons,
Le feu de ſa lumiere à l'or de ſes rayons.
C'eſt de tous les tréſors, où je pouvois prétendre,
L'unique qu'en fuyant Medée ait daignée prendre.
Tu ſçais qu'en arrivant en ces funeſtes lieux,
De Créuſe éblouie elle enchanta les yeux.
Admirant ſon éclat & vantant ſa richeſſe,
Elle a tout employé, prieres, dons, promeſſe,
Pour pouvoir poſſéder ce ſuperbe ornement.
Il faut qu'à ma vengeance il ſerve d'inſtrument.
Je vais l'empoiſonner, & par mon art funeſte
Mêler un prompt venin à ſon éclat céleſte;
Mille ſucs empeſtés, mille charmes divers,
Et la rage, & la mort, & l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfans, pour cacher ma vengeance,
En feignant d'implorer ſes ſoins & ſa clémence,
Miniſtres non ſuſpects de mon courroux affreux,
Portent à leur Marâtre un don ſi dangereux:
Mais allons engager mes Dieux dans ma querelle.

J'entends déjà leur voix qui m'anime & me rappelle.
Terribles Dieux du Styx, je marche ſi pas;
Dans ce preſſant beſoin ne m'abandonnez

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

IL eſt tems d'achever le charme & ma vengeance.
Hécate, viens pour moi ſignaler ta puiſſance !
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux.
Viens, je vais conſommer mes myſteres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre, & ma robe empeſtée
A bû les ſucs mortels dont elle eſt infectée.
Aux poiſons, j'ai mêlé mes charmes les plus forts :
Mais que pourroient ſans toi mes puiſſans efforts ?
Grande Divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poiſons & la flamme inviſible,
Que j'ai ſçû confier à ce don précieux.
Sur tout cache-la bien aux regards curieux.

Et qu'au gré de mes vœux impuiſſante ou fidele,
Elle dévore ſeuls Créon & ma Rivale:
Qu'elle épargne tout autre & reconnoiſſe qu'eux.
Hécate, entends ma voix, & viens remplir mes vœux.
Elle vient Je la ſens qui m'échauffe & m'entraîne.
Tout mon cœur en frémit & je reſpire à peine.
Une ſoudaine horreur fait dreſſer mes cheveux.
Mes yeux percent la nuit du ſéjour ténébreux.
Je vais me faire ouïr dans l'empire des Manes.
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin profanes.

SCENE II.

MEDÉE, *ſeule.*

Miniſtres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables Tyrans de l'Empire infernal;
Dieux, ô terribles Dieux du trépas & des Ombres,
Et vous, peuple cruel de ces Royaumes ſombres,
Noirs Enfans de la Nuit, Manes infortunés,
Criminels ſans relâche à ſouffrir condamnés,
Barbare Tiſiphone, implacable Megere,
Nuit, Diſcorde, Fureur, Parques, Monſtres, Cerbere,
Reconnoiſſez ma voix & ſervez mon courroux.

Dieux cruels, Dieux vengeurs, je vous évoque tous.
Venez ſemer ici l'horreur & les allarmes.
Venez remplir ces lieux & de ſang & de larmes.
Raſſemblez, déchaînez tous vos tourmens divers,
Et, & s'il ſe peut, ici tranſportez les Enfers.
On m'exauce. Le Ciel ſe couvre de ténébres.
L'air au loin retentit de hurlemens funebres.
Tout redouble en ces lieux le ſilence & l'horreur.
Tout répand dans mon ame une affreuſe terreur.
Ce Palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre;
Son ſein vomit des feux & l'Enfer ſe découvre.
Qui eſt ce criminel qui cherche à ſe cacher?
Je reconnois Siſyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à ſa race,
Il ſe cache de honte, & pleure ſa diſgrace.
Son déſeſpoir commence à ſoulager le mien.
Le crime de ta race eſt plus noir que le tien,
Audacieux Siſyphe, & le Roi du Tartare,
Ne ſçauroit vous trouver de peine aſſez barbare!
Mais quels fantômes vains ſortent de toutes parts
Que de Spectres affreux s'offrent à mes regards!
Quelle ombre vient à moi? Que vois-je? c'eſt mon pere!
Quel coup a pû ſitôt lui ravir la lumiere?
Chere Ombre, apprends-le moi? Ma fuite & ma fureur,
Hélas! t'ont fait, ſans doute, expirer de douleur.
Tends-moi les bras du moins; mais quelle Ombre ſanglante

Se jette entre nous deux terrible & menaçante !
De blessures, de sang couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paroît tout déchiré.
C'est mon frere ! Oui, c'est lui, je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chere Ombre, à ma rage inhumaine,
Pardonne. L'amour seul a causé ma fureur.
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur ?
Et sçaura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang... tout disparoît, tout fuit devant mes yeux.
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.
Noire fille du Styx, Furie impitoyable,
Ah ! cesse d'attirer mon courroux effroyable ;
Calme de tes serpens les affreux sifflemens.
Tu ne peux ajouter à mes ressentimens.
Ne songe qu'à servir une fureur si grande.
Hécate le desire, & je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles Déités,
J'ordonne. Obéissez sourdes Divinités.
Le charme réussit. Poursuivons ma vengeance.

SCENE III.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

Viens, Rhodope; mon art ne craint plus ta préſence.
Le charme eſt conſommé. C'en eſt fait, & jamais
Un eſpoir plus certain ne flatta mes ſouhaits.
Apporte promptement ma Robe précieuſe.
Pour mes Ennemis ſeuls elle eſt contagieuſe.
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis cherche mes Enfans; conduis-les en ces lieux.
Je veux les préparer à ſervir ma vengeance;
Et, feignant d'obéir au Tyran qui m'offenſe,
Leur cacher mes deſſeins, afin qu'ils trompent mieux,
De leurs maux & des miens, les auteurs odieux.

SCENE IV.

MEDÉE, *seule.*

ENfin de mes Tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure s'approche, & mon cœur
Triomphe & s'applaudit déjà de son bonheur.
(Rhodope apporte la robe de Medée & sort pour amener ses enfans.)
Cours chercher mes Enfans. O superbe parure!
Présent qui va servir à venger mon injure,
Cache bien les trésors que mon art t'a commis.
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne!
Ah! seule tu me tiens lieu d'Empire & de couronne.

SCENE V.

MEDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

MEDÉE.

APprochez, approchez, jeunes Infortunés;
Qu'au maux preſqu'en naiſſant le Ciel a condamnés.
On va nous ſéparer par une loi ſévére.
C'en eſt fait, mes Enfans, vous n'avez plus de Mere.
Je ne jouirai plus de vos tranſports charmans.
Le ſort cruel marrache à vos embraſſemens.
Vôtre vue eſt un bien que ſa rigueur m'envie.
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourans ne ſeront point fermés.
Il vous eſt interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le Ciel vous précipite;
Et vous aſſerviſſant à de cruelles loix,
Il vous donne des fers dont je ſens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils, cédons à la Fortune.
Quittez cette fierté près des Rois importune,
Votre ſort a changé; changez auſſi de vœux:
L'abaiſſement, mes fils, convient aux malheureux.

Oubliez votre ſang; oubliez vos ancêtres.
Eſclaves, apprenez à ménager vos maîtres;
Et leur immolant tout, ainſi qu'à vos vrais Dieux,
Eſſayez à trouver grace devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la Princeſſe.
Offrez-la de ma part: peignez-lui ma triſteſſe;
Qu'un juſte repentir ſurmonte ma fureur;
Que j'implore pour vous ſes bontés, ſa faveur.
Allez; de vos deſtins à préſent ſouveraine,
Mes fils c'eſt votre mere, & de plus votre Reine.
Sans rougir, à ſes pieds, d'abord proſternez-vous.
Baiſez avec reſpect ſa robe & ſes jenoux,
Et par vos ſoins flatteurs, par vos tendres careſſes,
Appuyez vivement la foi de mes promeſſes.
Qui vous peut retenir? Mes fils, vous ſoupirés;
Et vous n'oſez lever vos yeux mal aſſurés.
Je le vois. Votre ſang répugne à ces foibleſſes.
Les neveux du Soleil ont horreur des baſſeſſes.
Mais c'eſt l'arrêt du ſort. Vous pouvez ſans rougir,
Imiter mon exemple, à mes loix obéir.

A Rhodope.

Tu pourras au beſoin leur ſervir d'interprête,
Rhodope; conduis-les; fais ce que je ſouhaite;
Reviens avec eux m'informer promptement
Que on aura reçu ce fatal vêtement.

SCENE VI.

MEDÉE, *ſeule.*

TOut ſuccéde à mes vœux, & mon deſtin s'avance.
Ne m'abandonnez pas, rempliſſez ma vengeance,
Dieux, redoutables Dieux, qu'avec ardeur je ſers,
Qui venez de m'ouir du plus creux des Enfers.
Dans le piége fatal faites tomber ma proie.
Aveuglez mes Tyrans enivrés de leur joie.
Que Medée, aſſervie à tant d'abaiſſement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offenſe au moment qu'on m'outrage.
Déjà je crois vous voir remplir toute ma rage.
Déjà je vois tomber & Créuſe & Créon.
Mais comment nous venger du perfide Jaſon?
Comment punir aſſez ſon crime déteſtable?
De tous mes ennemis il eſt le plus coupable.
Enfantons quelque monſtre, inventons quelque horreur,
Qui, de tous mes forfaits, ſurpaſſe la noirceur.
Dieux! que m'inſpirez-vous? Quelle barbare image,

Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante & ſurpaſſe mes vœux.

SCENE VII.

MEDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

RHODOPE.

VOtre préſent, Madame, a charmé la Princeſſe,
Ne pouvant ſe laſſer d'en vanter la richeſſe.
Dès ce ſoir ſans ſoupçon elle veut s'en parer.
Créon même, Créon, s'empreſſe à l'admirer.
Jaſon & vos préſens les aſſurent, Madame,
Que la raiſon éteint la colere en votre ame;
Que pour vous, pour vos fils, vous faiſant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du ſort.
Enfin tous deux comblans vos enfans de careſſes,
Ont témoigné pour eux les dernieres tendreſſes.
Que vois-je! vous pleurez! Si près de vous venger,
Quel trouble vous ſaiſit & vient vous affliger?

MEDÉE.

Hélas!

RHODOPE.

Vous gémiſſez ! d'où naiſſent ces allarmes ?
Attachant ſur vos fils vos yeux baignés de larmes,
Vous frémiſſez, Madame ; & changeant de couleur,
Vous détournez ſoudain la vue avec horreur.

MEDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en ſecret la balance.
Je pleure avec raiſon ces enfans malheureux.
Quel crime les condamne, & qu'ont-ils fait aux Dieux ?
Dans un âge ſi tendre ils vont perdre leur mere ;
Et les infortunés n'ont déjà plus de pere.
Eſclaves, étrangers, ſans appui, ſans ſecours,
Quelle ſuite de maux va marquer tous leurs jours !
C'eſt en vain que je vais leur ravir leur Marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt ſous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel aſtre empoiſonnant votre triſte naiſſance,
Mes fils, verſa ſur vous ſa cruelle influence ?
Languiſſans ſous le joug, gémiſſans dans les fers,
Le deſtin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous conſummerez dans un vil eſclavage,
Eſſuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel ſort... Ah ! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur !

Pour les fils du Soleil quel indigne partage !
Quel coup ... mon amour meurt & ſe transforme
en rage ;
C'en eſt fait. Mes enfans vous répandez des pleurs.
Infortunés ! déjà ſentez-vous vos malheurs ?
Que voulez-vous de moi par ces douces careſſes ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendreſſes.
De votre triſte mere il faut vous détacher ;
A de ſi doux plaiſirs il faut nous arracher.
En vain j'avois ſur vous fondé mon eſpérance.
En vain je me flattois d'élever votre enfance.
Il nous eſt interdit de nous voir déſormais ;
O mes fils ! il nous faut ſéparer pour jamais.

RHODOPE.

Epuiſez vos tranſports, Madame. La Princeſſe
Pour un tems aſſez court s'en prive & vous les
laiſſe.
Elle leur a preſcrit de venir en ces lieux,
Recevoir promptement vos pleurs & vos adieux.

MEDÉE.

L'orgueilleuſe déjà leur commande & m'outrage !
O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels, à quel ſort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau ſang des Dieux !
Ma fureur ſe réveille, & l'amour la ranime.
Oſons les affranchir du joug qui les opprime.
Prévenons ma vengeance & bornons leur mal-
heur.
Qu'as-tu, miſérable, & que veut ta fureur ?

Non, pour finir leurs maux, il n'eſt plus d'autre voie.
Un moment de douleur va mè combler de joie.
Frappons. Ah! je frémis. Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les armes.
O mon ſang! ô mes fils, ſi chers à mes deſirs!
Objets de ma tendreſſe & de mes déplaiſirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amere,
Approchez mes enfans; embraſſez votre mere.
Empreſſez-vous encor d'obéir à mes loix;
Et baiſez-moi du moins pour la derniere fois.
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble & redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs! qu'ils me ſont chers! hélas!
Mon lâche amour, mes pleurs ne les ſoulagent pas.

SCENE VIII.

MEDÉE, *seule.*

TU les aimes, cruelle, & tu les laiſſe vivre;
Aux malheurs les plus grands ta foibleſſe les livre;
Et ta pitié barbare, en reſpectant leurs jours,
Du plus affreux deſtin leur prépare le cours.
Ah! lâche! ſuis-tu donc un foible amour pour guide?
Sauve-les; tu fais bien. Leur pere moins timide,
Pour venger tes tyrans leur percera le flanc.
Quoi! leur pere à Créuſe immoleroit mon ſang!
Non, mes enfans jamais ne feront ſa victime:
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfans d'un infidéle époux:
Adoptés par Créuſe, ils ne ſont plus à nous.
Ah! s'ils ſont innocens, auſſi l'étoit mon frere.
J'immolerois mes fils! ô trop barbare mere!
Ah! plutôt... l'heure approche; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va ma ſéparer d'eux.
Ils n'adouciront point ma fuite & mes allarmes.
S'attachant à leur mere, & tous baignés de larmes,

De mes bras, de mon ſein, on va les détacher ;
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur pere ;
Qu'ils meurent. Auſſi-bien ils ſont morts pour leur mere.
O Jaſon ! ô mes fils ! amour, haine, fureur,
Ceſſez par vos combats de déchirer mon cœur !
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'aſſemble.
Le tems fuit ; le mal preſſe. Accordez-vous enſemble.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

AH! Madame, fuyez un peuple furieux.
Fuyez, ſans différer, de ces funeſtes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y regne l'épouvante.
Votre préſent fatal a paſſé votre attente;
Et vos fiers ennemis mourans, déſeſpérés,
Succombent au poiſon dont ils ſont dévorés.
A peine, à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaiſir cette robe fatale,
Qu'un feu ſombre & cruel, une inviſible ardeur
Embraſe tout ſon corps, & conſume ſon cœur.
Funeſte poiſon, courant de veine en veine,
Dans ſon ſang une flamme inhumaine,

Qui

Qui pénètre avec force & s'attache à ſes os.
C'eſt en vain qu'on s'empreſſe à ſoulager ſes maux.
La robe dévorante à ſon corps attachée,
Y nourrit le venin de ſa flamme cachée;
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe ſans obſtacle & regne avec fureur.
Qui veut la ſecourir, de ſa perte complice,
Loin de la ſoulager, redouble ſon ſupplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embraſement.
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon ſaiſi d'horreur à l'arracher s'empreſſe;
Mais du charme, auſſi-tôt la flamme vengereſſe,
Dans ſon ſein embraſé porte les mêmes feux:
Il ſe ſent conſumer d'un poiſon rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les preſſe.
Servez-vous des momens que ce trouble vous laiſſe.
Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux;
Et fuyez pour jamais leur aſpect odieux.

MÉDÉE.

Que je fuie! ah! Rhodope, au comble de la gloire,
Quand ſur mes ennemis j'emporte la victoire.
Que je fuie! Ah! le ſort m'eût-il réduite à fuir,
D'un ſpectacle ſi beau je viendrois jouir;
Je viendrois aſſiſter à ce grand hymenée.
Laiſſe-moi contempler ſa pompe fortunée;

Et vous verrez Medée à vos pieds expirante,
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces Dieux. J'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeller au jour.
Ecoutez-moi, Seigneur; la Fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason, de me voir votre épouse.
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur
De mourir près de vous, possédant votre cœur.
Je goûte en mes tourmens cette douceur secrette.
La vie & les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique & tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains en mourant, ne regrette que vous.
Trop heureuse en effet, si comblant mon attente,
Les Dieux... ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'accroît, je me sens déchirer:
Je brûle. Adieu, Jason; il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer! ô Dieux! ah! rigueur qui me tue.
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperdue!
Ah! je souffre à la fois mille horribles tourmens.
Quoi! tous les Dieux sont sourds à mes gémissemens!
Je vous perds pour jamais! en vain je les implore.
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non, je ne verrai point un si cruel malheur;
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de déſeſpoir votre ame s'abandonne.
Vivez, Jaſon, vivez : c'eſt moi qui vous l'ordonne.
Ne me refuſez pas dans mon ſort rigoureux
L'unique & dernier bien qui flatte encor mes vœux.
Gardez le ſouvenir d'une triſte Princeſſe.
Conſervez-lui, Jaſon, toute votre tendreſſe.
Elle meurt votre épouſe. A la face des Dieux,
Recevez donc ma main & mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains reſtes de vie,
A vous prouver l'amour dont mon ame eſt remplie ?
Hélas ! on n'a jamais aimé ſi tendrement ;
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en arteſte les Dieux. Mes forces s'affoibliſſent ;
Ma voix, mon ſang ſe glace ; & mes yeux s'obſcurciſſent.
Malgré le ſort cruel qui va nous déſunir,
Mon cœur vous aime encore à ſon dernier ſoupir.

JASON, *ſeul.*

O Malheureux Jaſon ! Deſtin impitoyable !
Elle eſt morte ; & je vis ! ô tourment effroyable !
Ah ! mon bras au défaut de ma ſente douleur,
De ce ſupplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs, lâche ; meurs enfin.. Mais ma douleur m'abuſe..
Je dois un ſacrifice aux Manes de Créuſe..

J'our appaiſer ſon ombre & ſes reſſentimens,
Je veux livrer Medée aux plus cruels tourmens;
» Et mon ame auſſi-tôt ſur le rivage ſombre
» De ce ſang aſſouvie irra trouver ſon ombre.
» La ſoif de te venger ſeule arrête mon bras.
» Belle ombre, attends; j'y cours & vais ſuivre
» tes pas.
Medée en vain me fuit; en vain ſon art la cache.
A ma juſte fureur il n'eſt rien qui l'arrache.
Je ſuivrai la barbare au bout de l'Univers,
Et je la trouverai même au fond des Enfers.
Mon amour furieux me ſervira de guide.

SCENE IV.

JASON, MEDÉE.

MEDÉE.

TU n'iras pas ſi loin pour me trouver, perfide.
C'eſt Medée. Oui, c'eſt elle.

JASON.

Ah! crains mon déſeſpoir,
Barbare....

MEDÉE, *le frappant de ſa baguette.*

Arrête, ingrat, & connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant! Dieux! ma fureur eſt vaine!
Je me ſens retenu par une étroite chaîne.
Je demeure immobile, & malgré mes efforts,
Le pouvoir de ſon art s'oppoſe à mes tranſports.

MEDÉE.

Juge ſi c'eſt à moi de craindre ta vengeance.
Un ſort comme le mien n'eſt pas en ta puiſſance;
Magnanime Héros, ne ſonge plus à moi;
Trop indigne auſſi bien d'un époux tel que toi.
Laiſſe une infortunée, oublie une étrangere,
Sans appui, ſans couronne, errante & ſolitaire;

Un hymen plein d'appas, un trône glorieux
T'attendent en ce jour dans ces ſuperbes lieux.
Eſt-il tems de reſter auprès d'une jalouſe!
Va ſoupirer aux pieds de ta nouvelle épouſe,
Vante-lui ton ardeur, aſſure-lui ta foi.
Tu lui voles le tems que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à ſon ſort unir ta deſtinée?
Hâte-toi de conclure un ſi doux hymenée,
Le ſacrifice eſt prêt, & le temple eſt orné;
On n'attend plus que toi. Cours, époux fortuné.

JASON.

Quoi! la barbare encore & m'inſulte & m'outrage!
Faut-il que par ſon art elle brave ma rage?
Je ne puis l'immoler à ma juſte fureur!
Son ſang appaiſeroit Créuſe & ma douleur!

MEDÉE.

Oui, Jaſon, à Créuſe il faut quelque victime;
Et mon ſang répandu doit effacer mon crime.
Sois content: j'ai verſé le plus pur de ce ſang.

JASON.

Comment!

MEDÉE.

A tes deux fils j'ai ſçu percer le flanc.
Regarde ce poignard & cette main ſanglante;
C'eſt de mon ſang, du tien, qu'elle eſt teinte & fumante.
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi, ſans t'occuper du ſoin de te venger,

Si déjà ton ardeur languit pour la Princeſſe ;
Si tu fuis, inconſtant, ta nouvelle maîtreſſe,
Cours du moins, pere heureux, à tes fils expirans :
Rends-leur les derniers ſoins, embraſſe-les mourans.

JASON.

Ah ! barbare !

MEDÉE.

En eſt-ce aſſez, & connois-tu Medée ?
De ſon affreux pouvoir garderas-tu l'idée ?
Oublieras-tu ſa haine ainſi que ſon amour ?

JASON.

Monſtre, à tes propres fils avoir ravi le jour !
Pourquoi ſacrifier d'innocentes victimes ?

MEDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes ?
Ma trop juſte fureur a dû les en punir ;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir ;
Te délivrer d'un joug que ton eſprit abhorre ;
Rompre ces derniers nœuds qui nous ſerroient encore ;
Et, pour mieux t'oublier, effacer ſans retour
Juſqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'eſt pas ſans remords que je m'y ſuis forcée.
Tu m'en as inſpiré l'audace & la penſée ;
Tu m'as ſeul enhardie à ce cruel deſſein,
Infidéle, & c'eſt toi qui leur perce le ſein.

JASON.

Quoi! les Dieux irrités pour te réduire en poudre,
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre?

MEDÉE.

Vengeurs des trahiſons, ennemis des ingrats,
Les Dieux pour t'accabler ont employé mon bras;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offenſe.
J'ai ſervi leur juſtice & rempli leur vengeance.
(*Medée monte dans un char traîné par des Dragons.*)
C'en eſt fait. Pour repaître & mes yeux & mon cœur,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.
» Un ſpectacle ſi doux met le comble à ma gloire:
» Je ſavoure à longs traits ta peine & ma victoire,
» Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
» Mon ſceptre, mes parens, la toiſon & Colchos.
Je pars, puiſque ma fuite a pour toi tant de charmes,
Leve encor juſqu'à moi tes yeux chargés de larmes,
Ingrat! Voi ces Dragons qui ſoumis à ma loi,
Et plus reconnoiſſans, plus fidèles que toi,
Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtreſſe.
Tes vœux ſont ſatisfaits, pour jamais je te laiſſe.
Adieu; je t'abandonne aux horreurs de ton ſort.
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.
(*Le Char s'envole.*)

SCENE V
& derniere.

JASON, IPHITE.

JASON.

ELle fuit, & ce char l'enlevant dans les nues,
Ouvre à ſa cruauté des routes inconnues.
La barbare à mes yeux diſparoît pour jamais;
Elle brave ma haine après tant de forfaits;
Et m'enleve en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-pere, enfans, maîtreſſe, & ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté.
Le Ciel offre un aſyle à ſon impiété.
C'en eſt trop. Terminons ma vie & mon ſupplice.
Je ne puis me venger; il faut que je périſſe.
Trop malheureux objets de l'amour de Jaſon,
Déplorable Créuſe! infortuné Créon!
O mes fils! jouiſſez de la ſeule vengeance,
Que les Dieux inhumains laiſſent en ma puiſſance.

(*Il ſe tue.*)

FIN.

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

Par M. CLE'MENT.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Libraire, Quai de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Permiſſion du Roi.

PRÉFACE.

ON ſera ſans doute ſurpris que j'oſe publier une Mérope après celle de Monſieur de Voltaire ; mais

Quid Mortalibus arduum ?
Cœlum ipſum petimus ſtultitiâ.

Tout eſt pardonnable à un Poëte dominé par l'amour plus que paternel de ſes Vers, & je voudrois bien voir à ma place le triſte Juge qui me condamne.

J'ai commencé à travailler ce ſujet pour le moins auſſi-tôt que M. de Voltaire, & ſans ſavoir qu'il y penſât : J'en étois à la fin du troiſiéme Acte quand Monſieur le Marquis de Maffei arriva à Paris en 1733 ; je pris la liberté de lui demander ſon avis, il me parut ſouhaiter que je me bornaſſe à la ſimple traduction en vers, & m'aprit en même tems le deſſein du célébre Auteur de la Henriade.

J'étois trop avancé & trop peu raiſonnable pour avoir le courage de reculer ; je pourſuivis donc, & crus avoir achevé quelques mois après, ſi bien que j'eus la témérité de lire ce premier eſſai chez une Dame illuſtre par la délicateſſe de ſon goût & le choix de ſes amis. M. de Fontenelle toujours & peut-être trop porté à encourager l'apparence des talens, ſe trouva chez elle ce jour-là, & tous deux m'écoutérent avec tant de bonté que le Sieur Dufreſne qui étoit préſent, n'héſita point à me demander une lecture pour l'Aſſemblée des Comédiens François. Ceux-ci n'eurent garde d'être ſi indulgens ; ils virent une partie des défauts de ma Piéce, & m'en dirent naïvement leur penſée : Je ſentis qu'ils avoient raiſon, & je réſolus d'oublier mon Ouvrage pour y revenir quelque jour de ſang froid, s'il étoit poſſible.

Que je rougis au bout d'un an de la premiére opinion que j'en avois conçue, & ſurtout de celle qu'il avoit dû laiſſer de moi ! Je vis le moment de ſageſſe où j'allois ſuivre le conſeil de l'Arioſte :

Fa a mio modo, Maron, tuoi verſi getta
Con la lira in un pozzo e altr' arte impara.

Fai comme moi, cher *Maroniére*;
Exécutons-nous ſans quartier,
Jettons nos Vers dans la riviére
Et prenons un autre métier.

Mais la Métromanie fut la plus forte, & je n'eus de repos qu'après avoir tout démoli & récommencé. Après tout, il n'étoit pas bien étonnant qu'un jeune homme de 24 ans, qui en avoit emploïé 17 à l'étude du Grec, de l'Hébreu, du Droit naturel & de la Théologie, tranſplanté tout-à-coup d'un païs de bone & preſque toujours ſolide littérature, dans le ſéjour des Arts de toute eſpéce, & ſur-tout des plus délicats & des plus recherchés, y eût débuté par faire de fort mauvais Vers qu'il croïoit excellens.

Cette réfléxion dont j'avois beſoin pour conſoler mon amour propre, releva plûtôt mes eſpérances que mes forces. Le nouveau travail fut auſſi long que le premier l'avoit été peu; je n'oſerois dire combien j'y ai mis de tems. Il me ſuffit qu'on ſache que j'avois fini avant que M. de Voltaire eût fait repréſenter. Le tems ne fait rien à la valeur de l'Ouvrage, mais il fait à celle de l'Ouvrier: une partie de ſon mérite, & ſouvent la plus brillante, conſiſte dans une exécution facile. Cette célérité d'imagination n'eſt pas moins

précieuſe dans l'art d'écrire que dans la converſation & le commerce de la vie ; c'eſt la préſence d'eſprit de l'homme de cabinet. Un Mathématicien diroit que l'étendue des talens de l'eſprit eſt en raiſon directe de la perfection de leurs effets, mais inverſe du tems de leurs opérations : Sur ce pied-là, celui qui a fait Zaïre en trois mois, a douze fois plus de talent que celui qui ne l'auroit pû faire qu'en trois ans. Cette fécondité de génie, cette heureuſe facilité de faire auſſi bien & quelquefois infiniment mieux qu'un autre en beaucoup moins de tems, me paroît donner à M. de Voltaire la ſupériorité la plus inconteſtable ſur preſque tous ceux qui ont couru avec lui dans la même carriére.

Je n'inſiſterai point ſur ce mérite de plus à l'égard de ſa Mérope, qu'un ſuccès auſſi brillant, auſſi conſtant que bien acquis, met ſi fort au-deſſus de mes éloges. Il ne me ſiéroit pas mieux de propoſer mes doutes ſur la maniére dont l'illuſtre Poëte a rempli ſon cinquiéme Acte, & par conſéquent ſon grand projet de faire une Tragédie ſans amour : mais j'avoue que ne me ſentant pas la force de me ſoutenir dans cette ſimplicité, j'ai mieux aimé m'apuïer d'un épiſode d'amour, que de riſquer de ne pouvoir fournir mes cinq Actes. C'eſt au Lecteur à décider

ſi cet épiſode eſt bien lié au ſujet, s'il prend quelque choſe ſur l'objet principal, s'il en affoiblit, ou s'il en favoriſe l'impreſſion; enfin ſi j'ai eu raiſon de me flater qu'il me produiroit au plus beau moment de la Piéce une reconnoiſſance plus heureuſe, plus neuve, de plus grand effet & frapant plus de coups que celle que M. de Voltaire a empruntée de M. de Maffei.

Au reſte, ſi du moins par raport à certains détails, on me fait l'honneur de comparer les deux Tragédies, je ſens qu'il faut que mes premiers Actes ſouffrent infiniment dans le paralléle : c'eſt une ſuite néceſſaire du ſoin que j'ai cru devoir prendre de reculer les événemens, de ménager l'intérêt & de ne pas d'abord pouſſer la gradation auſſi vivement qu'il m'étoit poſſible.

Une des choſes que je regrette le plus, eſt de n'avoir oſé avancer la premiére Scéne où paroît Egiſte, & l'y faire interroger par la Reine plûtôt que par le Tyran. Rien n'eſt plus pathétique que cette ſituation maniée par M. de Voltaire. J'ai préféré une variété mal entendue, je me ſuis réſervé pour le quatriéme Acte, j'ai voulu me ménager une plus belle ſuite de mouvemens pour la grande entrevûe de la mére & du fils; j'y ai réuſſi peut-être; mais je me ſuis coupé un bras

pour donner plus de vigueur à l'autre.

Quant à la diction, à la verſification la Poëſie du ſtyle en général, ce *gr point*, comme dit ſi ſouvent M. de Voltai ce point déciſif qui a fait périr tant de P mes, & qui fera vivre à jamais les ſie tout ce que je ſouhaite, eſt qu'on puiſſe trevoir dans celui-ci quelques effets de l' miration profonde dont la ſublimité de talens a pénétré le plus foible de ſes Di ples.

MEROPE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

POLIFONTE, Tiran de Meſſéne.

MEROPE, veuve de Cresfonte Roi de Meſſéne.

EGISTE, ou CRESFONTE, fils de Mérope & de Cresfonte.

ISMENE, fille d'Euriſthéne Roi de Laconie.

POLIDORE, Vieillard attaché à Mérope.

ADRASTE, Capitaine des Gardes du Tiran.

EURISE, Meſſénien attaché à Mérope.

La Scéne eſt à Meſſéne, dans le Palais de Polifonte.

MEROPE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, ADRASTE.

POLIFONTE.

MEROPE enfin l'emporte & fait
ma deſtinée :
Je vais former ces nœuds, en preſſer la journée,
Lui rendre la Couronne avec la liberté,
Et fléchir ſous la loi de la néceſſité.

Oui..... Mais ſi cet himen trompe encor mon attente ?
Je vois ſes noirs flambeaux m'aporter l'épouvante
Je ſens à leur aproche augmenter mon effroi,
Et mon cœur étonné ſemble fuir loin de moi.
Adraſte, penſes-tu que cette vaine idée,
Cette ombre de puiſſance à Mérope accordée,
Subjugue enfin Meſſéne & force les eſprits ?

ADRASTE.

Vous pouvez tout, Seigneur, mais c'eſt à ce ſeul prix.

POLIFONTE.

Non, je n'eſpére pas que ce Peuple indocile
A mes juſtes deſſeins ouvre un cœur plus facile.
Eſclave audacieux, inquiet, indomté,
Aimant tantôt ſes fers, tantôt ſa liberté,
Du Tiran qui n'eſt plus il bénit la mémoire,
Et du Roi qui reſpire il déteſte la gloire.
Tous les jours je l'éprouve, à chaque pas je voi
Quelque monſtre nouveau s'exciter contre moi,
Fixer ſur mon viſage un œil triſte & farouche,
Ou fuir loin de mes yeux le murmure à la bouche :
Et moi.... de ma clémence, ah ! c'eſt trop abuſer.
C'eſt en les accablant qu'il faut les apaiſer :
Oui, faiſons ſuccéder par de ſourdes pratiques
La diſcorde privée aux diſcordes publiques,
Et de leur rage ainſi par cent troubles nouveaux,
Dans les flots de leur ſang éteignons les flambeaux.

Qu'ils entendent par-tout ſur leurs propres querelles
La trompette anoncer mes volontés nouvelles,
Groſſir de mes decrets le Livre foudroïant,
Et détruire les Loix en les multipliant :
Je vais.....

ADRASTE.

Non ; cet himen, la veuve de Creſfonte,
Ses intérêts liés à ceux de Polifonte,
Mérope, ce ſeul nom vous rendra tous les cœurs :
Elle-même bientôt moins fidéle à ſes pleurs,
Sur de plus doux objets ſans ceſſe détournée,
Perdra le ſouvenir d'un premier himenée.
Peut-être à ſon état conformant ſes projets,
Laſſe de vous trahir, ſenſible à vos bienfaits,
Ofera-t-elle enfin rompre un triſte ſilence,
Et déclarer ce fils qu'attend votre vengeance,
Ce fils dont l'infortune aigrit l'ambition,
Cet inviſible Chef de la ſédition,
Ce Creſfonte.....

POLIFONTE.

Voilà ce qui me détermine.
Creſfonte ! Ah ! dût ſa chûte entraîner ma ruïne,
Il n'eſt rien contre lui que je n'oſe tenter :
La perte d'un rival ne peut trop s'acheter.
Voici l'inſtant fatal qui l'apelle à Meſſéne ;
Je le vois ſur les pas de cette jeune Iſméne,
S'avancer vers ces lieux par des chemins obſcurs,

Et le fer à la main me chercher dans ces murs.
Mais le croirai-je, ami? Cette beauté plaintive
Que je fis enlever, & que je tiens captive,
Cette Iſméne eſt le ſang de ce ſuperbe Roi
Qu'une implacable haine irrite contre moi!
Le Roi de Laconie, Euriſthéne eſt ſon pére!
Quel eſt ce conducteur? Le crois-tu bien ſincére?
Pourquoi trahir ſon Prince, & par quel intérêt
T'auroit-il confié cet important ſecret?

ADRASTE.

Il me doit tout, Seigneur, & ſa reconnoiſſance
N'a jamais avec moi connu la défiance:
J'élevai ſa fortune à la Cour de ſon Roi,
Avant que de ce Prince une odieuſe Loi
Au vif reſſentiment de ma gloire flétrie
Me forçât d'immoler l'amour de ma Patrie:
Ce bienfait dans ſon cœur profondément tracé
Par l'abſence & le tems ne s'eſt point effacé.

POLIFONTE.

Mais qu'oſe ici prétendre une jeune Princeſſe
Si long-tems dérobée au reſte de la Gréce?
D'où vient que ce vieillard ne t'inſtruit qu'à demi?
Je ſais trop les projets d'un perfide ennemi.
De Mérope avec lui tu vois l'intelligence.
L'ambition, le ſang, l'intérêt, la vengeance,
Tout les unit, Adraſte, & ſans doute aujourd'hui,
Ce Prince à mon rival prête un ſecret apui.

Sa parole eſt donnée, Iſméne en eſt le gage;
Iſméne achéve ici ce ténébreux ouvrage;
De Creſfonte peut-être elle a reçu la foi;
L'orage eſt ſur le point d'éclater contre moi;
C'eſt un coup préparé par quinze ans d'artifices;
Soutiens-moi, cher Adraſte, au bord des préci-
pices;
Saiſis l'occaſion que je t'offre aujourd'hui;
Venge-toi d'Euriſthéne en me vengeant de lui.
De mes derniers ſoupçons je te dois la naiſſance;
Ajoute, s'il ſe peut, à ma reconnoiſſance;
Va d'Iſméne à l'inſtant revoir le conducteur,
De ſes deſſeins cachés ſonde la profondeur;
Couvre d'un piége adroit l'intérêt qui t'anime;
Reprends ſur ſon eſprit ce pouvoir légitime
Que donnent la prudence, & le triple lien
D'ami, de bienfaicteur & de Concitoïen.
Hâte-toi de ſervir notre commune haine.
Mérope cependant ne verra point Iſméne,
Et je ſaurai du moins, quels que ſoient ſes projets,
Mêler quelque amertume à l'eſpoir du ſuccès.

ADRASTE.

Ne prenez point ſur elle un ſi foible avantage;
Craignez ſon déſeſpoir plutôt que ſon courage.
Que peuvent ſes deſſeins aveuglément tiſſus?
Ils ſont déconcertés, puiſqu'ils ſont aperçus.
Que pourroit ajouter au péril qui vous preſſe,
La triſte liberté d'une jeune Princeſſe,

Qui n'a pour tout apui ſous un Ciel étranger
Qu'un timide vieillard, témoin de ſon danger :
Diſſimulez, Seigneur, & laiſſez à la Reine
L'inutile pouvoir d'entretenir Iſméne :
Mais rompez ſes complots en changeant ſon deſtin ;
Qu'elle accepte aujourd'hui l'offre de votre main..

POLIFONTE.

Oui, c'eſt ainſi qu'il faut deſarmer ſa vengeance,
Va, je t'attens ici : ſers mon impatience ;
N'en délibérons plus ; le ſort en eſt jetté :
Tu peux aux vœux d'Iſméne offrir la liberté.

SCENE II.

POLIFONTE *ſeul.*

MAis, s'il me trahiſſoit dans le fond de ſon ame ?
Si ce reſſentiment, ce zéle qui l'enflâme,
N'étoit qu'un artifice, un dehors ſpécieux
Pour tromper mes ſoupçons, & faſciner mes yeux?
J'aurai bientôt percé le voile qu'il m'opoſe.
Que riſqué-je après tout ? A quel trouble m'expoſe
La liberté d'Iſméne & le fragile apui
Qu'Adraſte & ce vieillard lui donnent aujourd'hui?

Je frémis cependant ; je ne ſais quelle crainte
Porte au fond de mon cœur une invincible atteinte;
Seul accablé du poids de mes triſtes deſſeins,
Je me vois ſéparé du reſte des Humains.
Ces murs, ces Citoïens, & cette Cour brillante
Ne m'offrent qu'un deſert, dont l'aſpect m'épouvante ;
Ces Eſclaves tremblans ne ſemblent à mes yeux
Que des ſpectres errans, des fantômes hideux,
Des monſtres infernaux, qui dans ma ſolitude
Redoublent les horreurs de mon inquiétude.
O Mérope ! Mérope ! Il faut donc que ma main,
Teinte encor de ton ſang s'enchaîne à ton deſtin !
Frémis d'un nœud cruel, prépare ta conſtance :
Je prévois tes tranſports, tes pleurs, ta réſiſtance :
Mais ſi ton cœur du mien ſavoit tout le ſecret ;
Combien à cet himen je te force à regret ;
Peut-être..... Je l'entens, on vient, ce n'eſt point elle ;
Qui peut la retenir ?

SCENE III.

POLIFONTE, ADRASTE.

POLIFONTE.

QUel ſujet te rapelle ?
Quelque obſtacle imprévû t'auroit-il arrêté ?
Parle.

ADRASTE.

A peine, Seigneur, je vous avois quitté,
J'aprens qu'on a ſaiſi ſur les bords du Pamiſe,
Le téméraire auteur d'une indigne entrepriſe ;
Que Mérope à ce bruit facile à s'émouvoir,
Cherchoit à s'en inſtruire avant que de vous voir,
Qu'elle a fait demander le nom de la victime,
En quel tems, en quel lieu s'étoit commis le crime,
Si quelque avis ſecret, ſi quelque ordre inhumain,
Quel projet d'un barbare avoit armé la main ?

POLIFONTE.

Dieux ! Si ce meurtrier, aveugle en ſa furie,
Avoit d'un ennemi pu délivrer ma vie !
Si par ce coup heureux !.....

ADRASTE.

J'oſe le croire ainſi :

Voilà de vos ſoupçons le préſage éclairci.
Cet ennemi ſans doute annoncé par Iſméne,
Venoit mettre le comble aux troubles de Meſſéne;
Il venoit vous braver, ou plutôt vous trahir:
Un traître plus heureux aura ſçu l'en punir.

POLIFONTE.

Ah! Je veux à l'inſtant, je veux ſur ce miſtére
Que l'auteur de ce coup lui-même ici m'éclaire.
Mais non; j'attens Mérope; à ſes triſtes ſoupçons
Je dois craindre aujourd'hui de prêter des raiſons.
Profitons du forfait, fuïons-en l'aparence:
Que la mort d'un rival ſuffiſe à ma vengeance.
Trop de ſoins généreux m'aſſurent de ta foi,
Cher ami, tout entier je m'abandonne à toi.
Laiſſe-moi ſoutenir l'orgueil du Diadême;
Daigne voir ce coupable, & l'écouter toi-même,
Tandis qu'avec Mérope un plus digne entretien,
Sans lui montrer mon cœur, va m'ouvrir tout le ſien.

SCENE IV.

POLIFONTE, MEROPE.

POLIFONTE.

DE ce trouble, Madame, écartez les atteintes,
Ceſſez de m'aporter vos regrets & vos plaintes;

Après tant de revers goûtez un ſort plus doux,
Que je veux déſormais partager avec vous.
Oui, Madame, à vos pieds le peuple de Meſſéne,
Une ſeconde fois reconnoîtra ſa Reine;
Croïez-en ma parole, & bientôt mes ſermens;
Quittez donc aujourd'hui ces triſtes ornemens,
Ces voiles odieux, dont le vain aſſemblage
Vient retracer ſans ceſſe une importune image,
Et que le Diadême à ce front deſtiné
En chaſſe les ennuis qui l'avoient profané.

MEROPE.

Tu me réſervois donc à ce dernier ſuplice?
Le voilà donc, tiran, ce digne ſacrifice,
Qui devoit quelque jour expier tes fureurs;
Voilà ce terme heureux promis à mes douleurs.

POLIFONTE.

Oui, banniſſez enfin cette douleur fatale;
Que nourrit la retraite & que l'orgueil étale;
Pouvez-vous dans l'horreur d'un ſéjour déteſté,
Proſcrite, dans les fers, & dans l'obſcurité,
Victime d'un parti que le Ciel abandonne,
Refuſer une main qui vous met ſur le Trône?

MEROPE.

Moi! Que j'aille aux Autels conſacrer tes forfaits!
Je pourrois accepter..... Dieux juſtes! Quels bienfaits!
Tu m'as ravi deux fils; j'ai vu ta barbarie
[illegible]s percer dans mes bras, & m'arracher leur vie;

J'ai vu couler mon ſang dans leur ſang confondu ;
D'une mére à tes pieds le Génie éperdu,
La foibleſſe, les pleurs, ces armes de l'enfance,
En vain contre ta rage avoient pris leur défenſe ;
Ces innocentes mains qu'ils élevoient vers toi,
Ces regards effraïés..... terrible & ſans effroi
Dans leur ſein frémiſſant tu plongeas ton épée,
Du ſang de mon époux bientôt après trempée,
Quand aux pieds des Autels de carnage fumans,
Sous la garde des Dieux, témoins de tes ſermens,
Ta main d'un coup parjure.... & ta main forcenée,
Ta main ſanglante encor m'invite à l'himénée.

POLYFONTE.

Madame, il eſt trop vrai, j'ai cauſé vos malheurs ;
Je me ſuis quelquefois reproché mes rigueurs.
Cependant qu'ai-je fait que ce que j'ai dû faire ?
Ai-je pu voir, Madame, un rival téméraire,
Cresfonte votre époux tranquile dans ces lieux,
S'arro[illegible]s communs Aïeux ?
M[illegible]nme lui fils d'Alcide,
[illegible]ateur timide !
[illegible]or à me juſtifier ?
[illegible] mains, il doit tout expier,
[illegible]ncé.....

MEROPE.

Ces barbares maximes
[illegible]oit tout à ſes crimes.
[illegible]e, & les Autres ſa-

Parle, pour qui des deux s'étoient-ils déclarés?
Avoient-ils donc au Trône apellé Polifonte?
Leurs Décrets révoqués en chaſſoient-ils Creſ-
fonte?

POLIFONTE.

Les Dieux ne dictent point ces menſonges obſ-
curs;
Mais les événemens ſont leurs Oracles ſûrs.

MEROPE.

Entens donc aujourd'hui cet Oracle infaillible;
Entens les cris d'un peuple autrefois ſi paiſible,
Furieux maintenant, prêt à briſer le frein
Qui le retient encor ſous ta barbare main;
Sur leur front menaçant vois leur impatience,
Ils n'attendent qu'un Chef.

POLIFONTE.

Je vois votre eſpérance;
Je l'attens comme vous ce Chef audacieux;
Caché depuis quinze ans, qu'il ſe montre à mes
yeux,
Qu'il vienne enfin ce fils que votre cœur implore,
Qu'il vienne vous venger, puiſqu'il reſpire en-
core.

MEROPE.

Il reſpire! Ah cruel! tu ſais trop ſon deſtin.

POLIFONTE.

Il n'eſt plus?

MEROPE.

Tu ſais trop qu'échapé de ta main,
A peine aux premiers jours de ſa troiſiéme année,
Il trouva loin de moi ſa derniére journée.

POLIFONTE.

Ceſſez par ce diſcours tant de fois répété
De dreſſer un vain piége à ma crédulité.
Votre fils eſt vivant ; je feignis de me rendre
Au faux bruit de ſa mort que vous fites répandre :
Mais un ſoupçon trop juſte & trop bien éclairci...

MEROPE.

Traître !

POLIFONTE.

Vous me trompiez, je vous trompois auſſi.

MEROPE.

Tu me trompes encor ; tu feins.....

POLIFONTE.

Qu'oſez-vous dire ?

MEROPE.

Quand tu ſais qu'il n'eſt plus, de croire qu'il reſpire.
Qui, tu ſais maintenant....

POLIFONTE.

Moi ! Je ſais qu'il n'eſt plus !

MEROPE.

Quoi le ſort aujourd'hui !.... Mais quels coups imprévûs ?....

MEROPE.

Bourreau de tout mon ſang, tu viens de les conduire

Ces parricides coups ; c'eſt à toi de m'inſtruire.

POLIFONTE.

Moi ! Madame.

MEROPE.

Toi-même. Il meurt aſſaſſiné,
Tu n'as pas fait le coup, mais tu l'as ordonné.

POLIFONTE.

Dieux !

Il prononce ce mot d'une façon qui laiſſe voir ſa ſurpriſe, ſa joie, &c.

MEROPE.

Monſtre, il t'eſt bien doux de retrouver ta proie ;
Laiſſe, laiſſe éclater ta déteſtable joie :
Triomphe, à ma douleur inſulte en liberté.
Mais un dernier forfait manque à ta cruauté ;
Achéve donc, tiran, que ta main ſanguinaire
Aſſaſſine à la fois & le fils & la mére :
Echauffé de carnage, & de morts entouré,
Yvre enfin de ce ſang dont tu fus altéré,
Régne, jouïs des pleurs d'un peuple qui t'abhorre ;
Sois heureux à ce prix : Qui te retient encore ?

POLIFONTE.

Madame, épargnez-vous des tranſports ſuperflus ;
Je crois enfin, je crois que votre fils n'eſt plus :
Mais qu'il reſpire, ou non, vous-même daignez croire

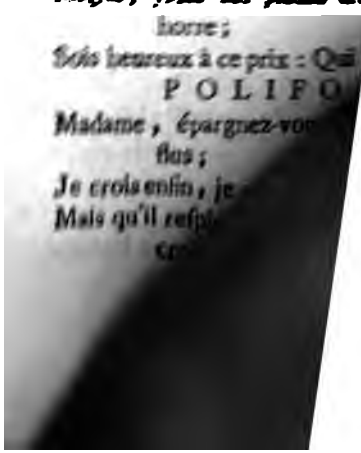
Qu'une

Qu'une immuable Loi, votre intérêt, ma gloire,
Veulent que nos deſtins, trop long-tems ennemis,
Par des nœuds éternels deſormais ſoient unis.

SCENE V.

MEROPE *ſeule.*

QUe dois-je en augurer ? Quel nouveau jour m'éclaire ?
N'ai-je donc plus de fils, Dieux ! Ou ſuis-je encor mére ?
Ce traître ignore-t-il ce qu'il ſemble ignorer ?
S'il ne craint plus mon fils, qu'a-t-il à deſirer ?
Qui pourroit déſormais troubler ſa deſtinée ?
Pourquoi me propoſer ce funeſte himenée ?
Cimenté de mon ſang, qui s'épuiſe aujourd'hui,
Son Trône a-t-il beſoin de ce nouvel apui ?
Je vois encor, je vois un raïon d'eſpérance ;
J'en ai trop crû peut-être une foible aparence :
Un raport peu fidéle, un indice trompeur,
La crainte & la tendreſſe ont égaré mon cœur.
Qu'ai-je fait ? Ah ! mon fils ! Ah ! je n'ai pû me taire ;
J'ai parlé, de tes jours j'ai trahi le miſtére ;
J'allume le flambeau devant ton aſſaſſin ;



C'eſt moi-même, c'eſt moi qui te perce le ſein;
Je le reconnois trop, l'effort de la tendreſſe
Eſt de ſe maîtriſer, de ſe vaincre ſans ceſſe,
De ſerrer ces liens qu'on ne peut dénouer,
En forçant la nature à ſe déſavouer.
Dieux puiſſans, ſur mon cœur donnez-moi cet empire,
S'il en eſt tems encor, & ſi mon fils reſpire;
Ouvrez ſur lui vos yeux, guidez ſes pas errans,
Sauvez ſes foibles jours de la main des tirans,
Ou, ſi mon ſang verſé plaît à votre colére,
Dieux! épargnez le fils, ne frapez que la mére.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURISE.

MEROPE.

CE redoutable himen n'eſt pas ce que je crains ;
Ma liberté, ma vie eſt toujours dans mes mains :
Mais ſans ceſſe à mes yeux cette ſanglante image...

EURISE.

Où cherchez-vous, Madame, un funeſte préſage ?

MEROPE.

Eh bien ! détrompe-moi, raſſure mes eſprits ;
Après un an de doute inſtruis-moi ſur mon fils.
Hélas ! Depuis un mois l'Eſclave Polidore
Doit ſe rendre à mes vœux, & je l'attens encore.
Des rives du Pamiſe aux bords de l'Eurotas
J'ai fait voler Agis au-devant de ſes pas.
En vain il redemande aux Champs de Laconie
Ce dépôt précieux de ſa triſte patrie ;

Et mon fils, & celui dont les foibles ſecours
A mes ſecrets deſſeins répondoient de ſes jours,
Tous deux ſont diſparus : & mes regards à peine
S'éloignent aujourd'hui des portes de Meſſéne,
Je vois couler du ſang. Un jeune infortuné,
Un inconnu, dit-on, vient d'être aſſaſſiné.
Un inconnu ! Non, non, c'eſt ton malheureux Maître,
C'eſt mon fils, c'eſt Cresfonte ; on l'a trop ſçû connoître.

EURISE.

Eh, qui l'auroit ſurpris dans ſon obſcurité ?
Sous ce nuage épais il marche en ſûreté.
Qui peut l'avoir connu, quand lui-même il s'ignore ?
Ce vieillard vertueux, ce ſage Polidore,
Qui ſous le nom d'Egiſte & de ſon propre fils
L'éleva loin de vous & loin de ſon Païs,
Qui l'a pû chaque jour trahir ſans réſiſtance,
A-t-il après quinze ans démenti ſa conſtance ?

MEROPE.

Je n'ai point de ſoupçon ſur ſa fidélité ;
Je crains de ce vieillard l'indiſcréte bonté ;
Que dans quelque tranſport de zéle & de foibleſſe,
Yvre de ſon eſpoir & plein de ſa tendreſſe,
Il n'ait ſur ſes deſtins trop éclairé mon fils ;
Qui bientôt indocile, oubliant ſes avis,

Fier du ſang qui l'anime, épris du rang ſuprême,
Aura pû s'égarer & ſe trahir lui-même.

EURISE.

Mais ſi quelque imprudence a dévoilé ſon ſort,
Pourquoi ſon ennemi vengeroit-il ſa mort ?
D'où vient que ce coupable arrêté dans ſa fuite?...

MEROPE.

Crains-tu pour lui l'effet d'une vaine pourſuite ?
Mais que ſais-je ? Au beſoin de ſe juſtifier
Peut-être le tiran va le ſacrifier ;
Peut-être il va païer par un autre homicide
Le complice importun de ce coup parricide.
Je le reconnois trop à cet amas d'horreurs.
Ah ! ſi tu l'avois vû m'annoncer mes malheurs ;
Me plaindre, me braver, ſous une pitié feinte
Maſquer ce front cruel où ſa joie étoit peinte.

EURISE.

Penſez-vous à travers tous ſes déguiſemens
Avoir lû juſqu'au fond de ſes vrais ſentimens?
Sous une pitié fauſſe il vous cachoit ſa joie ;
Mais ce plaiſir ſecret, qu'il veut qu'on entrevoie,
Peut-être encor vous cache un plus perfide ſoin
D'irriter des ſoupçons dont il auroit beſoin,
De vous perſuader que vous n'êtes plus mére,
Et de forcer vos vœux à l'himen qu'il eſpére.
Laiſſez-moi d'un vain bruit chercher les fondemens ;
Suſpendez ces terreurs, & dans quelques momens

Je vais.....

MEROPE.

Oui, tire-moi de cette incertitude :
Mais, dût lui ſuccéder un ſuplice plus rude,
Songe que je préfére à la plus douce erreur
La vérité qui parle & déchire mon cœur.
Ne me déguiſe rien ; comble, ou finis ma peine.
Va, j'aperçois venir la fille d'Euriſthéne.
Sais-tu que vers ces murs trois cens Laconiens
S'avancent pour défendre & ſes jours & les miens.
Par des chemins divers j'aprens qu'ils l'ont ſuivie.
Inutile ſecours, ſi mon fils eſt ſans vie !

EURISE.

Vous ſaurez tout, Madame, avant la fin du jour.

MEROPE.

Je t'attens, je frémis..... Va, preſſe ton retour.

SCENE II.

MEROPE, ISMENE.

MEROPE.

IL m'eſt enfin permis de voir cette Princeſſe,
Que ſon ſort déplorable à mon ſort intéreſſe,
Et nous pouvons goûter dans nos communs malheurs
Le funeſte plaiſir de confondre nos pleurs.

Aprochez, digne apui d'une illuſtre famille,
Vous que déja mes vœux oſoient nommer ma fille :
Doux & frivole eſpoir, projet mal concerté !
J'ai pû dans l'eſclavage & dans l'obſcurité
Laiſſer languir un fils, & ma vaine prudence
Même au Roi votre pére a caché ſon enfance.
Ce fils depuis un mois chaque jour attendu
A mes timides vœux ne ſera point rendu ;
Victime d'un tiran, percé des coups d'un traître,
Il a connu la mort avant de ſe connoître.

ISMENE.

Dans l'ombre comme lui, j'ai vû couler mes jours ;
Que n'en ai-je auſſi-tôt vû terminer le cours !
Mais, que dis-je, Madame, & qu'elle eſt votre crainte ?
Pourquoi d'un coup fatal preſſentez-vous l'atteinte ?

MEROPE.

Je voudrois en douter : Mais quel tourment pour moi
Que ce doute ſiniſtre & ce mortel effroi !
Pour moi, qui d'aſſaſſins, de traitres obſédée,
N'avois depuis quinze ans d'autre ſoin, d'autre idée
Que de ſauver ce fils, ſi cher à mon amour,

Mon pére alors ſans doute inſtruit de ma foibleſſe,
M'éloigna tout-à-coup d'un ſéjour trop charmant
Où j'oſois écouter un dangereux Amant;
Je me rendois à Sparte, on m'entraîne à Meſſéne;
Et j'aprens que je ſuis la fille d'Euriſthéne,
Que votre fils m'apelle à de nouveaux deſtins!..
Quel nouveau trouble, ô Ciel! Dans dans mes vœux incertains!
Du Trône dans les fers votre jeune courage,
N'a pû ſans en frémir affronter le paſſage;
Mais que ſi dans ſes fers craignant la liberté,
Chériſſant de ſes jours la douce obſcurité,
A ce joug enchanteur par l'amour attachée,
Mérope ainſi que moi, s'en étoit arrachée;
Elle n'eût pas conçû le plus grand des malheurs,
A perdre une Couronne & de viles grandeurs,

MEROPE.

Nos maux ſont différens.

ISMENE.

Ah! le mien eſt extrême,
Cet Amant que je fuis, ce bienfaiteur que j'aime,
De mon ſort, qu'il ignore, accuſe la rigueur,
Me cherche, me regrette, & ſe peint ma douleur;
Déſeſpéré de vivre & de m'avoir perdue,
Fuïant l'affreux ſéjour qui m'offroit à ſa vûe,
Abandonnant ſes Dieux, ſon Pére, ſon Païs,

Traîne ſes jours errans ainſi que votre fils.
Voilà par quels raports, je l'avouerai, Madame,
Les malheurs de ce fils avoient frapé mon ame;
Entre un rival & lui mon cœur a balancé:
Mais par mon pére enfin le Ciel a prononcé;
Puiſſe-t-il ſous mes pas d'un coup de ſon tonnerre
Percer juſqu'aux enfers l'abîme de la terre,
Si ma main ſe refuſe à dégager ta foi,
Mon pére! Et ſi je manque à ce que je te doi!
A Cresfonte, en naiſſant, tu m'avois deſtinée;
Je vivrai pour Cresfonte à qui tu m'as donnée.

MEROPE.

J'admire, je chéris votre ſincérité,
Votre amour pour un pére & votre fermeté,
Madame; & quand le Ciel, par une loi commune
N'eût point à vos malheurs lié mon infortune,
Je n'en plaindrois pas moins l'état où je vous voi.
Mais qui peut être, hélas! plus à plaindre que moi?
Des horreurs de mon ſort connoiſſez tout le reſte:
Ce lâche uſurpateur, cet aſſaſſin funeſte,
Ce Poliſonte enfin, dont les noirs attentats
M'ôtérent mon époux, mes fils & mes Etats,
Ce monſtre, de mon ſang m'offre une main fumante,
Et prétend qu'aux Autels victime obéiſſante,

J'aille avec lui former, ſous cet auſpice affreux,
Un ſerment parricide & d'exécrables nœuds.
Toutefois, cette chaîne horrible, déteſtée,
Cette chaîne ſanglante à mes yeux préſentée,
En vain de tout ſon poids menaceroit mes jours,
Si j'oſois du trépas implorer le ſecours.
Mais mourir dans le trouble & dans l'incertitude,
Eſſuïer de la mort le tourment le plus rude,
Douter du ſort d'un fils, n'avoir pû le venger,
De ce fils en mourant ne voir que le danger,
Au-delà du tombeau craindre la tirannie,
Deſirer à la fois & la mort & la vie;
De tant de maux divers tout l'effort de mon cœur,
Toute ſa fermeté ne ſoutient point l'horreur.
Retirons nous; on vient.

SCENE III.

MEROPE, EURISE.

MEROPE.

Peut-être!.... Ah! c'eſt Euriſe,
Eh bien, connois-tu mieux cette noire entrepriſe?

EURISE.

Rendez graces aux Dieux; ce perfide aſſaſſin,
Reine, dans votre ſang n'a point trempé ſa main.

MEROPE.

è!

EURISE.

Croïez-moi.

MEROPE.

Mon fils.....

EURISE.

Reſpire encore.

MEROPE.

el!

EURISE.

N'accuſez plus le ſage Polidore.
qui de ſon ſang a vû rougir ces lieux
faſtueux éclat éblouiſſoit les yeux ;

Il lui préſente un Anneau.

preuve à ma foi ſecrettement remiſe.....

MEROPE.

ne puis-je à tes ſoins, cher & fidéle Eu-
riſe!.....
où ſuis-je? Grands Dieux! & qu'eſt-ce
que je voi?
eſt fait.

EURISE.

Quels tranſports, & quel ſoudain effroi!

MEROPE.

une infortuné portoit..... Ah! c'eſt le
même,
mon fils!

EURISE.

Quelle eſt donc cette terreur extrême ?

MEROPE.

Dieux juſtes, Dieux puiſſans, témoins de ces forfaits,
Suis-je aſſez malheureuſe ? Etes-vous ſatisfaits ?
O jour que je cherchois ! O jour que je déteſte !
Effroïables clartés ! C'eſt cet Anneau funeſte,
Qu'aux mains de Polidore autrefois je remis,
Triſte & ſacré dépôt qu'il dut rendre à mon fils.

EURISE.

Mais vos yeux effraïés, trop crédules peut-être...

MEROPE.

Ah ! Plût au Ciel ! Mais vois ; peux-tu le méconnoître ?
Vois, c'eſt ce même Anneau que je gardai cinq ans,
L'image d'un époux, premier de ſes préſens,
Le gage infortuné des troubles de ma vie,
Le ſceau de l'eſpérance, hélas ! qui m'eſt ravie.
A mes ſens révoltés tout parle, tout m'inſtruit ;
Je détourne la vûe, & le jour me pourſuit.

Un moment de ſilence après ce Vers.

Après ce coup fatal que reſte-t-il encore ?
Qu'attens-je ? Eſt-ce la main du monſtre que j'abhorre ?
O Mânes de mes fils ! Ombre de mon époux !
Je vous entens, je vais me réunir à vous.

EURISE.

Que dites-vous ? Non, non, que votre ame héroïque
Attende ſur vos jours que le deſtin s'explique ;
Soûmettez votre vie à ces Dieux irrités ;
C'eſt peut-être à ce prix qu'ils mettent leurs bontés.
Qui ſait de leurs Décrets l'enchaînement rigide ?
A l'un de vos Ayeux un ordre parricide,
Vous le ſavez, Madame, annonça leur faveur.

MEROPE.

De ce cœur paternel tu conçois la terreur ;
Mais crois-tu que jamais la céleſte colére
Eût oſé d'un tel coup fraper un cœur de mére ?
Ce Roi livrant ſa fille au zéle de Calchas,
L'envoïoit triomphante au plus noble trépas.
Un intérêt ſacré balançoit ſa tendreſſe :
Au prix de ce pur ſang il rachetoit la Gréce.
Mon fils ſous le bras vil d'un infâme aſſaſſin
Tombe, & de tout mon peuple entraîne le deſtin.
Je n'y ſurvivrai point, mon heure eſt arrivée ;
J'ai vécu, ma conſtance eſt aſſez éprouvée ;
Je mourrai ſans venger mes fils, ni mon époux ;
Mais je mourrai du moins.

EURISE.

Non, vous vivrez pour nous ;
Vous briſerez nos fers, vous vengerez Meſſéne ;

Vous êtes mére encor, puiſque vous êtes Reine :
Il vous reſte des fils autant que de Sujets.
O ſoûtien de leurs jours ! Ame de leurs projets !
Seule vous leur reſtez ; vivez pour leur défenſe.
Le tiran s'arme en vain de toute ſa prudence,
Dans cette nuit affreuſe, où marchent ſes deſ-
ſeins,
Il ſe trouble, il s'égare, & ſes tremblantes mains
Cherchent à s'apuïer ſur votre deſtinée ;
Il appelle Mérope, il parle d'himénée :
Ne craignez rien, laiſſez-le à ſon aveuglement ;
Mais obtenez de lui quelque retardement.
Nos amis ſont tous prêts, je vais preſſer leur
zéle.
Vous, vivez ſeulement & ſoïez-nous fidéle.
Invoquer le trépas pour finir ſon malheur,
Perdre un époux, des fils, & mourir de dou-
leur,
Eſt d'une ame commune & qui céde à l'orage ;
Mais après de tels coups relever ſon courage,
Dévorer ſa douleur, oſer ouvrir les yeux
A l'éclat de ce jour qui nous eſt odieux,
Souffrir ſans murmurer, & s'oubliant ſoi-même,
S'immoler en vivant pour un peuple qu'on aime,
Ce généreux effort étoit digne de vous ;
Vous nous rendrez ainſi vos fils & votre époux.

MEROPE.

Eh bien ! à mon devoir, à mon peuple aſſervie,

J'oſe encor affronter les horreurs de la vie.
Mais de cet aſſaſſin ne puis-je me venger ?
Ne pourrois-je en ſecret le voir, l'interroger,
Savoir ſi Polifonte a partagé ſon crime,
Et du moins à mon fils donner une victime ?
Va, redouble tes ſoins prompts à me ſecourir ;
Vengeons mon fils, Meſſéne, & laiſſe-moi mourir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, GARDES, UN OFFICIER DES GARDES.

POLIFONTE *à l'Officier.*

QU'IL entre, c'eſt ici qu'on a dû le conduire.

L'Officier ſort.

Oui, je veux par lui-même achever de m'inſtruire ;
Oui, de ſa propre bouche entendre ſes diſcours,
Voir de mes propres yeux ; il y va de mes jours.
A peine je commande à mon impatience.
Ah ! le voici ; mon cœur le connoît par avance,
Une ſecrette voix me parle en ſa faveur,
Et ſon heureux aſpect m'annonce mon vengeur.

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, GARDES, UN OFFICIER DES GARDES *dans le fond du Théatre.*

POLIFONTE *aux Gardes.*

QU'on détache ſes fers. (*à Egiſte*) Viens ; bannis cette crainte,
Délivre tes eſprits d'une vaine contrainte ;
Je ſais ſur ta valeur meſurer ta vertu :
Mais de cet ennemi juſtement combattu
Aprens-moi la défaite, aprens-moi ta victoire ;
Prens garde qu'aucun trait n'échape à ta mémoire,
Répons ſans artifice ainſi que ſans effroi.
Parle, avant ce combat fut-il connu de toi ?
Jamais de quelque affront ta haine prévenue
Avoit-elle avec lui cherché cette entrevûe ?

EGISTE.

Quand il força mon bras à ce coup odieux,
Pour la premiére fois il s'offroit à mes yeux.

POLIFONTE.

Il t'a donc attaqué ?

EGISTE.

J'ai défendu ma vie.

POLIFONTE.

Peut-être que lui-même a craint ta barbarie,
Et que l'audace en lui fut l'effet de la peur.
Il marchoit ſans eſcorte ?

EGISTE.

Et j'étois ſeul, Seigneur.

POLIFONTE.

Mais à travers ſon trouble obſervant ſon viſage,
N'as-tu pû démêler ni ſes traits, ni ſon âge ?

EGISTE.

Si ſa rage à mes yeux n'en a déguiſé rien,
Son âge étoit, Seigneur, le même que le mien.

POLIFONTE.

C'étoit lui. De quels lieux, où ſembloit ſa furie
Déterminer ſes pas ?

EGISTE.

Des Champs de Laconie
Vers les Murs de Meſſéne.

POLIFONTE.

Ah ! c'eſt lui. Mais, dis-moi,
N'a-t-il en expirant rien exigé de toi ?
L'entendis-tu nommer ou Mérope, ou Creſfonte ?

EGISTE.

Je n'ai rien entendu, Seigneur, une mort prompte,
Un coup trop malheureux lui ravit à la fois
l'eſpoir, ſon courage, & ſa force, & ſa voix.

Je le vis expier ſa barbare entrepriſe,
Et des flots de ſon ſang rougir ceux du Pamiſe,
Où ma main de ce coup l'avoit précipité.....
Etranger, inconnu, né dans la pauvreté,
Le ſoupçon me pourſuit, l'aparence m'accuſe.

POLIFONTE.

Je te pardonne tout; ne cherche point d'excuſe;
Mais ce riche ornement retrouvé dans ta main,
Cet Anneau précieux, ces dépouilles enfin,
Dans cet objet du moins de ta juſte vengeance
N'annonçoient-elles pas une illuſtre naiſſance?

EGISTE.

D'une triſte victoire, où mon bras fut ſurpris,
J'aurois pû recueillir le déteſtable prix!
Non, la vertu m'impoſe une loi plus ſévére;
Non, non, mon cœur eſt pur, & ma bouche eſt ſincére;
J'atteſte ici le Maître & des Rois & des Dieux;
Il punit le parjure, & je ſuis ſous ſes yeux;
Sous ſa main foudroïante il tient mes deſtinées:
A peine eus-je accompli quatre fois quatre années,
Mon pére à ces foïers, où veille un feu divin,
Guida mon pied timide & ma tremblante main,
Et prenant ſur l'Autel cet ornement funeſte,
Poſſéde, me dit-il, le ſeul bien qui te reſte,
Egiſte, jure-moi de le garder toujours,

Ses larmes dans mon cœur imprimant ſes diſcours.....

POLIFONTE.

Va, ta ſimplicité parle pour ta défenſe ;
Ne crains plus ces ſoupçons dont ta vertu s'offenſe,
Je ſaurai t'en venger par mes juſtes bienfaits.
Sois libre, cependant reſte dans ce Palais,
Contre tes ennemis ce ſera ton azile.

EGISTE *à part.*

Hélas ! en peut-il être où mon cœur ſoit tranquile ?

SCENE III.

POLIFONTE *ſeul.*

CEs indices obſcurs, ces ſignes incertains
Laiſſent floter mon ame, ainſi que mes deſtins.
N'oublions rien, fouillons dans le ſein du Pamiſe ;
Qu'il me rende ma proie, il faut qu'elle m'inſtruiſe.
Il faut du moins..... Qu'entens-je ? Et d'où vient qu'en ces lieux ?....

SCENE IV.

POLIFONTE, ADRASTE.

ADRASTE.

SEigneur, l'événement n'a point trompé vos vœux.

POLIFONTE.

Cet obſcur étranger qu'on accuſe d'un crime....

ADRASTE.

Cet heureux téméraire a frapé la victime.

POLIFONTE.

Il l'ignore lui-même, Adraſte, je l'ai vû.

ADRASTE.

Il a tué Cresfonte & ne l'a point connu.
A la Reine en ſecret un meſſager fidéle
En a fait prononcer la fatale nouvelle.

POLIFONTE.

Adraſte!

Il prononce le mot, Adraſte, avec un frémiſſement de joie.

ADRASTE.

Oui, oui, j'ai ſçu l'exacte vérité.
Mérope, dont l'eſpoir n'a jamais éclaté,
N'a pû ſe retenir, ſa douleur plus ſincére
A déchiré le voile & trahi le miſtére.

L'horreur de ſon ſuplice écrite ſur ſon front,
Ses regards égarés, ſon ſilence profond,
Pareil au calme affreux qui précéde l'orage,
Subitement ſuivi des tranſports de ſa rage,
Ces murs retentiſſans de ſes lugubres cris,
Voilà ſur quels garans, Seigneur, j'ai tout apris.

POLIFONTE.

Se peut-il qu'à ce point le ſort me favoriſe?

Moment de ſilence.

Puiſqu'il me ſert ſi bien, ſans doute il m'autoriſe.
Accabler un rival dont le bras me pourſuit,
M'en épargner le crime, & m'en laiſſer le fruit!...
Mais ce coup qui m'anonce une autre deſtinée,
Ne peut-il m'affranchir de ce triſte himenée,
De ce funeſte nœud, dont j'ai marqué le jour,
Dont frémit la nature, où n'entre point l'amour?
L'inquiet Citoïen n'aura plus d'eſpérance;
A de nouveaux revers une foible aparence
Doit-elle encor à peine échapé du danger
Me livrer à ce bras tout prêt à ſe venger,
A la vengeance même, implacable furie,
De mes jours menacés domeſtique ennemie?
De ce monſtre odieux devrois-je m'aprocher?
Il me fuit maintenant; devrois-je le chercher?

ADRASTE.

N'en croïez point, Seigneur, une prudence vaine;
D'une femme après tout c'eſt trop craindre la haine,

Mérope

Mérope a des vertus, & ſon cœur généreux
Même en les déteſtant reſpectera ſes nœuds ;
Elle craint les ſerments d'un fatal himénée ;
Réduite à vous trahir ſa haine eſt enchaînée.
Mais le monſtre pour vous le plus à redouter,
L'hydre qu'il faut combattre & ne point irriter,
Ceſt ce peuple inſolent, dont la fureur nouvelle.....

POLIFONTE.

Et que peut deſormais une troupe rebelle
Qui n'aura plus de Chef ?

ADRASTE.

Elle peut le venger.
Du meurtre qui le perd on oſe vous charger.
Vous conduiſiez vous-même une trame odieuſe ;
Telle eſt de leurs diſcours l'audace injurieuſe.
Entraînés cependant par de cruels deſtins,
Tout, juſqu'au déſeſpoir, enhardit leurs deſſeins.
Des tours de ce Palais la Garde épouvantée
D'un ramas d'étrangers voit Meſſéne infeſtée ;
Tout s'émeut, tout frémit de rage, ou de terreur.

POLIFONTE.

Eh bien, Adraſte, il faut diſſiper cette erreur :
Livrons ce malheureux à leur prompte vengeance ;
Une ſeconde fois qu'il ſerve à ma déſenſe.

Je dois à mon repos, à celui de l'Etat,
Sacrifier l'auteur d'un heureux attentat,
Et briſer ſans remords, comme ſans injuſtice,
Le coupable inſtrument du ſort qui m'eſt propice;
Qu'il périſſe à l'inſtant, que ſa tête à leurs yeux....

ADRASTE.

Non Seigneur, modérez cet ordre furieux,
Vous ſembleriez le craindre en preſſant ſon ſupplice,
De vos ſecrets deſſeins étouffer le complice,
Et toujours plus noirci d'un odieux ſoupçon,
Punir l'aſſaſſinat par une trahiſon.
Epargnez-vous l'affront d'un murmure exécrable.
Vous n'avez point de part au coup qui les accable :
Laiſſez parler pour vous celui qui l'a porté ;
Qu'ils aprennent de lui la ſimple vérité.
Déſabuſez ſurtout une mére éplorée ;
Par l'auteur de ſes maux qu'elle ſoit aſſurée
Et de votre innocence & du ſort de ſon fils.
Qu'en ſes mains, s'il le faut, le coupable remis,
Abandonné par vous, livré ſans défiance,
Puiſſe aſſouvir ſa rage & laſſer ſa vengeance.
Mais relevant bientôt ſon courage abattu,
Forcez-la de reprendre un rang qu'elle a perdu,
Que ſa fierté refuſe, où ſon cœur la rapelle,
Et que Meſſéne enfin vous demande pour elle.

POLIFONTE.

Eh bien, par cet excès d'une lâche bonté,
Captivons la faveur d'un peuple détesté;
Sous un joug qui lui plaît faisons rentrer Messéne;
Entourons ses liens d'une nouvelle chaîne,
Couvrons de fleurs ses fers pour l'en mieux accabler.
Mérope en cet instant demande à me parler:
Toi, des Dieux, cher Adraste, avertis le Ministre;
Qu'il ne m'oppose plus un présage sinistre,
Qu'il éleve le Trône & pare les Autels,
Qu'il ordonne les jeux, les festins solemnels;
Que l'Oracle à mon gré s'explique par sa bouche.
Tu conçois sur ce peuple imbécile & farouche,
D'un spectacle sacré ce que peut l'apareil.
Va, c'en est fait; demain je veux que le Soleil,
A peine au haut des Cieux balançant la journée,
Soit l'auguste flambeau de ce grand himénée.

SCENE V.

POLIFONTE, ADRASTE, MEROPE.

MEROPE *à part.*

L'Ai-je bien vû ? Grands Dieux ! Libre dans ce Palais,
Il y jouït déja du fruit de ſes forfaits !
Homicide du fils, il brave encor la mére,
Le monſtre ! Et je n'ai pû.....

SCENE VI.

POLIFONTE, MEROPE.

POLIFONTE *à part.*

C'Eſt elle que je voi.

MEROPE *à part.*

Voici le plus coupable. O Dieux inſpirez-moi.
Dans l'horreur où je ſuis faut-il ſonger à feindre ?

Tout perdre, vivre encor, & toujours ſe contraindre !

(*à Poliſonte.*)

Il eſt donc vrai, Seigneur, tous vos vœux ſont remplis ;
Vous régnez ſans rival, je meurs ſans voir mon fils.
De vos ordres ſecrets je l'ai cru la victime :
Vous n'avez pas beſoin qu'on vous prête ce crime ;
Pour vous juſtifier je cherche des raiſons ;
Mais il n'eſt qu'un moïen de m'ôter mes ſoupçons ;
Au ſilence du moins vous pouvez me réduire ;
Je ſais que dans ces murs le meurtrier reſpire :
Oſez entre mes mains le livrer aujourd'hui,
Et que mon triſte cœur aprenne tout de lui.

POLIFONTE.

C'eſt par ſa bouche auſſi que j'ai voulu m'inſtruire,
Madame, en ce lieu même où je l'ai fait conduire.
Pour dérober ſa vie au plus preſſant danger,
Il a tranché des jours qu'il n'a pû ménager.
Je veux bien cependant ne point encor l'abſoudre,
A vous l'abandonner vous pouvez me réſoudre ;
Vous-même de ſon ſort vous preſcrirez la loi ;
Mais il n'eſt qu'un moïen de l'obtenir de moi ;
N'éloignez plus l'inſtant du bonheur où j'aſpire,
Et ſouffrez que demain je vous rende l'Empire.

MEROPE.

Que demain je t'épouſe, & qu'un même flambeau
Méne la mére au Temple & le fils au tombeau!
Eh bien! Viens à l'Autel, viens, tiran, ſi tu l'oſes,
Partager avec moi l'honneur que tu me cauſes,
M'entendre prononcer le ſerment ſolemnel
D'aller juſqu'en ton lit porter le fer mortel,
De repouſſer enfin le crime par le crime,
De mourir ton bourreau, ta femme & ta victime.

POLIFONTE.

Madame, écoutez moins une aveugle fureur.
J'excuſe des ſoupçons dictés par la douleur;
Je vous plains; il eſt tems que votre erreur finiſſe;
Voïez cet inconnu; ſi je ſuis ſon complice,
Si lui-même aujourd'hui par vous interrogé
Vous laiſſe contre moi le moindre préjugé;
A vos reſſentimens abandonnez votre ame;
Je n'exige plus rien; puniſſez-moi, Madame,
En refuſant ma main, mon Sceptre, mon apui.
Mais ſi tous vos ſoupçons s'effacent aujourd'hui;
Demain ſans plus tarder, c'eſt une loi ſuprême,
L'himen ſur votre front remet le Diadéme.

MEROPE.

Cruel!.... Mais, dans ton cœur, d'où naît ce changement?
Qui t'inſpire aujourd'hui ce triſte empreſſement?

Source de tous mes maux, ta fureur téméraire
A pû quinze ans entiers reſpecter ma miſére ;
Et tu choiſis..... Ah Dieux ! O Ciel trop irrité !
J'ai vû périr deux fils, un ſeul m'étoit reſté ;
J'avois ſauvé ſes jours, & ma vie éperdue
A ce fragile apui demeuroit ſuſpendue ;
Arraché de mes bras, jamais dans ſes beſoins
Il n'avoit éprouvé la douceur de mes ſoins :
Mes yeux n'ont point joui des jeux de ſon enfance,
Je n'ai pû dans les ſiens chercher mon eſpérance ;
Captive, le cœur plein d'un cruel ſouvenir,
Je liſois en tremblant dans un ſombre avenir ;
Le flambeau s'aprochoit ; & perçant dans l'orage
Déja quelques raïons éclairoient le nuage,
J'entrevoïois ce jour ſi long-tems deſiré,
Qui devoit rendre un fils à mon œil raſſuré ;
Où j'armerois ſa main du glaive de ſon pére,
Où j'allois dans ſes bras..... Il meurt dans ſa miſére.
Et tu viens aujourd'hui, pour combler mon malheur,
M'offrir l'affreuſe main qui me perce le cœur.

POLIFONTE.

Trop long-tems, il eſt vrai, j'ai reſpecté vos larmes :
Les cris d'un peuple ingrat, le tumulte des armes
Sans ceſſe de mon cœur ont altéré la paix ;

A peine dans ces murs maître de mes Sujets,
J'ai vû les fiers brigans de Pilos & d'Amphriſe
De leurs camps vagabonds inveſtir le Pamiſe.
J'ai repouſſé dix ans leurs ruſes & leurs coups ;
Et lorſqu'un bras vainqueur les a diſſipés tous,
Leurs fantômes épars ſe raniment, s'uniſſent ;
De l'olive de paix les monſtres ſe nourriſſent,
S'arment de mes bienfaits, brûlent de m'outrager,
Et des champs de la mort ramènent le danger.
Mais dans ces jours plus purs, où d'un peuple ſauvage
Je n'ai plus qu'à fixer un reſte encor volage,
Je veux que notre himen forme l'heureux lien
De l'intérêt du peuple, & du vôtre, & du mien.
Le ſalut de l'Etat ne veut plus qu'on différe ;
Peut-être je vous fais un aveu trop ſincére :
Mais enfin d'un ſeul jour je ne puis éloigner
Ce juſte engagement qui vous force à régner.
Je n'écoute plus rien ; plus d'excuſe frivole ;
Non. Je vais commencer à tenir ma parole.
Vous verrez ce ſoir même à vos ordres ſoumis,
L'auteur du coup fatal qui vous prive d'un fils ;
Vengez-vous, j'y conſens ; qu'il meure, qu'il périſſe :
Notre himen ſe prépare, il faut un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & que ce vil mortel,
Inocent ou coupable, enſanglante l'Autel.

Rendez

Rendez ainſi le calme à votre ame étonée,
Et ne réſiſtez plus à votre deſtinée.

SCENE VII.

MEROPE *ſeule.*

ALlons, un jour me reſte, il le faut ménager.
Je ne périrai pas du moins ſans me venger.
Mais rendons ma vengeance, ou ma perte complette.
Hâtons, précipitons cette intrigue ſecrette;
Qu'Euriſe & tous les miens unis & diſperſés
Redoublent avec moi leurs efforts commencés...

SCENE VIII.

MEROPE, EURISE.

EURISE.

VOus ne vous trompiez point : les ſecours d'Euriſthéne
Par de ſecrets chemins pénétrent dans Meſſéne.

MEROPE.

Nous n'avons plus qu'un jour.

EURISE.

Ciel !

MEROPE.

Tu vas être instruit
De ce jour orageux si nous perdons le fruit ;
Tout est perdu pour moi.

EURISE.

J'ose espérer encore.

MEROPE.

Sui-moi.

EURISE.

Ce n'est pas tout ; j'ai trouvé Polidore

MEROPE.

Polidore ! En quel lieu ? Qu'il me rende mon fils
Le cruel ! Ah ! qu'il vienne ; & que t'a-t-il apris

EURISE.

Le croirez-vous, Madame ? Egiste aimoit Ifmé-
ne,
Sans savoir qu'il aimoit la fille d'Euristhéne,
Errant depuis deux mois, égaré sur ses pas,
Il fuïoit Polidore, il cherchoit le trépas,
Mais rentrez : devant vous ce vieillard va pa-
roître.

MEROPE.

Qu'entens-je ? Ils s'aimoient donc tous deux sans
se connoître ?
Egiste aimoit Ifméne !... & ce commun danger !...
Je veux au même instant l'instruire & la venger.

Le tiran pour m'ôter un ſoupçon légitime,
Me livre ſon complice, il ſera ma victime :
Oui, dans ſon cœur ſanglant je lirai ſon forfait ;
Oui, mon fils, il mourra, vous ſerez ſatisfait.
Venez, Mânes plaintifs, jouïr de ſon ſuplice,
Reſpirer la vapeur de ce noir ſacrifice.....
Mais le ſang d'un barbare expiant ſa fureur,
S'il apaiſe vos cris, peut-il calmer mon cœur ?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉGISTE *ſeul.*

LE ſommeil a ſurpris leur foible vigilance.
Hélas ! ce calme heureux, ces ombres, ce ſilence,
Ces paiſibles flambeaux, ce charme de la nuit,
Rien ne peut diſſiper le trouble qui me ſuit.
Libre dans ce Palais, ſûr de mon innocence,
Du crime dans les fers je ſens la défiance.
Quel horrible phantôme aporte ici l'effroi ?
La Reine, il ſe pourroit ! Moins tranquile que moi,
Demande à me parler. Ciel ! De cette entrevûe
Quel ſeroit le deſſein, quelle ſera l'iſſue ?
Du Roi lui-même ici le regard agité
Sembloit de mon aveu craindre la vérité.
Que vois-je ? Les ſoucis, la triſteſſe, les craintes
De ces murs orgueilleux pénétrent les enceintes ;

Contre ces fiers tirans le Prince eſt ſans apui,
Ils montent ſur ſon Trône, & régnent plus que lui.
Foïers, heureux foïers de mes Dieux domeſtiques,
Palais de mes Ayeux, lieux ſimples, toits ruſtiques,
Aimable ſolitude, azile du repos,
Qu'êtes-vous devenus? Mes jours étoient trop beaux.
Le Ciel les éclairoit d'une lumiére pure,
Rien n'altéroit les dons que m'offroit la nature;
Un pére, tendre ami, facile à mes deſirs,
Partageoit mes travaux, & ſentoit mes plaiſirs;
Un objet.... Mais que dis-je? O trop cruelle Amante!
D'un objet qui me fuit image trop préſente!
Source de mon bonheur & de mon ſort affreux!
Par-tout, hélas! Mon ſort eſt d'être malheureux.
Quel bruit me frape? Entrons dans ce détour plus ſombre,
Dont ces foibles clartés ne peuvent percer l'ombre.

A peine dans ces murs maître de mes Sujets,
J'ai vû les fiers brigans de Pilos & d'Amphriſe
De leurs camps vagabonds inveſtir le Pamiſe.
J'ai repouſſé dix ans leurs ruſes & leurs coups ;
Et lorſqu'un bras vainqueur les a diſſipés tous,
Leurs fantômes épars ſe raniment, s'uniſſent ;
De l'olive de paix les monſtres ſe nourriſſent,
S'arment de mes bienfaits, brûlent de m'outrager,
Et des champs de la mort ramènent le danger.
Mais dans ces jours plus purs, où d'un peuple ſauvage
Je n'ai plus qu'à fixer un reſte encor volage,
Je veux que notre himen forme l'heureux lien
De l'intérêt du peuple, & du vôtre, & du mien.
Le ſalut de l'Etat ne veut plus qu'on différe ;
Peut-être je vous fais un aveu trop ſincére :
Mais enfin d'un ſeul jour je ne puis éloigner
Ce juſte engagement qui vous force à régner.
Je n'écoute plus rien ; plus d'excuſe frivole ;
Non. Je vais commencer à tenir ma parole.
Vous verrez ce ſoir même à vos ordres ſoumis,
L'auteur du coup fatal qui vous prive d'un fils ;
Vengez-vous, j'y conſens ; qu'il meure, qu'il périſſe :
Notre himen ſe prépare, il faut un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & que ce vil mortel,
Inocent ou coupable, enſanglante l'Autel.

Rendez

Que votre main, grands Dieux, me ſoutienne & me guide !
Eſt-ce la Reine ?

ISMENE *à part.*

O Ciel ! Ces paroles, ce port
De mes preſſentimens augmentent le tranſport.

EGISTE *à part.*

Trop douce illuſion dans un moment ſi triſte !
(*à elle.*)
Ah Madame !.....

ISMENE.

Ah ! C'eſt vous, trop malheureux Egiſte.
Reconnoiſſez Iſméne.

EGISTE.

Iſméne dans ces lieux !
Eſt-ce un ſonge enchanteur qui la peint à mes yeux ?
Iſméne, eſt-ce bien vous que le Ciel me renvoie ?
Ne goûté-je à vos pieds qu'une indiſcréte joie ?
Et ce coup de lumiére en cette affreuſe nuit
Ne fait-il qu'annoncer la foudre qui le ſuit ?
Hélas ! tout me l'aprend ; tel eſt mon ſort barbare ;
L'inſtant qui nous rejoint pour jamais nous ſépare.

ISMENE.

Egiſte, ſi j'ai pû me ſéparer de toi ;
Si ma perfide main ſe dérobe à ta foi ;
Que mon cœur avec elle eſt peu d'intelligence !

EURISE.

Ciel !

MEROPE.

Tu vas être instruit.
De ce jour orageux si nous perdons le fruit ;
Tout est perdu pour moi.

EURISE.

J'ose espérer encore.

MEROPE.

Sui-moi.

EURISE.

Ce n'est pas tout ; j'ai trouvé Polidore ;

MEROPE.

Polidore ! En quel lieu ? Qu'il me rende mon fils ;
Le cruel ! Ah ! qu'il vienne ; & que t'a-t-il apris ?

EURISE.

Le croirez-vous, Madame ? Egiste aimoit Ismène,
Sans savoir qu'il aimoit la fille d'Euristhéne,
Errant depuis deux mois, égaré sur ses pas,
Il fuïoit Polidore, il cherchoit le trépas.
Mais rentrez : devant vous ce vieillard va paroître.

MEROPE.

Qu'entens-je ? Ils s'aimoient donc tous deux sans se connoître ?
Egiste aimoit Ismène !... & ce commun danger !...
Je veux au même instant l'instruire & la venger.

De nos deſtins communs le ſoudain change-
ment ;
Ce départ imprévû, cette fuite cruelle
Livrérent tous mes ſens à ma douleur mortelle.
Une affreuſe vapeur s'épaiſſit ſur mes yeux :
Je vis avec effroi ces deſerts odieux,
Lieux autrefois charmans, pleins de votre pré-
ſence :
J'ai langui, j'ai traîné ma honte & ma conſtance
Des antres du Ténare, où finit l'Univers,
Où le jour abîmé va reluire aux enfers,
Juſqu'aux Champs que l'Alphée & la Palme en-
vironnent :
J'invoquai dans Elis ces Dieux qui m'abandon-
nent.
Enfin l'amour d'un pére, & l'invincible eſpoir
De vous trouver encor où j'avois pû vous voir
Me ramenoient vers Sparte ; un barbare en furie
Sur les bords du Pamiſe oſe attaquer ma vie ;
A mes triſtes deſtins il falut obéir ;
Il périt ſous mes coups, & je ne pus mourir.

ISMENE.

O Dieux !....

EGISTE.

Et l'on m'accuſe, & le Roi me ſoupçonne ;
M'outrage avec douceur, me dit qu'il me par-
donne,
Veut me récompenſer....

ISMENE.

Egiſte, que dis-tu ?
Cruel, ſais-tu quel ſang tes mains ont répandu ?
C'eſt le ſang ennemi du Tiran de Meſſéne,
C'eſt le ſang de Mérope & des enfans d'Alcméne.

EGISTE.

Ciel !

ISMENE.

Je te dirai plus ; ta main d'un coup fatal,
Crain de t'en aplaudir, vient de perdre un rival.
Oui, ſes jours m'étoient chers, ma foi lui fut promiſe ;
Aux volontés d'un pére Iſméne étoit ſoumiſe....

EGISTE.

Madame, quel que ſoit le ſang que j'ai verſé,
Mon cœur n'eſt point coupable, & ce cœur offenſé
Des faveurs d'un Tiran déteſte l'infamie :
Je vais moi-même aux pieds d'une Reine ennemie
Précipiter l'aveu qui me livre à ſes coups.
Que me ſervent des jours qui ne ſont plus pour vous ?

ISMENE.

Funeſte deſeſpoir dont ton ame eſt troublée !
Conçois-tu les fureurs d'une mére aveuglée
Qui penſe voir en toi l'aſſaſſin de ſon fils ?
Tu ne crains point la mort ; mais tes jours ſont flétris ;

Sans te juſtifier tu mourras ſa victime,
Tu vas ſubir la peine & la honte du crime.
Egiſte ! Ah ! Laiſſe-moi du moins la prévenir ;
Avec elle en ce lieu je viens m'entretenir....

EGISTE.

En ce lieu ? Je l'attens, Madame, en ce lieu même ;
Songez-vous ?

ISMENE.

Je ne vois que ton danger extrême ;
Je veux le partager.

EGISTE.

Tant de zéle pour moi
A ſes yeux irrités peut ternir votre foi ;
Vous allez vous trahir.

ISMENE.

Je contiendrai mon zéle.

EGISTE.

Mais ſi ſes noirs ſoupçons....

ISMENE.

Dieux ! Que prétendroit-elle ?
Elle a ſçu de ma bouche, elle a lu dans mon cœur
Qu'un autre que ſon fils auroit fait mon bonheur ;
Et ces avis ſecrets, cet ordre, ce miſtére....
J'avancerois ta perte ; ô Ciel ! qu'allois-je faire ?

EGISTE.

Eloignez-vous, allez ; s'il eſt ſûr de vos vœux,
Quel que ſoit ſon danger, Egiſte eſt trop heureux.

Adieu.... Ne craignez rien.... Je mourrai plein de joie.

ISMENE.

Ciel! Encor une fois permets que je le voie.

SCENE III.

EGISTE *ſeul.*

O jour vraiment fatal, jour triſte & précieux!
Je cherchois une Amante, on m'entraîne en ces lieux;
Je la revois, ſon cœur n'étoit point infidéle;
La perte que je fais n'en eſt que plus cruelle;
Et la mort d'un rival me coûte encor des pleurs.
Que te dirai-je, ô Reine! Ah! voi tous mes malheurs;
Regarde, & ſi tu peux, viens les accroître encore.

SCENE IV.

EGISTE, MEROPE, EURISE.

MEROPE.

JE ne vois point Iſméne, hélas! ni Polidore.
Chaque pas dans mon cœur jette un nouvel effroi.

EGISTE.

Ah! Je l'entens.

MEROPE.

O Dieux! Eſt-ce lui que je voi?

EURISE.

Aproche malheureux, viens expier ton crime,
Viens mourir.

EGISTE.

Me voici; prenez votre victime.

MEROPE *à Euriſe.*

Prends garde qu'il n'échape.

EGISTE *à Mérope.*

Et pourquoi m'échaper?
Je ne crains point le coup que vous allez fraper,
Je l'attens : voulez-vous l'aſſurer davantage?
Qu'on m'aporte des fers; rendez-moi l'eſclavage;
Rendez-moi mes liens; le Roi les a rompus;

Formez-les de nouveau. Dieux ! Ses ſens éper-
dus.....

EURISE.

Qui croiroit que ce front, ce maintien, ce lan-
gage
Cache un cœur ſi rebelle, une ame ſi ſauvage ?

EGISTE.

O Reine infortunée, ô mére !

MEROPE.

Oui, je le fus,
Oui, traître, & c'eſt par toi que je ne le ſuis plus.
Ah ! Voilà ton Arrêt, ta perte inévitable.

EGISTE.

Ma main ſeule a failli, mon cœur n'eſt point cou-
pable :
Mais je ſuis l'inſtrument des crimes du deſtin ;
Vous devez m'en punir ; frapez, voilà mon ſein.

MEROPE.

Eh bien, je vais fraper, tu vas périr, barbare ;
Tremble du coup fatal que ma main te prépare ;
Moi-même j'en frémis. Vois-tu ce fer vengeur ?

EGISTE.

Oui, frapez.

MEROPE.

Mais, veux-tu ſuſpendre ma fureur ?
Ne me dérobe rien de cet affreux miſtére :
Quelle infernale ruſe a guidé ſa colére ?
Comment l'a-t-il connu ? dis, parle.

EGISTE.

Quel diſcours !

MEROPE.

Monſtre, ceſſe de feindre, ou c'eſt fait de tes jours.

EGISTE.

Reine, je vous l'ai dit, je crains peu pour ma vie ;
Sans trouble, ſans regret, je vous la ſacrifie :
Mais craignez pour vous-même un dangereux tranſport.
Si j'oſois vous parler..... Si vous ſaviez mon ſort.....

MEROPE.

Je le ſais trop, perfide, il comble ma miſére.

EGISTE.

Que je vous plains ! Hélas ! il me reſte une mére.

MEROPE.

Ah cruel !

EGISTE.

Pardonnez..., Si mes yeux attendris.....
Dieux ! Si dans ce moment elle voïoit ſon fils,
Si ſon cœur ſoupçonnoit.....

MEROPE.

Tu connois la nature,
Barbare, & tu ſervois ce tiran, ce parjure ;
Et ta main s'eſt vendue à ſon affreux projet ;
Elle a pû conſommer cet horrible forfait ?

EGISTE.

Qui ? moi de ce tiran l'eſclave & le complice !
Vengez, vengez un fils par un autre ſuplice :
Laiſſez tomber ce fer trop long-tems ſuſpendu ;
Mais ne m'imputez point .....

MEROPE *le regardant d'un œil égaré, & comme prête à le fraper.*

Malheureux, que dis tu ?....
Sa fermeté me touche, & mon cœur délibére :
Cette voix, cet aſpect étonne ma colére ;
Cet âge infortuné.... Quel ſonge plein d'horreur !
Quelle pitié cruelle !.... Ah ! barbare impoſteur,
Quoi ! Tu n'as pas connu ce monſtre, ce perfide ?
Tu n'as pas avec lui tramé ce parricide ?

EGISTE.

Si jamais du Soleil les raïons odieux
Avant ce jour fatal l'offrirent à mes yeux ;
Si de ſes noirs complots j'eus quelque connoiſſance,
Si jamais avec lui mon cœur d'intelligence....

MEROPE.

Que prétendois-tu donc par ce coup inhumain ?
Que t'avoit fait mon fils, pour lui percer le ſein ?
Cet ornement funeſte a donc ſéduit ta vûe ?

EGISTE.

Faut-il combattre encor un ſoupçon qui me tue ?
Ceſſez de m'outrager. Ce funeſte ornement

De l'auteur de mes jours eſt le dernier préſent.

MEROPE.

Dieux ! c'étoit.... Quelle audace, & comme il ſçut s'inſtruire,
Le traître !.... Quelle rage a donc pû te conduire,
Qui te forçoit au meurtre ?

EGISTE.

Un péril trop certain ;
Il falloit prévenir une homicide main.

MEROPE.

Quoi ! mon fils.... Ah ! c'eſt trop différer ſa vengeance ;
(Elle léve le poignard ſur lui.)
Meurs, cruel.

SCENE V.

MEROPE, EGISTE, EURISE, ISMENE.

ISMENE *entrant avec précipitation.*

Dieux ! le fer levé ſur l'innocence !
Ah ! Plûtôt dans mon ſein, Reine, oſez le plonger.

Où s'égaroient mes pas dans ce preſſant danger ?
(*à Egiſte.*) (*à Euriſe.*) (*à Egiſte.*)
Retire-toi. Suivez-le Euriſe. Va, te dis-je.
(*Egiſte ſe retire avec Euriſe.*)

MEROPE.

Iſméne !

ISMENE.

J'en répons. Cher Egiſte !

MEROPE.

O prodige !
Egiſte ! .... Ah ! cet Egiſte eſt-il connu de vous ?

ISMENE.

Oui, je l'aimai, c'eſt lui, je l'arrache à vos coups :
Puniſſez-moi.

MEROPE.

Qu'entens-je ? O Ciel ! Quoi ? Cet Egiſte !...

ISMENE.

Le voilà. Contre vous dans un moment ſi triſte
J'oſe encor le défendre.

MEROPE.

O deſtins inouïs !

ISMENE.

Vous alliez immoler ....

MEROPE.

Ah Dieux ! C'étoit mon fils.
Je me meurs.

ISMENE *à part.*

Lui ſon fils !.... C'étoit-là ce miſtére !...

(*à Mérope.*)

Ah! rapellez vos ſens; ô Reine, ô tendre mére!
Votre Egiſte reſpire.

MEROPE.

Egiſte!... Quelle voix!...
Mon fils!... Ombre ſanglante!... Eſt-ce vous que je vois?
Oui, frape, venge-toi.....

ISMENE.

Quelle erreur vous égare?

MEROPE.

Rends-moi ce fer.... C'eſt vous.... qu'ai-je fait? Ah barbare!
Je croïois le venger, & mon délire affreux
Sacrifioit mon fils à mon fils malheureux.
De mon cœur révolté j'entendois le murmure,
J'étois mére, & j'ai craint la voix de la nature.
Mais comment le rejoindre, où peut-il ſe cacher?
Vous le ſavez, Iſméne. Ah! courons-le chercher.

ISMENE.

Ah Reine!....

MEROPE.

Quoi toujours Iſméne me réſiſte?

(*Mérope va preſque juſqu'au fond du théâtre.*)

Ne fuis point, viens, mon fils, Creſonte, cher Egiſte,

Ne crains plus mes fureurs, ne crains plus le tré-
pas ;
C'eſt ta mére, cours, vole au-devant de ſes pas.

ISMENE *ramenant Mérope.*

Cruelle, ouvrez les yeux, & voyez où vous êtes ;
Voïez, tremblez ; ces murs, ces voûtes indiſ-
crétes,
Ces marbres odieux ſont retentir vos cris.
Voulez-vous donc toujours perdre un malheu-
reux fils ?

MEROPE.

Que dites-vous ? Hélas ! ſa perte eſt trop certai-
ne ;
Je ne le verrai plus, je le ſens bien, Iſméne.

SCENE VI.

MEROPE, ISMENE, POLIDORE, EGISTE.

POLIDORE.

(*à Euriſe.*) (*à Egiſte.*)

ALlez Euriſe, allez. C'eſt-elle, ſuivez-moi.
(*Euriſe, qu'on avoit entrevû, ſe retire.*)

MEROPE.

Polidore !

EGISTE.

C'eſt donc ma mére que je voi ;
Se peut-il ?

MEROPE.

Oui mon fils, c'eſt ta mére, c'eſt elle ;
C'eſt ſon amour pour toi qui la rendoit cruelle ;
Reconnois ſa tendreſſe à ſes égaremens.

EGISTE.

Moi le fils de Mérope ! Iſméne !

ISMENE.

O doux momens !

MEROPE.

O momens tour à tour pleins d'horreur & de charmes !
Il eſt donc vrai, grands Dieux ! L'objet de tant d'allarmes,
Mon fils eſt dans mes bras, & je puis aujourd'hui
Vivre, régner peut-être, ou mourir avec lui.....
(*Elle recule.*)
Dieux ! J'en frémis encor. O trop funeſte guide !
O rage impitoïable, aveugle, parricide !
Cette main ſur mon fils, ce bras dénaturé....
Ah ! Que par tout mon ſang le forfait réparé....

EGISTE *s'aproche d'elle.*

Calmez, calmez ce trouble où votre ame ſe livre !

ISMENE.

Reine, c'eſt maintenant qu'il faut ſonger à vivre.
Jouïſſez du bonheur de retrouver un fils.

MEROPE.

Je vous dois de ſes jours l'ineſtimable prix.

ISMENE.

Je l'ai reçu, j'aimois, j'ai ſervi ma tendreſſe.
Je puis aimer encor.

EGISTE.

Généreuſe Princeſſe!

MEROPE.

Vous n'imaginez pas tout ce que je vous doi,
Iſméne, de quel prix ces jours étoient pour moi,
Ce que m'alloit coûter une horrible vengeance;
C'eſt mon ſang, c'eſt ma vie & ma ſeule eſpérance..
Non, les plus doux tranſports d'une noble pitié,
Ni les ſolides nœuds d'une tendre amitié,
Ni les premiers regards, la ſurpriſe touchante
D'un Amant qui renaît aux yeux de ſon Amante,
Ni ces reſſouvenirs & ces illuſions
Qui vont au fond des cœurs charmer les paſſions,
Rien ne vous parle encor de ce charme ſuprême,
(*Se tournant vers ſon fils.*)
De cet amour ſi vrai, pur enfant des Dieux même,
Image de ce feu qui pénétre leur ſein,
Dans le cœur d'une mére empreinte par leur main,
Inaltérable ardeur, que l'ame aſſujettie
Ne peut comprendre, même après l'avoir ſentie.

EGISTE.

A la voix qui m'apelle en ce tendre moment,
Au tranſport qui ſuccéde à mon étonnement
(*En l'embraſſant.*)
J'oſe enfin vous connoître ; ô Reine auguſte & chére !
La nature me parle ; oui, vous êtes ma mére ;
Je renais dans vos bras.

MEROPE.

O mon unique fils !....

EGISTE.

Mais pourquoi ſi long-tems à mes yeux obſcurcis
Dérober une mére, & quelle erreur funeſte?.....

MEROPE.

Ah ! Mon fils....

POLIDORE.

Ah rentrez : je l'inſtruirai du reſte.
On peut vous obſerver, & d'un œil curieux
La Garde du Tiran va parcourir ces lieux :
Je tremble qu'agité d'un ſoupçon légitime
Il ne s'arme déja de quelque nouveau crime :
Craignez un prompt revers ; laiſſez-moi ménager
Ces momens pleins d'effroi, de trouble & de danger.
(*à Egiſte.*)
Venez.

EGISTE.

Cruel !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE *seul.*

QUI pourroit m'arrêter ? Non, rien ne m'intimide.
Ne suis-je pas le fils, le successeur d'Alcide ?
Alcide ! . . . . A ce nom cher, à ce nom révéré
Je prends un nouvel être, & mon cœur épuré
S'ouvre au divin raïon qui l'enflâme & l'éclaire.
Ah ! Pourquoi si long-tems me cacher ce misttére,
Et laisser dans l'oubli, la honte & le repos
Languir le sang d'Hercule & de tant de Héros ?
Rendez-moi donc, cruels, ces premiéres années,
Ces jours perdus pour moi, pris sur mes destinées,
Ces travaux, ces dangers promis par mes Aïeux,
Dignes de leur courage, & dignes de mes vœux.
Je sentois quelquefois une ardeur inconnue ;
Des plus vastes projets embrassant l'étendue,
Inquiet, étonné de ses propres desirs,
Distrait, impatient dans le sein des plaisirs,

Fatigué de ſon ſort, plein de ſon trouble extrême,
Mon cœur qui ſe cherchoit, ſe perdoit dans lui-même....
De ce cœur détrompé quels funeſtes reſſorts
Reproduiſent le trouble & guident les tranſports.....
Azile des forfaits, lieux où la tirannie
A verſé tout le ſang dont j'ai reçu la vie !
L'aſſaſſin de mon pére en ces coupables lieux
Vit, régne, léve un front de ſon crime orgueilleux.
Non, tiran, tu mourras; le nuage étincelle,
Ton dernier jour t'éclaire, & l'Enfer te rapelle.
Mais que fait maintenant en ce triſte Palais,
Que fait ma mére? Hélas! J'ignore ſes projets,
Je n'ai pû qu'un moment joüir de Polidore;
Quel obſtacle nouveau peut l'éloigner encore?
Qu'il me prononce enfin tout l'arrêt de mon ſort;
Qu'il vienne enfin me rendre ou la vie, ou la mort;

SCENE II.

EGISTE, POLIDORE.

EGISTE.

AH! Que dois-je eſpérer, ou craindre pour
ma mére?
Cher apui de mes jours, parlez, que faut-il faire?
Ne puis-je prévenir, ne puis-je partager,
Ne pourrai-je du moins connoître ſon danger?

POLIDORE.

Que j'aime cette ardeur & cette impatience!
Oui, je viens avec vous concerter ſa vengeance;
Son danger eſt preſſant, mais le Ciel aujourd'hui
En lui rendant un fils, lui rend un ſûr apui.

EGISTE.

Ah! Si vous en doutez, venez, cher Polidore,
Voir couler à ſes pieds tout ce ſang qu'elle ab-
horre.
Oui, ce bras, ... Oui, Tiran, dans ton ſang in-
humain
Je plongerai le fer, je baignerai ma main,
J'irai chercher ce cœur, cette ame d'un parjure;
J'irai laver ma honte & venger mon injure.

POLIDORE.

Mais il faut de Creſfonte à ſes braves amis

Montrer auparavant l'héritier & le fils.

EGISTE.

Eh bien, à ma vengeance ils vont me reconnoître;
Venez....

POLIDORE.

Ecoutez-moi. Ce barbare, ce traître,
Polifonte aujourd'hui par un nœud ſolemnel
Veut conſacrer ſon Trône & profaner l'Autel,
Veut s'unir à Mérope.

EGISTE.

O Dieux!

POLIDORE.

Et votre mére,
Au milieu des aprêts de ce triſte miſtére,
Au ſein tumultueux de ce mortel danger,
Voit aprocher enfin l'inſtant de ſe venger.
Une Reine aux Autels, une mére agitée,
Cette exécrable main à ſa main préſentée,
Qui pour ſe faire un titre à d'horribles ſermens
Perça d'un fer cruel l'époux & les enfans,
Ces ſiniſtres flambeaux, cette coupe perfide,
Cette coupe de fiel, de ſang, de parricide,
Cet odieux éclat d'un ſpectacle d'horreurs
Va fraper tous les yeux & bleſſer tous les cœurs.
D'un bout du Temple à l'autre, ardens, pleins de courage
Deux cens Meſſéniens vont exciter l'orage;

Et bientôt précédé de ſes Laconiens,
Entraînant avec lui tous nos vrais Citoïens,
Précipitant leurs pas au fort de la tempête,
Euriſe entre, vous nomme & vous met à leur tête.

EGISTE.

Qu'entens-je? Quoi! Ma mére au milieu du danger
Se jette la premiére & me veut ménager....
Ne me retenez pas....

POLIDORE.

La mort qui vous menace.

EGISTE.

Je la porte au Tiran.

POLIDORE.

Vaine & funeſte audace!
Cresfonte....

EGISTE.

Laiſſez-moi.

POLIDORE.

Mon fils, ô mon cher fils!
Ce titre à mon amour ſera toujours permis:
Egiſte, à tes genoux voi tomber Polidore;
Mon cœur m'en eſt garant, tu me chéris encore;
Daigne encore écouter une tremblante voix;
Ce bras qui dans mon ſein te ſerra tant de fois,
Ne le repouſſe point.

EGISTE.

O Ciel ! Par quelles armes ! ...

POLIDORE.

Hélas ! Si mon amour, mes priéres, mes larmes,
L'effroi peint ſur ce front que le tems a blanchi
Agiſſent foiblement ſur ton cœur endurci,
Épargne au moins ta méré, & ton peuple, & toi-même.

EGISTE.

Mon pére ! Ce nom ſeul eſt un ordre ſuprême ;
Par un doute cruel ceſſez de m'outrager :
Mais quoi ! Laiſſer ma méré en cet affreux danger ! ....

POLIDORE.

Non ; mais ce zéle aveugle en preſſant ſa vengeance,
En romproit tous les coups ; laiſſe agir ſa prudence,
Laiſſe arriver l'inſtant que le Ciel lui promet,
Et ne la trahis point dans un ſi grand projet.
Tout juſqu'ici préſage une heureuſe entrepriſe ;
Le tems, l'occaſion, le lieu nous favoriſe ;
Ah ! C'eſt lui .... Garde-toi ... Ciel ! Quel augure affreux !

SCENE III.

EGISTE, POLIDORE, POLIFONTE, ADRASTE, GARDES.

POLIFONTE *à ſes Gardes.*

DAns cet apartement conduiſez-les tous deux.
(*à part.*)
Sécurité perfide! O trop vaine aſſurance!

SCENE IV.

POLIFONTE, ADRASTE.

ADRASTE.

TOut répond à vos vœux, tout ſert votre eſpérance:
Le Trône eſt enrichi, le Temple eſt décoré;
De lampes, de feſtons, de flambeaux entouré
L'Autel brille, & l'encens dans la Voûte ſacrée
Forme de ſes parfums une auguſte nuée:

Des filles d'Apollon les chants mélodieux
Invitent l'Himénée à deſcendre des Cieux :
Aux portes des Lieux ſaints un peuple qui s'empreſſe
Par ſes cris redoublés montre ſon allégreſſe,
Et déja les Taureaux, d'or & de fleurs ornés,
Baiſſent leurs fronts tremblans, à la mort deſtinés.
Tout eſt prêt.... Mais Seigneur, quel étrange préſage
A vos ſens étonnés parle un autre langage ?
Vous ne m'écoutez point. De quel trouble frapé,
De quel nouveau deſſein tout entier occupé ?...
Craignez-vous les complots ?

POLIFONTE.

On conſpire ſans doute ;
Je le ſais ; ce danger n'a rien que je redoute.
Euriſe aux Conjurés prête un coupable apui ;
Ses perfides complots vont retomber ſur lui.
Mérope, unique objet de toute mon étude,
Mérope ſeule ici fait mon inquiétude :
Au travers de ſes pleurs on a vû dans ſes yeux
D'une ſecrette joie étinceler les feux.
A cet himen fatal ſoumiſe en aparence
La victime à l'Autel marche ſans réſiſtance.
Cette nuit de ſon fils elle a vû l'aſſaſſin,
Elle l'a renvoïé ſans lui percer le ſein.

De ſon fils!.... Ah! Que dis-je, Adraſte, puis je encore
Repouſſer le ſoupçon dont l'horreur me dévore?
Non, ce n'eſt point ſon fils; de ce monſtre odieux
Ce vil Laconien n'a point purgé ces lieux;
Voilà par ſes diſcours ce qu'elle vient d'aprendre.
Sans doute..... Mais peut-être, avant que de l'entendre,
Sçavoit-elle déja.... Quelle affreuſe lueur
De ſes triſtes raïons vient éclairer mon cœur?
Aurois-je vû ſi mal le fond de ſa penſée?
Contre cet Inconnu ſa pourſuite empreſſée,
Cette ardeur de vengeance auroit-elle caché
L'intérêt dont pour lui ſon cœur étoit touché?
Ce traître de Mérope a cherché la préſence;
Avec ſon fils peut-être il eſt d'intelligence.
Dieux! Si c'étoit lui-même, & que cet aſſaſſin
Eût fait ce premier coup pour eſſaïer ſa main!
Ami, je vais le voir, je vais l'entendre encore,
Je vais l'interroger ſur tout ce que j'ignore,
Et lire à travers même un diſcours concerté
Dans ſon perfide ſein l'obſcure vérité.
Ah! Des bords du tombeau ſi ce Prince rebelle
Venoit de ſon trépas démentir la nouvelle!
Si ſa mére à ces nœuds feignant de conſentir.....
Mais le moment aproche, il la faut avertir;

Cours, Adraſte, aux Autels prens ſoin de la conduire;
De mes nouveaux ſoupçons crains ſur-tout de l'inſtruire;
Que ma Garde & la ſuive & précéde ſes pas;
Dans le Temple un moment ne l'abandonne pas;
Oppoſe à ſes deſſeins ta ſageſſe attentive;
Sous ton œil vigilant tiens ſa rage captive.
Tu vois mon eſpérance & mon trouble mortel;
Va, qu'aucun étranger n'approche de l'Autel.

SCENE V.

POLIFONTE, EGISTE, POLIDORE.

POLIFONTE *aux Gardes.*

QU'il entre. (*à part.*) Eſt-ce bien lui? Quel funeſte nuage
Tout d'un coup à mes yeux a changé ſon viſage?
Plus je le conſidére.... Egiſte, explique-moi...
Mais quel eſt ce vieillard? Que fait-il avec toi?

EGISTE.

C'eſt l'auteur de mes jours que mon danger attire.
Condamnez-vous, Seigneur, le zéle qui l'inſpire?

POLIFONTE.

C'eſt ton pére, dis-tu ?... Qu'il nous laiſſe un moment.

SCENE VI.

POLIFONTE, EGISTE.

POLIFONTE.

Viens, parle-moi ſans crainte & ſans déguiſement.
Tu voulois voir la Reine, Egiſte, & tu l'as vûe :
De ce triſte entretien j'ai craint pour toi l'iſſue.
Tu vis, je ſuis content : mais quels heureux détours
A ſa fureur cruelle ont dérobé tes jours ?
Comment ſon ſeul aſpect n'a-t-il pû te confondre ?
A ſes tranſports enfin que pouvois-tu répondre ?

EGISTE.

Sans crainte à ſes tranſports je me ſuis préſenté,
Et ſans aucun détour j'ai dit la vérité.
Elle me ſoupçonnoit du plus noir artifice,
Elle a cru qu'avec vous....

POLIFONTE.

Je ſais ſon injuſtice :
As-tu bien dans ſon ame étouffé ce ſoupçon ?

EGISTE.

Elle me croit du moins exempt de trahiſon.

POLIFONTE.

Tu l'as donc détrompée, & tu n'es plus un traître?

EGISTE.

A vous-même aujourd'hui je me ferai connoître.

POLIFONTE.

(Il s'approche d'Egiſte.)

Et ſon fils.... Qu'en croit-elle? Et toi, qu'en penſes-tu?
Ce fils n'eſt point vengé, lui ſeroit-il rendu?

EGISTE.

Je ne vous dirai point ce qu'une mére en penſe,
Quel charme a ſuſpendu ſon aveugle vengeance:
Mais, pour moi, de ſon ſang j'ai méconnu le prix;
Et j'ai trop ignoré qu'elle eût encore un fils.

POLIFONTE.

(Il s'aproche encore d'Egiſte; & le regarde plus fixement.)

J'en ai douté long-tems: mais je viens de m'inſtruire
Qu'il vit, qu'il t'eſt connu, que tu ſais qu'il conſpire,
Qu'avec ſa mére & lui tu t'es joint contre moi,
Et que tous leurs deſſeins concertés avec toi....
(Vivement.)
Ton trouble te trahit, je te connois, perfide.

EGISTE.

Tu me connois ?....

POLIFONTE.

Mais non, vien, ſois plûtôt mon guide ;
Oſe avec moi former un plus ſolide nœu ;
Vien, ſois ſûr de ta grace, elle eſt dans ton aveu.
Dis-moi....

EGISTE.

Tu me connois... Et tu m'offres ma grace ?

POLIFONTE.

Je fais plus, je te plains, j'admire ton audace ;
Mais vois-tu le péril où tu vas t'engager ?

EGISTE.

Je ne crains point la mort, & j'aime le danger.

POLIFONTE.

Eh bien, tu peux.....

SCENE VII.

POLIFONTE, EGISTE, MEROPE, ADRASTE *la conduiſant au Temple.*

MEROPE.

SEigneur....

EGISTE.

Ta Reine parle, écoute.

POLIFONTE.

(*à Egiſte.*) (*à Mérope.*)

Ah traître ! C'en eſt fait, il périra ſans doute,
J'épouſe vos fureurs ; venez, Madame, enfin,
Venez de votre fils voir mourir l'aſſaſſin ;
Tout couverts de ſon ſang que l'Autel nous uniſſe.

MEROPE.

Ah Dieux ! C'eſt bien à toi de preſſer ſon ſupli-
ce ;
Il te ſied bien, Tiran, ce perfide courroux.
Rens-moi ce malheureux.

POLIFONTE.

Et que prétendez-vous ?

MEROPE.

Ce que je veux,.... O Ciel ! Venger mon fils
moi-même.

POLIFONTE.

Vengez-le donc, frapez.

MEROPE.

Moi !

POLIFONTE.

Quel déſordre extrême !
Quelle terreur nouvelle égare vos eſprits ?
En voïant ce barbare oubliez-vous un fils ?
Je ne reconnois plus une ſi tendre mére.
Quelle pitié, quel frein retient votre colére ?

MEROPE.

Ah cruel ! Tu le ſais, la victime eſt à moi ;

Le droit d'en diſpoſer eſt le prix de ma foi....
Je veux aigrir ſes maux, prolonger ſes ſouffrances.
Peux-tu bien m'envier le choix de mes vengeances?

POLIFONTE.

C'eſt trop aſſujétir mon eſprit incertain:
Vengez-vous à l'inſtant, ou je vous venge enfin.

MEROPE.

Ah! Seigneur, permettez....

EGISTE.

Mérope ſupliante!
Aux genoux d'un Tiran!

MEROPE *à Polifonte.*

Mérope eſt triomphante:
(*Montrant Egiſte.*)
Dans le ſang de mon fils ſa main n'a point trempé;
Sur un indice vain mon cœur s'étoit trompé;
Voilà tout mon ſecret, puiſqu'il faut te le dire:
Fais mourir l'innocent; mais ton Maître reſpire.

POLIFONTE.

Qui? Mon Maître? Il reſpire, & vous ne m'imploriez
Que pour un aſſaſſin, vous tremblante à mes pieds?
Je vois en ſa faveur ce qu'il faut que je faſſe:
Un autre aſſaſſinat vous eût païé ſa grace,
Il vous vendoit mon ſang pour racheter le ſien;

Ah!

Ah ! Son ſang va du moins couler avant le mien ;
Qu'on l'immole ; frapez, Gardes.

MEROPE.

Qu'alez-vous faire?

POLIFONTE.

Frapez, dis-je.

MEROPE.

Ah ! Tiran, frape plûtôt ſa mére.

EGISTE.

Non, non, c'eſt moi, laiſſez, pourquoi le retenir ?
Je n'ai pû vous venger, c'eſt moi qu'il faut punir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Me trompez-vous encor ? Le vois-je enfin paroître ?

MEROPE.

Oui, c'eſt lui ; mes tranſports te l'ont trop fait connoître :
C'eſt moi qui l'ai perdu, c'eſt mon fatal amour.
Combien de fois mon cœur me trahit en un jour !
O nature ! O mon fils !

POLIFONTE.

C'eſt donc-là ce perfide
Echapé du trépas ; ce rival intrépide,
Si long-tems inconnu, tout prêt à m'accabler,
Et de qui le nom ſeul me dut faire trembler ?
Le ſort entre mes mains a donc livré ce traître.

Léve les yeux, Cresfonte, & reconnoi ton Maître.

CRESFONTE.

Toi, Tiran, toi mon Maître ! Oui sans doute tu l'es,
Puisque je vis encor sans punir tes forfaits.
Dieux ! A tant de périls n'arrachiez-vous ma vie
Que pour me réserver à cette ignominie ?
O malheureuse mére ! O coup inattendu !
Je meurs sans vous servir ainsi que j'ai vécu ;
(*à Polifonte.*)
Ah ! Voilà mon suplice. Achéve donc ton crime,
Tiran, prévien mes coups ; frape, ou crain ta victime.

MEROPE.

Il fraperoit d'un coup l'une & l'autre à la fois.
(*à Polifonte.*)
Ah ! Si ton cœur farouche entend ma triste voix,
S'il pouvoit s'adoucir à l'aspect d'une mére !
Tu vois mes pleurs, tu vois l'excès de ma misére ;
Il ne me reste plus qu'un desespoir affreux,
Un fils entre tes mains, dépouillé, malheureux ;
Tu vois à tes genoux ta Reine qui t'implore.
Hélas ! A ton orgueil que manque-t-il encore ?
Et que te serviroit d'accabler aujourd'hui
Un Prince dans les fers, un rival sans apui ?
Je ne t'opose plus les droits de ses ancêtres ;

Régne dans ſes Etats, & commande à tes Maîtres ;
Mes malheurs m'ont apris à limiter mes vœux ;
Qu'il vive ſeulement, c'eſt tout ce que je veux ;
Qu'il vive.

CRESFONTE.

A ſes pieds, vous, lui demander ma vie !
Votre amour à ce point vous auroit avilie ?
De cet uſurpateur je recevrois la loi !
Je lui devrois le jour, qu'il dut perdre par moi !
Quoi ! Le fils de Mérope & le fils de Cresfonte
Redouteroit la mort, & choiſiroit la honte !
Ah ! Votre ſang m'inſpire un plus noble deſſein ;
Mes malheurs m'ont apris à braver mon deſtin.
Je ne crains que pour vous : aïez moins de foibleſſe,
Oſez de la nature épurer la tendreſſe,
Et ne m'accablez point par cet excès d'amour.

POLIFONTE *à part.*

Le traître ! ... Mais feignons de lui laiſſer le jour.
(*à eux.*)
C'en eſt fait ; vous avez deſarmé ma colére :
Le courage du fils, les larmes de la mére
Font ſentir à mon cœur les droits de la vertu.
Je plains & je reſpecte un ennemi vaincu.
Mais ne vous flattez pas de la folle eſpérance
D'éluder mes deſſeins, de tromper ma prudence ;

Je ſais tous vos complots; Euriſe arme pour vous;
Mes ordres ſont donnés pour prévenir ſes coups;
De ſes Laconiens la fureur impuiſſante
M'inſpire la pitié, mais non pas l'épouvante.
(*à Cresfonte.*)
Ecoute, garde-toi d'une vaine fierté,
Foible des malheureux plûtôt que fermeté:
Enſeveli quinze ans dans l'ombre & la pouſſiére,
Crain la clarté du jour en ouvrant la paupiére:
Crain de ſortir ſi-tôt de ton obſcurité,
Et laiſſe-moi du moins régir ta liberté.

CRESFONTE.

Toi!

POLIFONTE *à Mérope.*

Voici le moment de réunir Meſſéne,
Et de tarir enfin les ſources de la haine:
Venez me ſeconder dans un ſi beau deſſein,
Venez ſauver un fils en recevant ma main:
Je vous donne ma foi, qu'il m'aſſure la vôtre;
Je veux qu'aujourd'hui l'un me réponde de l'autre.
L'himen auroit pour vous de trop foibles liens:
Mais il craint pour vos jours, vous tremblez pour les ſiens;
Et je ſaurai punir, auſſi prompt que ſévére,
La mére par le fils, & le fils par la mére.
Ne me réduiſez point à ces extrêmités;

Venez, on nous attend ; que les Dieux atteſtés...

MEROPE.

Eh bien ; mon fils ?

CRESFONTE.

O honte ! O pouvoir qui m'enchaîne !

MEROPE.

Faut-il vivre, ou mourir ?

POLIFONTE.

Qu'il vive & ſoïez Reine.

CRESFONTE.

Ah ! Mourons.

POLIFONTE.

à une partie de ſes Gardes. *à l'autre partie de ſes Gardes.*

Suivez-moi. Vous, conduiſez ſes pas
Au lieu que j'ai preſcrit.

MEROPE.

Que vais-je faire ? Hélas !
Ah ! Qu'il ſoit du moins libre.

POLIFONTE.

Il va l'être, Madame ;
Mais ſi vous balancez....

MEROPE.

O moitié de mon ame !
Faut-il que je te quitte ?

SCENE VIII.

FOLIDORE *seul.*

O Fils trop malheureux !
O mére ! C'en eſt fait ; ils vont périr tous deux.
Eſt-ce aſſez en un jour éprouver de traverſes,
De honte, de regrets & de peines diverſes ?
Pourſuivi comme un traître, indignement abſous,
Et bientôt menacé de plus terribles coups,
Par quelle main ? Grands Dieux ! Dans cette affreuſe attente
Il recouvre ſa gloire, une mére, une Amante,
Il s'enivre un moment des plus douces erreurs....
Pour être replongé dans ce gouffre d'horreurs.
Allons ; à ſon deſtin je ne veux point ſurvivre :
Le mien eſt de l'aimer, le mien eſt de le ſuivre.
A ſes jours malheureux attaché par le ſort,
Je dois lui conſacrer & ma vie & ma mort.
Mais quel cris ? Quel ſpectacle ? En croirai-je ma vûe ?
Euriſe!.... Egiſte libre!.... Une foule éperdue...
Quel coup a-t-il frapé ? De quel ſang à mes yeux
Sa mére inanimée.... Ah ! Si les juſtes Dieux....

SCENE IX.

POLIDORE, MEROPE, EURISE, MESSENIENS.

EURISE *à Mérope.*

OUi, j'étois arrêté ; j'ai vaincu cet obſtacle ;
Le nom de votre fils avoit fait ce miracle ;
Je le joins en ces lieux, ſon bras vient d'achever.

MEROPE.

Oui, Peuples, c'eſt ce fils que j'ai ſçû conſerver ;
C'eſt le pur ſang des Dieux, d'Hercule & de Cresfonte ;
Il a vengé ſon pére & prévenu ma honte,
Il a frapé ce monſtre enivré de mon ſang,
Qui m'enleva mes fils, mon époux & mon rang ;
Qui vous ravit vos biens, & vos fils & vos péres :
Nous reſpirons enfin après tant de miſéres,
Et bientôt....

SCENE X.

POLIDORE, MEROPE, EURISE, CRESFONTE, *l'épée à la main*, UNE FOULE DE MESSENIENS ET DE LACONIENS, UN MESSENIEN *portant le Sceptre.*

MEROPE.

LE voici ce Héros généreux,
Le vengeur de ce Roi qui vous rendit heureux;
Vous étiez ſes enfans, reconnoiſſez un frére;
Reconnoiſſez le fils aux tranſports de la mére.
Vous à qui de ſes jours je confiai le ſoin,
Parlez, ſage Vieillard, vénérable témoin;
Vous l'avez pû connoître, amis, c'eſt Polidore.

POLIDORE.

C'eſt moi. Voilà Cresfonte.

CRESFONTE.

Eh que faut-il encore?
Le Tiran ne vit plus, j'ai reçu de vos mains
Ce fer qui juſqu'à lui m'a fraïé les chemins:
Mais qui pouvoit prétendre à ce coup intrépide
Que le vengeur d'un pére, & le pur ſang d'Alcide?

EURISE.

EURISE.

Oui, vous êtes le fils, l'héritier de nos Rois,
L'image de nos Dieux, l'arbitre de nos Loix.

CRESFONTE.

J'ai fait ce que j'ai dû contre la tirannie ;
En vengeant tout mon ſang, j'ai vengé ma patrie.

EURISE.

Nous vous reconnoiſſons à ce trait glorieux.
(*Il lui préſente le Sceptre qu'il vient de prendre des mains de celui qui le tenoit.*)
Prenez le Sceptre.

CRESFONTE.

Et vous conducteur digne d'eux,
Vous du Peuple & des Rois Miniſtre reſpectable,
(*Il lui remet l'épée ſanglante.*)
Prenez ce fer, prenez ce glaive redoutable,
Tout infecté du ſang que je viens de verſer,
Gardez-le, & dans mon ſein puiſſiez-vous l'enfoncer,
Si ce coup peut jamais être utile à Meſſéne !

EURISE.

Ah ! Que plûtôt du Ciel tombe ſur moi la haine !

SCENE DERNIERE.

LES PERSONNAGES DE LA SCENE PRECEDENTE, ISMENE, QUELQUES AUTRES MESSENIENS.

ISMENE.

Araſte eſt dans les fers, Reine, tout eſt ſoumis;
Tout fléchit dans Meſſéne au nom de votre fils.
Entendez-vous ces cris de triomphe & de joie?
Montrez leur ce Héros que le Ciel leur renvoie;
(Se tournant vers Cresfonte.)
Ils brûlent de le voir, & leurs empreſſemens
D'un hommage éternel commencent les ſermens.

CRESFONTE *à Iſméne.*

Venez donc recevoir le prix de la victoire,
Venez avec ma mére en partager la gloire.

MEROPE.

C'eſt aſſez, Dieux puiſſans! Tous mes vœux ſont remplis;
J'ai vengé mon époux, & vû régner mon fils.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Mérope*, *Tragédie*, *par M. Clément*: Et je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. Fait à Paris ce 23. Janvier 1749.

DECAHUSAC.

PERMISSION.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT : Notre amé le Sieur CLEMENT, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre : *Mérope*, *Tragédie* : S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans

le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité deſdites Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens quarante-neuf, & de notre Régne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 97. fol. 30. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe, Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libaires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris le quatre Mars 1749.

Signé, G. CAVELIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de CL.-FR. SIMON, Fils, Imprimeur de la REINE, & de Monſeigneur l'Archevêque. 1749.

Voltaire, François Marie Arouet de

MÉROPE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 20 Février 1743.

LETTRE
DU PERE
DE TOURNEMINE,
JESUITE,

Au Père BRUMOY, ſur la tragédie de Mérope.

JE vous renvoye, mon Réverend Père ; Mérope, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au ſoir, j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelque ſuccès que lui donne le goût inconſtant de Paris, elle paſſera juſqu'à la poſterité comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. Ariſtote, ce ſage légiſlateur du théâtre, a mis ce ſujet au premier rang des ſujets tragiques. Euripide l'avait traité, & nous apprenons d'Ariſtote, que toutes les fois qu'on repréſentait ſur le théâtre de l'ingénieuſe Athènes le Cresfonte d'Euripide, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvres tragiques, était frappé, ſaiſi, tranſporté d'une émotion extraordinaire. Si le

goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort ſans doute. Le Creſfonte d'Euripide eſt perdu, monſieur de Voltaire nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en Français Euripide tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la Mérope de notre illuſtre ami, la ſimplicité, le naturel, le pathétique d'Euripide. Monſieur de Voltaire a conſervé la ſimplicité du ſujet, il l'a débarraſſé, non-ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encore de ſcènes inutiles. Le peril d'Egiſte occupe ſeul le théâtre. L'interêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'Alcide. Tout ſe paſſe ſur le théâtre comme il ſe paſſa dans Meſſene. Les coups de théâtre ne ſont point des ſituations forcées dont le merveilleux choque la vraiſemblance, ils naiſſent du ſujet; c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé dans la ſcène où Narbas arrive au moment que Mérope va immoler ſon fils qu'elle croit venger? Dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le faiſant connaître au tyran. Le cinquiéme Acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquiémes Actes excellens qu'on a vûs ſur le théâtre. Tout ſe paſſe hors du théâtre,

& l'auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le théâtre avec un art admirable. La narration d'Iſmenie n'eſt pas de ces narrations étudiées hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contre-tems, qui ralentiſſent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle eſt toute action. Le trouble d'Iſmenie peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification, le poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs que nous avons ſurpaſſés dans pluſieurs perfections de la poëſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa veritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs: tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand poëte, un poëte auſſi accrédité que le fameux Voltaire, donner une tragédie ſans amour.

Il n'a point hazardé imprudemment une entrepriſe ſi utile; aux ſentimens de l'amour il ſubſtitue des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, & nous

l'avons ſouvent remarqué ; les tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leur ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre théâtre, & auſſi nos meilleurs poëtes. Le grand Corneille l'a ſenti, il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant ; n'oſant encore bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe, il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme, aimant mieux paſſer le naturel, que de s'abaiſſer à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon Réverend Père, le jugement que votre illuſtre ami demande, je l'ai écrit à la hâte, c'eſt une preuve de ma déference ; mais l'amitié paternelle qui m'attache à lui depuis ſon enfance ne m'a point aveuglé. Faites paſſer juſqu'à lui ce que je vous écris. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entierement à vous,

TOURNEMINE, *Jéſuite.*

Ce vingt-trois de Décembre 1738.

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

SCIPION MAFFEI,

Auteur de la Mérope Italienne, & de beaucoup d'autres ouvrages célebres.

MONSIEUR,

CEux dont les Italiens modernes & les autres peuples ont preſque tout appris, les Grecs & les Romains, adreſſaient leurs ouvrages, ſans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis & aux maîtres de l'art. C'eſt à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope Françaiſe.

Les Italiens qui ont été les reſtaurateurs de preſque tous les beaux arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, ſous les yeux de Leon X, firent renaître la tragédie; & vous êtes le premier, Monſieur, qui dans ce ſiécle où l'art des Sophocles commençait à être amolli par des intrigues d'amour, ſouvent étrangères au ſujet,

ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuſe nation ; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une tragédie ſans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre interêt naît de la vertu la plus pure.

La France ſe glorifie d'Athalie : c'eſt le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'eſt celui de la poëſie ; c'eſt de toutes les pièces qu'on joue, la ſeule où l'amour ne ſoit pas introduit ; mais auſſi elle eſt ſoutenue par la pompe de la religion, & par cette majeſté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette reſſource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui eſt ſi prodigieuſement difficile à remplir ſans épiſodes.

J'avoue que votre ſujet me paraît beaucoup plus intereſſant & plus tragique que celui d'Athalie ; & ſi notre admirable Racine a mis plus d'art, de poëſie & de grandeur dans ſon chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'Alexandre, & il faut de tels précepteurs aux rois, Ariſtote, cet eſprit ſi étendu, ſi juſte & ſi éclairé dans les choſes qui étaient alors à la portée de l'eſprit hu-

main ; Ariſtote dans ſa poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaiſſance de Mérope & de ſon fils étaient le moment le plus intereſſant de toute la ſcène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préference ſur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce peuple ſi ſenſible, frémiſſaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de Mérope, n'arrivât pas aſſez tôt. Cette pièce qu'on jouait de ſon tems, & dont il nous reſte très-peu de fragmens, lui paraiſſait la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide ; mais ce n'était pas ſeulement le choix du ſujet qui fit le grand ſuccès d'Euripide, quoiqu'en tout genre le choix ſoit beaucoup.

Il a été traité pluſieurs fois en France, mais ſans ſuccès ; peut-être les auteurs voulurent charger ce ſujet ſi ſimple d'ornemens étrangers. C'était la Vénus toute nue de Praxitele qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui eſt grand on doit revenir au naturel & au ſimple.

En 1641, lorſque le théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-deſſus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le cardinal de Richelieu qui recherchait toute ſorte de gloire, & qui avait fait bâtir la ſalle des ſpectacles du palais

royal, pour y repréſenter des pièces dont il avait fourni le deſſein, y fit jouer une Mérope ſous le nom de Téleſonte. Le plan eſt, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de ſa façon; le reſte était de Colletet, de Bois-Robert, de Démarêts & de Chapelain; mais toute la puiſſance du cardinal de Richelieu ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand Corneille.

M. Gilbert, réſident de la célebre reine Chriſtine, donna en 1643 ſa Mérope, aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de la Chapelle, de l'académie françaiſe, auteur d'une Cléopâtre jouée avec quelque ſuccès, fit repréſenter ſa Mérope en 1683. Il ne manqua pas de remplir ſa pièce d'un épiſode d'amour. Il ſe plaint d'ailleurs dans la préface de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il ſe trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber ſon ouvrage; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la verſification; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait perir tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers eſt de tous les arts le plus difficile & le plus

rare. On trouvera mille génies qui ſauront arranger un ouvrage, & le verſifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais poëtes, c'eſt un talent qui eſt donné à trois ou quatre hommes ſur la terre.

Au mois de Décembre 1701, M. de la Grange fit jouer ſon Amaſis, qui n'eſt autre choſe que le ſujet de Mérope ſous d'autres noms : la galanterie régne auſſi dans cette pièce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de la Chapelle; mais auſſi elle eſt conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'interêt, elle eſt écrite avec plus de chaleur & de force: cependant elle n'eût pas d'abord un ſuccès éclatant, *& habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudiſſemens, & c'eſt une des pièces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au public.

Avant & après Amaſis nous avons eu beaucoup de tragédies ſur des ſujets à peu près ſemblables, dans leſquelles une mère va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même, & le reconnaît dans l'inſtant qu'elle le va tuer. Nous étions même accoutumés à voir ſur notre théâtre cette ſituation frappante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même,

& lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réuſſir, du moins pour un tems, le Camma de Thomas Corneille.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un petit épiſode d'amour, ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout ſe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monſieur, que cette malheureuſe coutume d'accabler nos tragédies d'un épiſode inutile de galanterie, ſoit dûe à Racine, comme on le lui reproche en Italie. C'eſt lui au contraire qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la paſſion de l'amour n'eſt épiſodique ; elle eſt le fondement de toutes ſes pièces ; elle en forme le principal interêt. C'eſt la paſſion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en ſentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'eſt pas tragique, il eſt inſipide ; & s'il eſt tragique, il doit régner ſeul. Il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. C'eſt Rotrou, c'eſt le grand Corneille même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont preſque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vraies paſſions, ne ſont point dignes du théâtre ; & ſi vous

demandez pourquoi on joue ſi peu de pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raiſon ; c'eſt que dans la tragédie d'Othon.

Othon à la princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme d'eſprit qu'en veritable amant.
Il ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il étoit plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis...
Dis-moi donc lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content ? A-t-elle été facile ?

C'eſt que dans Pompée, l'inutile Cléopâtre dit que Céſar

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

C'eſt que Céſar demande à Antoine

S'il a vu cette reine adorable ;

Et qu'Antoine répond :

Oui, ſeigneur, je l'ai vûe, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans Sertorius, le vieux Sertorius même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit :

J'aime ailleurs ; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſu charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Ne ſont pas un grand charme à captiver les ſens.

ils n'aprocheront pas des autres peuples d
de goût & de litterature.

Mais tandis que le ſujet de Mérope
ainſi défiguré dans une partie de l'Europ
y avait long-tems qu'il était traité en
ſelon le goût des anciens. Dans ce ſeiz
ſiécle, qui ſera fameux dans tous les ſiéc
comte de Torelli avait donné ſa Mérope
des chœurs. Il paraît que ſi M. de la Ch
a outré tous les défauts du théâtre fran
qui ſont l'air romaneſque, l'amour in
& les épiſodes; & ſi l'auteur anglais a po
l'excès la barbarie, l'indécence & l'ab
té, l'auteur italien avait outré les défau
Grecs, qui ſont le vuide d'action & la d
mation. Enfin, Monſieur, vous avez évit
ces écueils, vous qui avez donné à vos co
triotes des modèles en plus d'un genre,
leur avez donné dans votre Mérope l'exe
d'une tragédie ſimple & intereſſante.

J'en fus ſaiſi dès que je la lus: mon am
pour ma patrie ne m'a jamais fermé les y
ſur le merite des étrangers; au contraire,
je ſuis bon citoyen, plus je cherche à enri
mon pays des tréſors qui ne ſont point
dans ſon ſein. Mon envie de traduire v
Mérope redoubla lorſque j'eus l'honneur
vous connaître à Paris en 1733. Je m'ap
çus qu'en aimant l'auteur, je me ſenta

core plus d'inclination pour l'ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abſolument impoſſible de la faire paſſer ſur notre théâtre français. Notre délicateſſe eſt devenue exceſſive: nous ſommes peut-être des Sibarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons ſupporter cet air naïf & ruſtique, ces détails de la vie champêtre que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne ſouffrît pas chez nous le jeune Egiſte faiſant préſent de ſon anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oſerais hazarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonſtance où il ſe trouve autoriſe cette mépriſe.

Nos uſages qui probablement permettent tant de choſes que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de repréſenter le tyran de Mérope, l'aſſaſſin de ſon époux & de ſes fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oſerais pas faire dire par Mérope au tyran: *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeuneſſe ornoit encore mon viſage?* Ces entretiens ſont naturels; mais notre parterre, quelquefois ſi indulgent, & d'autrefois ſi délicat, pourrait les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raiſon.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que Mérope fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettaient encore moins que la confidente de Mérope engageât le jeune Egiste à dormir sur la scène, afin de donner le tems à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art, & ces traits sont bien differens à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces differences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeller ici quelques traits de votre célebre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune Cresfonte, & qui lui prend sa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito real non sconverreble.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est

écrite ; parce que le tems qui me preſſe ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

» Les eſclaves chez vous portent de tels joyaux !
» Votre pays doit être un beau pays, ſans doute ;
» Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine qui refuſe d'épouſer après vingt ans l'aſſaſſin reconnu de ſa famille :

La donna, comme ſai, ricuſa e brama.

La femme, comme on ſait, nous refuſe & deſire.

La ſuivante de la reine répond au tyran qui la preſſe de diſpoſer ſa maîtreſſe au mariage :

Diſſimulato in vano
S'offre di febre aſſalto ; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar ſuoi ſpiriti.

On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
Accordez quelque tems pour lui rendre ſes forces.

Dans votre quatriéme acte le vieillard Polidore demande à un homme de la cour de Mérope, qui il eſt. Je ſuis Euriſes le fils de Nicandre, répond-il. Polidore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Neſtor d'Homère.

Egli era umano
E liberal, quando appariva, tutti
Facceangli onor io mi ricordo ancora
Di quando ei feſteggio con bella pompa
Le ſue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia & di Glicon, fratel d'Ipparco.
Tu dunque ſei quel Fanciullin che in Corte

Silvia condur ſolea quaſi per pompa
Parmi l'altri hieri, o quanto ſiete preſſi,
Quanto voi v' affretate o giovinetti
A farvi adulti & à gridar tacendo
Chi noi diam loco!

» Oh! qu'il était humain! qu'il était liberal!
» Que dès qu'il paraiſſait on lui faiſait d'honneurs?
» Je me ſouviens encor du feſtin qu'il donna,
» De tout cet appareil, alors qu'il épouſa
» La fille de Glicon & de cette Climpie,
» La belle-ſœur d'Hipparque. Euriſes, c'eſt donc vous?
» Vous, cet aimable enfant, que ſi ſouvent Silvie
» Se faiſait un plaiſir de conduire à la cour?
» Je crois que c'eſt hier. Oh! que vous êtes prompte!
» Que vous croiſſez, jeuneſſe! Et que dans vos beaux jours
» Vous nous avertiſſez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard invité d'aller voir la cerémonie du mariage de la reine, répond:

Oh curioſo
Punto io non ſon, paſſò ſtagione. Aſſai
Veduti ho ſacrificii; io mi ricordo
Di quello ancora quando il Re Creſfonte
Encommenciò a regnar. Quella fu pompa.
Ora più non ſi fanno a queſti tempi
Di cotaï ſacrifici. Piu di cento
Fur le beſtie ſvenate. I Sacerdoti
Riſplendean tuti, ed ove ti volgeſſi
Altro non ſi vedea che argento ed oro.

Je ſuis ſans curioſité.
» Le tems en eſt paſſé, mes yeux ont aſſez vu
» De ces apprêts d'hymen, & de ces ſacrifices.

» Je me ſouviens encor de cette pompe auguſte,
» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du regne de Cresfonte. Ah! le grand appareil!
» Il n'eſt plus aujourd'hui de ſemblables ſpectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés:
» Tous les prêtres brillaient, & leurs yeux éblouis
» Voyaient l'argent & l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits ſont naïfs: tout y eſt convenable à ceux que vous introduiſez ſur la ſeène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles euſſent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes; mais Paris & notre parterre veulent une autre eſpèce de ſimplicité. Notre ville pourrait même ſe vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes: car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des piéces de théâtre dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, & notre ville eſt peuplée de près de huit cens mille habitans, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours.

Vous avez pû, dans votre tragédie, traduire cette élégante & ſimple comparaiſon de Virgile:

Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbrâ,
Amiſſos queritur fœtus,

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui eſt le public.

Neſcis, heu neſcis noſtræ faſtidia Romæ.
Et pueri naſum Rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir preſque tous leurs actes par une comparaiſon ; mais nous exigeons dans une tragédie que ce ſoit les héros qui parlent, & non le poëte, & notre public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les princes, les miniſtres ne font point de comparaiſons poëtiques.

Comment pourrais-je encore faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intereſſantes entre les principaux acteurs ; ce ſont les avenues d'un beau palais ; mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une nation d'autant plus difficile, qu'elle eſt depuis long-tems raſſaſieé de chefs-d'œuvres.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſéverité réprouve, combien de beautés je regrettais! Combien me plaiſait la ſimple nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous! Je vous rends compte, Monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de ſuivre en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle : je l'ai donc faite différemment ; mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raison qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuses, dans lesquelles on avait vu depuis peu le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hazardé ma tragédie, & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours, à la fois, à perfectionner l'art & à augmenter les lumières du public.

Si la Mérope française a eu le même succès que la Mérope italienne, c'est à vous, Mon-

ſieur, que je le dois; c'eſt à cette ſimplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a ſervi de modèle. Si j'ai marché dans une route differente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, & je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du Ruccelaï.

Tu ſai pur che l' imagin' della voce
Che riſponde da i ſaſſi, dove l'Echo Alberga.
Sempre némica fu del noſtro regno
E fu inventrice delle prime rime.

Mais je me ſuis apperçu, & j'ai dit il y a long-tems qu'une telle tentative n'aurait jamais de ſuccès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant l'ouvrages qui dureront autant que la nation Françaiſe. Notre poëſie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiécles dans cet art ſi aimable & ſi difficile.

Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous ſuivre dans vos autres connaiſſances, comme i'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tra-
lie. Que n'ai-je pû me former ſur votre
t dans la ſcience de l'hiſtoire, non pas
dans

dans cette ſcience vague & ſterile des faits & des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeſte au monde; ſcience uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit. Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain, qui apprend à connaître les mœurs; qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu ont cauſé de maux, & qui ſuit ſur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puiſſances, & ce bouleverſement de tant d'empires.

C'eſt par-là que l'hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſterité apprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatue, avec cette inſcription: AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT; Inſcription auſſi belle en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier: *A Louis XIV, après ſa mort.*

Daignez ajouter, Monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

ACTEURS.

MÉROPE.

ÉGISTE.

POLIFONTE.

NARBAS.

EURICLÉS.

ÉROX.

ISMENIE.

La Scène eſt à Meſsene, dans le palais de Mérope.

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRande reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages,
Les dieux nous ont donné la victoire & la paix:
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messene, après quinze ans de guerres intestines,
Leve un front moins timide, & sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisés d'interêts, & pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang & le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'heritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,

Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne;
Sans doute elle eſt à vous, ſi la vertu la donne;
Vous ſeule avez ſur nous d'irrévocables droits,
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos rois.
Vous, que tant de conſtance, & quinze ans de miſère,
Font encor plus auguſte, & nous rendent plus chère;
Vous, pour qui tous les cœurs en ſecret réunis...

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'eſperer; déjà d'un pas rapide
Vos eſclaves en foule ont couru dans l'Élide;
La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins;
Vous avez mis ſans doute en de fidèles mains
Ce dépôt ſi ſacré, l'objet de tant d'allarmes.

MEROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux, témoins de mes larmes?
Égiſte eſt-il vivant? Avez-vous conſervé
Cet enfant malheureux, le ſeul que j'ai ſauvé?
Écartez loin de lui la main de l'homicide;
C'eſt votre fils, hélas! c'eſt le pur ſang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reſte précieux
Du plus juſte des rois, & du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais quoi! cet interêt, & ſi juſte & ſi tendre,
De tout autre interêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

is mère, & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortez, l'auguſte caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
Ses perils nourriſſaient ma tendreſſe inquiette,
Un ſi juſte interêt s'accrut avec le tems.
Un mot ſeul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la ſolitude, où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Égiſte, écrivait-il, merite un meilleur ſort ;
Il eſt digne de vous, & des dieux dont il ſort :
En butte à tous les maux, ſa vertu les ſurmonte :
Eſperez tout de lui, mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au moins prévenez les deſſeins ;
Laiſſez paſſer l'empire en vos auguſtes mains.

MEROPE.

L'empire eſt à mon fils ; periſſe la marâtre,
Periſſe le cœur dur, de ſoi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le ſuprême rang,
Le barbare plaiſir d'heriter de ſon ſang.
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je reſpire ?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort ! toujours préſente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : « Sauvez le roi, ſon épouſe & ſes fils.

Je vois ces murs ſanglans, ces portes embraſées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écraſées;
Ces eſclaves fuyans, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans ſon ſang, & ſouillé de pouſſière,
Tournant encor vers moi ſa mourante paupière,
Cresfonte en expirant me ſerra dans ſes bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union ſi chère,
Sanglans, & renverſés ſur le ſein de leur père,
A peine ſoulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs aſſaſſins.
Égiſte échappa ſeul, un dieu prit ſa défenſe.
Veille ſur lui, grand dieu, qui ſauvas ſon enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ſes déſerts au rang de ſes ayeux.
J'ai ſupporté quinze ans mes fers & ſon abſence;
Qu'il régne au lieu de moi, voilà ma récompenſe.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLÉS.

MEROPE.

EH bien! Narbas, mon fils?

EURICLES.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olimpie, aux murs de Salmonée;
Narbas eſt inconnu; le ſort dans ces climats
Derobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas! Narbas n'eſt plus; j'ai tout perdu ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
Peut-être ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas ramène un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURICLES.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée & diſcrette,
A caché ſon voyage ainſi que ſa retraite:
Il veille ſur Égiſte, il craint ces aſſaſſins,
Qui du roi votre époux ont tranché les deſtins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'aſſure ſon paſſage;
Et j'ai ſur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Hélas! que peut pour vous ma triſte vigilance?
On va donner ſon trône, en vain ma faible voix,
Du ſang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injuſtice triomphe, & ce peuple à ſa honte,
Aux mépris de nos loix, penche vers Polifonte.

MEROPE.

Et le ſort juſques-là pourrait nous avilir?
Mon fils dans ſes états reviendrait pour ſervir?
Il verrait ſon ſujet au rang de ſes ancêtres?
Le ſang de Jupiter aurait ici des maîtres?
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Inſenſibles ſujets, a donc peri pour vous?

Vous avez oublié ſes bienfaits & ſa gloire ?

EURICLES.

Le nom de votre époux eſt cher à leur mémoire ;
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, & Polifonte eſt craint.

MEROPE.

Ainſi donc, par mon peuple en tous tems accablée,
Je verrai la juſtice à la brigue immolée ;
Et le vil interêt, cet arbitre du ſort,
Vend toujours le plus faible au crime du plus fort!
Allons & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du ſang des Heraclides :
Flattons leur eſperance, excitons leur amour ;
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en allarmes,
Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition dont il eſt dévoré,
Eſt inquiette, ardente, & n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pilos & d'Amphriſe ;
S'il a ſauvé Meſſène, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir :
Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir
Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De loix qu'il ne corrompe, & de ſang qu'il ne verſe:
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi ! par-tout ſous mes pas le ſort creuſe un abyme!
Je vois autour de moi le danger & le crime !

Polifonte, un ſujet de qui les attentats...

EURICLES.

Diſſimulez, madame, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur ſe déploye.
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au trône une voye;
Et les chefs de l'état tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis oppoſés qui déſolaient Meſſenes,
Qui verſaient tant de ſang, qui formaient tant de haines,
Il ne reſte aujourd'ui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel ſoutien:
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'interêt, la raiſon, tout nous lie:
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais, je ſais que blanchi ſous les armes,
Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes:
Je ſais que vos appas encor dans leur printems,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raiſon d'état connaît peu ces caprices,
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le ſceptre & vous pour prix de mes exploits.

N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos rois, & la fille, & la mère;
Mais l'état veut un maître, & vous devez songer
Que pour garder vos droits il faut les partager.

MEROPE.

Le ciel qui m'accabla du poids de sa disgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire, & de vous épouser?
Moi, j'irais, de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'heritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère & son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLIFONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux:
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux:
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie:
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie;
Ce sang coula pour vous, & malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus:
Et je n'offre en un mot à votre amé rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti! vous barbare, aux mépris de nos loix?
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce-là cette foi, si pure & si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ces mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, & dont il tient l'empire?

POLIFONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire ;
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander ſon trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Meſſene veut un maître
Éprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; & j'oſe me flatter
Que le vengeur du trône a ſeul droit d'y monter.
Égiſte, jeune encore, & ſans experience,
Étalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance,
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien merité.
D'un prix bien different ce trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage
Tranſmis par la nature, ainſi qu'un heritage ;
C'eſt le fruit des travaux & du ſang répandu ;
C'eſt le prix du courage, & je crois qu'il m'eſt dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes ſurpriſe
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphriſe :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Preſqu'en votre préſence aſſaſſiné par eux ?
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chaſſant vos ennemis, défendant la patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, madame, & mon rang, & mon titre ;
La valeur fit ces droits, le ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne, il apprendra ſous moi
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en roi :
Il verra ſi mon front ſoutiendra la couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble & plus grand ;
Je ſonge à reſſembler au dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mère,
Et de ſervir au fils & d'exemple & de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des ſoins ſi généreux,

Et ceſſez d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſez marcher ſur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'heritage au fils d'un Heraclide.
Ce dieu dont vous ſeriez l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'états, n'en fut point raviſſeur.
Imitez ſa juſtice ainſi que ſa vaillance :
Défendez votre roi, ſecourez l'innocence :
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et meritez ſa mère à force de vertu :
Dans vos murs relevés rappellez votre maître,
Alors juſques à vous je deſcendrais peut-être.
Je pourrais m'abaiſſer ; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que ſon ame fléchiſſe?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de ſon caprice?
Vous avez ſû du trône applanir le chemin,
Et pour vous y placer vous attendez ſa main.

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchiſſe.
Mérope attend Égiſte, & le peuple aujourd'hui,
Si ſon fils reparait, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon père & ſes deux frères,
De ce trône ſanglant je m'ouvris les barrières ;

En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tant d'horreur & de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrit mes attentats du secret de son ombre :
En vain, du sang des rois dont je fus l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur.
Nous touchons au moment où mon sort se décide :
S'il reste un rejetton de la race d'Alcide ;
Si ce fils tant pleuré dans Messene est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense ;
Le souvenir du père, & cent rois pour ayeux ;
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux ;
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égiste est l'ennemi dont il faut triompher :
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer :
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses couriers, ma juste prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort, il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengence.

EROX.

Ah! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
D'Élide & de Messene occupent les limites.
Si Narbas reparait, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Égiste, ils periront tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien encor ce crime ! Il m'est trop nécessaire ;
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur ;
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle ;
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'interêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême ;
Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
Érox, va réunir les esprits partagés ;
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis,
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire,
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire ;
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURICLÉS, ISMENIE.

MEROPE.

QUOI! l'univers ſe tait ſur le deſtin d'Égiſte!
Je n'entends que trop bien ce ſilence ſi triſte.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien ſu?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vu,
C'eſt un jeune étranger, de qui la main ſanglante
D'un meurtre encor récent paraiſſait dégouttante,
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre! un inconnu! qu'a-t-il fait Euriclès?
Quel ſang a-t-il verſé? Vous me glacé de crainte!

EURICLES.

Triſte effet de l'amour dont votre ame eſt atteinte.
Le moindre événement vous porte un coup mortel,
Tout ſert à déchirer ce cœur trop maternel:
Tout fait parler en vous la voix de la nature;
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos eſprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords ſont infectés.

C'eſt le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La juſtice eſt ſans force ; & nos champs & nos villes
Redemandent aux dieux, trop long-tems négligés,
Le ſang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je?

EURICLES.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés ;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe ; quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes verités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe ;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe :
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLES.

à Iſmenie.

Vous ſerez obéie. Allez, & qu'on l'amène ;
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la reine.

MEROPE.

Je ſens que je vais prendre un inutile ſoin :
Mon déſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſère ;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polifonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Se enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURICLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je ſais que cet hymen offenſe votre gloire,
Mais je vois qu'on l'exige ; & le ſort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti ; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maitre.
Tel eſt le ſentiment des chefs & des ſoldats ;
Et l'on croit...

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hymenée.

EURICLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang ;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite ;
Sur ſes vrais interêts s'il réglait ſa conduite ;
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous !

EURICLES.

De dures verités.
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'interêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !

Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs!

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs;
Mais il eſt tout-puiſſant; mais rien ne lui réſiſte:
Il eſt ſans héritier, & vous aimez Égiſte.

MEROPE.

Ah! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours & d'hymen & d'empire?
Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il reſpire.
Cruel! appenez-moi...

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLÉS, EGISTE *enchaîné* ISMENIE, Gardes.

ÉGISTE *dans le fond du théâtre à Iſmenie.*

Est-ce-là cette reine auguſte & malheureuſe,
Celle de qui la gloire & l'infortune affreuſe
Retentit juſqu'à moi dans le fond des déſerts?

ISMENIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle.

EGISTE.

O dieu de l'univers!

Dieu, qui formas ſes traits, veille ſur ton image ;
La vertu ſur le trône eſt ton plus digne ouvrage !

MEROPE.

C'eſt-là ce meurtrier ! Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors ſi doux ait un cœur ſi cruel ?
Approche, malheureux, & diſſipe tes craintes.
Réponds-moi, de quel ſang tes mains ſont-elles teintes ?

EGISTE.

O reine ! pardonnez, le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.

A Euriclès.

Mon ame en ſa préſence, étonnée, attendrie...

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie !

EGISTE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du ſort
Et ſes propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme ! mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Meſſenes,
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi,
Tu n'auras employé qu'une juſte défenſe ?

ÉGISTE.

J'en atteſte le ciel ; il fut mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un temple ſacré,
Où l'un de nos ayeux, Hercule eſt adoré,
J'allais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvais offrir ni préſens, ni victimes :
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ſoudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dits, le deſſein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le ciel m'a ſecouru dans ce triſte hazard.
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, madame, il eſt tombé ſans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avouerai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les bois ce corps enſanglanté.
Je fuyais ; vos ſoldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommés *Mérope*, & j'ai rendu les armes.

EURCILES.

Eh! madame, d'où vient que vous verſez des larmes?

MEROPE.

Te le dirai-je ? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Creſfonte... O ciel!... j'ai cru... Que j'en rougis de
honte !
'ai cru démêler quelques traits de Creſfonte.
eels dit hazard, en qui me montrez-vous
uſſe image, & des rapports ſi doux ?

Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe!

EURICLES.

Rejettez donc, madame, un ſoupçon qui l'accuſe;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

EGISTE.

En Élide.

MEROPE.

Qu'entends-je! en Élide! ah! peut-être...
L'Élide... Répondez... Narbas vous eſt connu;
Le nom d'Égiſte au moins juſqu'à vous eſt venu.
Quel était votre état, votre rang votre père?

EGISTE.

Mon père eſt un vieillard accablé de miſère;
Policlete eſt ſon nom; mais Égiſte, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O dieux! vous vous jouez d'une triſte mortelle.
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle.
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Gréce?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris;
Leur ſort les avilit; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.

Sous ſes ruſtiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit eſt plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain deſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parlait ſouvent des troubles de Meſſene;
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine;
Sur-tout de ſes vertus dignes d'un autre prix:
Je me ſentais ému par ces triſtes récits;
De l'Élide en ſecret dédaignant la molleſſe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneſſe;
Servir ſous vos drapeaux, & vous offrir mon bras;
Voilà le ſeul deſſein qui conduiſit mes pas.
Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage;
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours:
C'eſt ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni: le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point; j'en crois ſon ingénuité:
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
n infortuné que le ciel me préſente.
qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux.
s peut éprouver un ſort plus rigoureux.
ppelle Égiſte; Égiſte eſt de ſon âge:
e, comme lui, de rivage en rivage,

Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté.
L'opprobre aviliſt l'ame & flétrit le courage.
Pour le ſang de nos dieux, quel horrible partage!
Si du moins...

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, EURICLÉS, ISMENIE.

ISMENIE.

AH! madame, entendez-vous ſes cris?
Savez-vous bien?...

MEROPE.

Quel trouble allarme tes eſprits?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte, & nos peuples volages
A ſon ambition prodiguent leurs ſuffrages.
Il eſt roi, c'en eſt fait.

EGISTE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ſes ayeux.
Dieux! Que plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre!
Errant, abandonné, je ſuis le moins à plaindre.
Tout homme a ſes malheurs.

On emmène Égiſte.

EURICLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit ;
Vous avez trop bravé ſon offre & ſon crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous ſommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais juſtice ; ils la refuſent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'ÉTAT n'eſt point ingrat ; non, madame, on vous aime,
On vous conſerve encor l'honneur du diadême :
On veut que Polifonte, en vous donnant la main ;
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave ;
Il a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos ayeux.
Suivez ſa voix, madame, elle eſt la voix des dieux.

MEROPE.

Inhumaine! tu veux que Mérope avilie
Rachete un vain honneur à force d'infamie!

SCENE V.

MEROPE, EURICLÉS, ISMENIE.

EURICLES.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups;
Rappellez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont laſſé mon courage;
Mais, n'importe; parlez.

EURICLES.

C'en eſt fait; & le ſort...
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi! mon fils?

EURICLES.

Il eſt mort;
Il eſt trop vrai; déjà cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURICLES.

D'indignes aſſaſſins,
Des piéges de la mort ont ſemé les chemins.
Le crime eſt conſommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce ſoleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'eſt plus! quelles mains ont déchiré ſon flanc?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang?

EURICLES.

Hélas! cet étranger, ce ſéducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein;
Lui que vous protégiez!

MEROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin?

EURICLES.

Oui, madame, on en a des preuves trop certaines:
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups:
Celui qui ſur Égiſte a mis ſes mains hardies,
▲ pris de votre fils les dépouilles cheries.

On apporte cette armure dans le fond du théâtre.

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ? mes mains, ces mains tremblantes,
En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats !
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monſtre avait pris cette armure ſacrée !

EURICLES.

Celle qu'Égiſte même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURICLES.

C'était Narbas ; c'était ſon déplorable guide.
Polifonte l'avoue.

MEROPE.

Affreuſe verité.
Hélas ! de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour derober aux yeux ſon crime & ſon parjure,
Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils ! quel horrible deſtin !

EURICLES.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin ?

SCENE VI.

MEROPE, EURICLÉS, ISMENIE, EROX, Gardes de Polifonte.

EROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maitre,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu, peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours;
Il a ſu que d'Égiſte on a tranché les jours:
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MEROPE.

Il y prend part, Érox, & je le crois ſans peine;
Il en jouit, du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Creſfonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône, agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant heritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable.
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable:
C'eſt le devoir des rois, le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône à lui ſeul eſt commis:
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice;
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.

Si Polifonte eſt roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il régne, qu'il poſſéde & mes biens & mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix; allez, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

EROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.

SCENE VII.

MEROPE, EURICLÉS, ISMENIE.

MEROPE.

NON, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux?

Joindre un ſceptre étranger au ſceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funeraires.
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS *ſeul.*

O Douleur! ô regrets! ô vieilleſſe peſante!
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu; la mort me l'a ravi, peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître!
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi!
Je reviens ſans Égiſte, & Polifonte eſt roi!
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche entouré de victimes,
Qui, nous perſécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas.
Il régne, il affermit le trône qu'il profane!
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.
Dieux! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux! derobez Égiſte au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil & de miſère
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.
A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelqu'ami dont la main me conduiſe à ſes yeux,

Aucun ne ſe préſente à ma débile vûe :
Je vois près d'une tombe une foule éperdue ;
J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *ſuivans de la reine dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Creſonte.*

ISMENIE.

QUEL eſt cet inconnu, dont la vûe indiſcrette
Oſe troubler la reine, & percer ſa retraite ?
Eſt-ce de nos tyrans quelque miniſtre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous ſoyez, excuſez mon audace ;
C'eſt un infortuné qui demande une grace.
Il peut ſervir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah ! quel tems prenez-vous pour oſer la troubler ?
Reſpectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger ! n'offenſez point ſa vûe.
Éloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne ſuis point, madame, étranger dans Meſſene.
Croyez, ſi vous ſervez, ſi vous aimez la reine,

Que mon cœur à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'eſt la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouſe de Cresfonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblés ſes malheurs inouis ;

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Égiſte, ô dieux ! le malheureux Égiſte !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus ?

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſſene a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O déſeſpoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il eſt aſſaſſiné; Mérope en eſt inſtruite?
Ne vous trompez-vous pas?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ces affreux deſtins.
C'eſt vous en dire aſſez; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins!

ISMENIE.

Au déſeſpoir livrée,
Mérope va mourir; ſon courage eſt vaincu:
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu.
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée;
Mais avant de mourir elle ſera vengée:
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter ſa peine;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS, *en s'en allant.*

Hélas! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *ſeule.*

CE vieillard eſt ſans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure, & tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifferens.
Quel ſi grand interêt prend-il à nos allarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Égiſte un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLÉS, EGISTE *enchaîné*, GARDES, SACRIFICATEURS.

MEROPE, *auprès du tombeau.*

QUON amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime.
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourez-moi grands dieux, à l'innocent propice !

EURICLES.

Avant que d'expirer qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, ſans doute, il le faut. Monſtre qui ta porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté;
Que t'ai-je fait?

EGISTE.

Les dieux qui vengent le parjure,
Sont témoins ſi ma bouche a connu l'impoſture;
J'avais dit à vos pieds la ſimple verité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez ſur moi votre main protectrice,
Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice!
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur?
Quel nouvel interêt vous parle en ſa faveur?

MEROPE.

Quel interêt? barbare!

EGISTE.

Hélas! ſur ſon viſage
J'entrevois de la mort la douloureuſe image:
Que je ſuis attendri! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon ſang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel, à quel point on l'inſtruiſit à feindre!
Il m'arrache la vie & ſemble encor me plaindre.

Elle ſe jette dans les bras d'Iſmenie.

EURICLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les loix & la nature, & le ſang de nos rois.

EGISTE.

A la cour de ces rois telle eſt donc la juſtice?
On m'accueille, on me flatte, on réſout mon ſupplice.
Quel deſtin m'arrachait à mes triſtes forêts!
Infortuné! quels ſeront vos regrets?
malheureuſe, & dont la voix ſi chère
édit...

MEROPE.

Barbare ! il te reſte une mère ;
Je ſerais mère encor, ſans toi, ſans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel eſt mon malheur :
S'il était votre fils je ſuis trop condamnable ;
Mon cœur eſt innocent, mais ma main eſt coupable.
Que je ſuis malheureux ! Le ciel ſait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie & pour vous & pour lui.

MEROPE.

Quoi ! traître, quand ta main lui ravit cette armure...

EGISTE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTE.

Je vous jure ;
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton père ? en Élide ? en quel trouble il me jette ?
Son nom ? parle ; réponds.

EGISTE.

Son nom eſt Policlete ;
Je vous l'ai déjà dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur ?
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.
Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés.....

NARBAS, *paraiſſant avec précipitation.*
Qu'allez-vous faire? ô dieux!
MEROPE.
Qui m'appelle!
NARBAS.
Arrêtez.
Hélas! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère;
S'il eſt connu.
MEROPE.
Meurs, traitre.
NARBAS.
Arrêtez.
EGISTE, *levant les yeux vers Narbas.*
O mon père!
MEROPE.
Son père!
EGISTE *à Narbas.*
Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?
NARBAS.
Ah! madame, empêchez qu'on acheve le crime.
Euriclès, écoutez, écartez la victime;
Que je vous parle.
EURICLES
emmène Égiſte, & ferme le fond du théâtre.
O ciel!
MEROPE.
Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.
NARBAS, *ſe jettant à genoux.*
Vous alliez l'immoler.
Égiſte....
MEROPE, *laiſſant tomber le poignard.*
Eh bien! Égiſte?
NARBAS.
O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Égiſte....

MEROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE, *tombant dans les bras d'Iſmenie.*

Je me meurs.

ISMENIE.

Dieux puiſſans!

NARBAS *à Iſmenie.*

Rappellez ſes eſprits.
Hélas! ce juſte excès de joie & de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remords qui la preſſe,
Vont conſumer ſes jours uſés par la douleur.

MEROPE, *revenant à elle.*

Ah! Narbas! eſt-ce vous? eſt-ce un ſonge trompeur?
Quoi! c'eſt vous? c'eſt mon fils? qu'il vienne, qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juſte tendreſſe.
A Iſmenie.
Vous, cachez à jamais ce ſecret important,
Le ſalut de la reine & d'Égiſte en dépend.

MEROPE.

Ah! quel nouveau danger empoiſonne ma joie?
Cher Égiſte! quel dieu défend que je te voie?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas vous alliez l'égorger;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,
En le reconnaiſſant vous aſſurez ſa perte.
Malgré la voix du ſang, feignez, diſſimulez;
Le crime eſt ſur le trône, on vous pourſuit, tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURICLÉS, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

AH! madame, le roi commande qu'on saisisse...

MEROPE.

Qui?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MEROPE *avec transport.*

Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le coûteau dans son flanc.
Courons tous.

NARBAS

Demeurez.

MEROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entreprise exécrable & soudaine!
Pourquoi m'ôter Égiste?

EURICLES.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURICLES.

Nul ne ſoupçonne encor ce terrible myſtère.

MEROPE.

Courons à Polifonte, implorons ſon appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils ſont au roi quelqu'ombrage,
De ſon ſalut au moins votre hymen eſt le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le ſien,
Et dût ſa politique en être encor jalouſe,
Il faut qu'il ſerve Égiſte alors qu'il vous épouſe.

NARBAS.

Il vous épouſe! lui? quel coup de foudre! ô ciel!

MEROPE.

C'eſt mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle eſt forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

Il en eſt l'aſſaſſin.

MEROPE.

Lui ? ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même : oui, ſes mains ſanguinaire
Ont égorgé d'Égiſte, & le père & les frères.
Je l'ai vu ſur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah ! dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monſtre entouré de victimes
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais.
Il y porta la flamme, & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vain
queur,
Aſſaſſin de ſon prince il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiſſans :
Les dieux ont pris pitié de ſes jours innocens ;
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite.
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlete ;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eſt ſon maître, & devient votre époux

MEROPE.

ut mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient ; c'eſt Polifonte.

MEROPE.

O dieux ! eſt-il poſſible ?

A Narbas.

Va, derobe ſur-tout ta vûe à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas ! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin diſſimulez, madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euriclès.*

Ah ! cours & que tes yeux
Veillent ſur ce dépôt ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas ! j'eſpère en ta prudence :
C'eſt mon fils, c'eſt ton roi. Dieux ! ce monſtre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLIFONTE.

LE trône vous attend, & les autels ſont prêts;
L'hymen qui va vous joindre unit nos interêts.
Comme roi, comme époux le devoir me commande
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déjà par mon ordre ſaiſis,
Vont payer de leur ſang, le ſang de votre fils;
Mais malgré tous mes ſoins votre lente vengeance
A bien mal ſecondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet aſſaſſin;
Vous-même, diſiez-vous, deviez percer ſon ſein.

MEROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLIFONTE.

C'eſt le devoir des rois, c'eſt le ſoin qui m'anime.

MEROPE.

Vous?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, madame, avez-vous differé?
Votre amour pour un fils ſerait-il alteré?

MEROPE.

Puiſſent ſes ennemis perir dans les ſupplices!
Mais ſi ce meurtrier, ſeigneur, a des complices:

Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....
Ceux dont la rage impie a massacré le père,
Poursuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait....

POLIFONTE.

C'est-là ce que je veux savoir;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MEROPE *effrayée.*

Il est entre vos mains?

POLIFONTE.

Oui, madame, & j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MEROPE.

Ah! barbare!... A moi seul il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.
A part.
O mon sang! ô mon fils! quel sort on vous prépare!
A Polifonte.
Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel transport vous égare!
Il mourra.

MEROPE.

Lui?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MEROPE.

Ah! je veux à l'instant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inoui d'horreur & de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,

Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelqu'ombrage allarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux? que dois-je en ſoupçonner?
Quel eſt-il?

MEROPE.

Eh! ſeigneur, à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déjà vous environne?

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône, & ſûr de mon bonheur
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresfonte;
Il y manquait ſa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable....

ISMENIE.

Eh! madame!

MEROPE.

Ah! ſeigneur!
Pardonnez... vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'aſſaſſin.

POLIFONTE.

Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venez, madame.

MEROPE.

O dieux! dans l'horreur qui me preſſe,
Secourez une mère, & cachez ſa faibleſſe.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin :
Je croirais que ſes yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux ;
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux.
Telle eſt la loi du peuple, il le faut ſatisfaire.
Cet hymen m'aſſervit & le fils & la mère.
Et par ce nœud ſacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une eſclave utile à mes deſſeins.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine :
Au char de ma fortune il eſt tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler :
Que penſez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler,
Simple dans ſes diſcours ; mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en ſuis frappé, ſeigneur, & je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.
J'avouerai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance?
Leur conducteur n'eſt plus, ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'état les veſtiges honteux;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égiſte?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir.

EROX.

Mérope dans les pleurs mourant déſeſperée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet:
Plus fort que tous nos ſoins le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence.
Mais j'ai trop d'ennemis & trop d'experience
Pour laiſſer le hazard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort;
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte;
Elle affermit mon trône: il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple ſous mes loix pour jamais engagé,
Croira ſon prince mort, & le croira vengé.
Mais, répondez: Quel eſt ce vieillard téméraire
Qu'on derobe à ma vûe avec tant de myſtère?

Mérope

Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin,
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main;
Que voulait-il?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père:
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache:
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, ſur-tout, excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons
La reine, qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs;
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance?

POLIFONTE.

Tout m'importe, & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient; qu'on m'amène ici cet étranger.

De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouis.
Je me ſens né des rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière:
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage:
Mourir digne de vous, voilà mon heritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien! il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte.
Son courage me plaît; je l'eſtime, & je crois
Qu'il merite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une verité d'une telle importance,
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prends ſous ma garde, il m'eſt déjà remis;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous, m'adopter?

MEROPE.

Hélas!

POLIFONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hyménée:
La vengeance, à ce point, a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver?

MEROPE.

Quoi! barbare!

POLIFONTE.

Madame, il y va de ſa vie;
Otre ame en ſa faveur paraît trop attendrie,

Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez.

POLIFONTE.

C'eſt votre fils, madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grace ou ſon ſupplice;
Vous êtes, en un mot, ſa mère ou ſa complice.
Choiſiſſez; mais ſachez qu'au ſortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en préſence des dieux.
Vous, ſoldats, qu'on le garde; & vous que l'on me ſuive.

A Mérope.

Je vous attends; voyez ſi vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon eſprit incertain;
Confirmez ſa naiſſance en me donnant la main.
Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'opprime:
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain déſeſpoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTE, *que les ſoldats emmènent.*

O reine auguſte & chère!
O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne & de vous & de moi;
Si je ſuis votre fils, je ſais mourir en roi.

SCENE III.

MEROPE *ſeule.*

CRUELS, vous l'enlevez; en vain je vous implore,
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore!
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant deſiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réſervée au bourreau de ſon père.
Ah! privez-moi de lui, cachez ſes pas errans
Dans le fond des déſerts à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLÉS.

MEROPE.

SAIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je ſais que de mon roi la perte eſt aſſurée;
Que déjà dans les fers Égiſte eſt retenu,
Qu'on obſerve mes pas.

MEROPE.

C'eſt moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous?

MEROPE.

J'ai tout révélé; mais Narbas, quelle mère
Prête à perdre ſon fils peut le voir & ſe taire?
J'ai parlé, c'en eſt fait, & je dois déſormais
Réparer ma faibleſſe à force de forfaits.

NARBAS.

Quel forfait dites-vous?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLÉS, ISMENIE.

ISMENIE.

VOICI l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout, il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran, le grand-prêtre inspiré,
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il, a reçu vos sermens;
Messene en est témoin, les dieux en sont garants:
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célebre à genoux cet hymen plein d'horreur;
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor sont la publique joie!

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie!

MEROPE.

C'est un crime effroyable, & déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eſt un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Eh bien! le déſeſpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers ce temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, ſous la garde des dieux.
Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe;
Ils ont aſſez long-tems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère!
On vient. Ah! je friſſonne. Ah! tout me déſeſpère.
On m'appelle, & mon fils eſt au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

Aux ſacrificateurs.

Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entrainer la victime.
O vengeance! ô tendreſſe! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir?

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLÉS.

NARBAS.

LE tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre deſtinée eſt encor incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah! mon prince! ah! mon fils!
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran déſarmez la colère;
Conſervez une tête, hélas! ſi néceſſaire,
Si long-tems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui? moi, né de Mérope? & Creſfonte eſt mon père?
Son aſſaſſin triomphe; il commande, & je ſers?
Je ſuis du ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers?

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide!

EGISTE.

Eh quoi! tous les malheurs aux humains réſervés,
Faut-il, ſi jeune encor, les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obſcurité.
Le ciel ſait cependant, ſi, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſère;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache:
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né:
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah! mon père! ah! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main déſeſperée?
Mes malheurs finiſſaient, mon ſort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLÉS, Gardes.

POLIFONTE.

RETIREZ-VOUS(1); & toi dont l'aveugle jeuneſſe
Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe :
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix.
Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être en un mot eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Élevé loin des cours, & ſans experience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi n'affectes point dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état ſois humble avec ton maître.
Si le hazard heureux t'a fait naitre d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en ſervant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a ſubi mes loix, & marche vers le temple.
Suis ſes pas & les miens, viens aux pieds de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les dieux, atteſte leur puiſſance ;
Prends-les tous à témoins de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & réponds-moi.

(1) Ils s'éloignent un peu.

EGISTE.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre ?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains ;
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître;
Si c'est à Polifonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien! cette bonté qui s'indigne & se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attends aux autels, & tu peux y venir.
Viens recevoir la mort ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne sorte, & n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euriclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en sais l'impuissance ;
Mais je me fie au moins à votre experience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCENE III.

ÉGISTE, NARBAS, EURICLÉS.

ÉGISTE.

AH! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtruis mon bras à me venger du crime;
Éclaires mon eſprit du ſein des immortels:
Polifonte m'appelle aux pieds de tes autels!
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon prince, êtes-vous las de vivre?

EURICLÉS.

Dans ce péril du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre!
Mais laiſſez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il eſt n'eſt point anéanti.
Souffrez.

ÉGISTE.

En d'autres tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons ſerait ſouple & docile:
Je vous croirais tous deux; mais dans un tel malheur,
Il ne faut conſulter que le ciel & ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne;
Mais le ſang des héros ne croit ici perſonne.
Le ſort en eſt jetté.... ciel! qu'eſt-ce que je vois?
Mérope!

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS, EURICLÉS, Suite.

MEROPE.

LE tyran m'oſe envoyer vers toi ;
Ne crois pas que je vive après cette hymenée :
Mais cette honte horrible où je ſuis entrainée,
Je la ſubis pour toi, je me fais cet effort ;
Fais-toi celui de vivre, & commande à ton ſort.
Cher objet des terreurs dont mon ame eſt atteinte :
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte ;
Fils des rois & des dieux, mon fils il faut ſervir.
Pour ſavoir ſe venger, il faut ſavoir ſouffrir.
Je ſens que ma faibleſſe & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils....

EGISTE.

Oſez me ſuivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de ſon trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous ſa voix ? Êtes-vous reine & mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il ſemble que le ciel
T'éleve en ce moment au-deſſus d'un mortel.

Je reſpecte mon ſang, je vois le ſang d'Alcide.
Ah! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te preſſe, il t'inſpire. O mon fils! mon cher fils!
Acheve, & rends la force à mes faibles eſprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeſte?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais reine, & le peu qui m'en reſte
Sous un joug étranger baiſſe un front abattu,
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte eſt haï ; mais c'eſt lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monſtre eſt à l'autel?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses ſoldats
A cet autel horrible accompagnent ſes pas?

MEROPE.

Non: la porte eſt livrée à leur troupe cruelle,
Il eſt environné de la foule infidelle
Des mêmes courtiſans que j'ai vus autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les miens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai ; j'y trouverai des dieux
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaient ſans doute.

MEROPE.

Eh! quel eſt ton deſſein!

EGISTE.

Marchons, quoiqu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis, vous connaitrez du moins
Que le fils de Mérope a merité vos ſoins.

A Narbas en l'embraſſant.

Tu ne rougiras point, crois-moi de ton ouvrage,
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLÉS.

NARBAS.

QUE va-t-il faire? Hélas! tous mes ſoins ſont trahis;
Les habiles tyrans ne ſont jamais punis.
J'eſperais que du tems la main tardive & sûre
Juſtifierait les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Égiſte reprendrait ſon empire uſurpé;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Triſte va ſe perdre à force de courage:
Déſobéira, la mort eſt ſon partage.

EURICLES.

Avez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLES.

Écoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Polifonte,
La reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, & qui fond ſur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans.
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle eſcorte
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous.

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux courroux?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre?
De Mérope & du roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.
Il ſort.

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre?
O dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

Quel ſpectacle! eſt-ce vous, Iſménie?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois?

ISMENIE.

Ah! laiſſez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant? que devient notre reine?

ISMENIE.

De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple, entraînée en ces lieux....

NARBAS.

Que fait Égiste ?

ISMENIE.

Il est... le digne fils des dieux.
Égiste! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi! qu'ont élevé mes mains!

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel étincellait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple observait tout dans un profond silence :
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels ;
Il court, c'était Égiste, il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée,
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il. Dieux prenez vos victimes.
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,

Érox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager,
Lève une main hardie, & penſe à le venger.
Égiſte ſe retourne enflammé de furie;
A côté de ſon maître il le jette ſans vie.
Le tyran ſe relève, il bleſſe le héros;
De leur ſang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inſpire de courage!
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas!
Sa mère.... elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils; arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine;
C'eſt mon fils; déchirez ſa mère, & votre reine;
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis, que ſon danger excite.
Entr'elle & ſes ſoldats, vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vu ſoudain les autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés,
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans;
On veut fuir; on revient, & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & derobe Égiſte & la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond, redouble mon horreur.
On s'écrie: il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez, j'ignore encor, ſi la reine eſt ſauvée;
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée;

Si le tyran n'eſt plus ; le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine providence :
Acheve ton ouvrage, & ſoutiens l'innocence :
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O ciel ! conſerve Égiſte, & que je meurs en paix.
Ah ! parmi ces ſoldats ne vois-je point la reine ?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

On voit dans le fond du théâtre le corps de Poliſonte couvert d'une robe ſanglante.

MEROPE.

GUERRIERS, prêtres, amis, citoyens de Meſſene,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi ;
Je vous le jure encor, Égiſte eſt votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voyez traîné ſur la pouſſière,
C'eſt un monſtre ennemi des dieux & des humains ;
Dans le ſein de Creſfonte il enfonça ſes mains.
Creſfonte, mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.
Il opprimait Meſſene, il uſurpait mon rang,
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.

En courant vers Égiſte qui arrive la hache à la main.

Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,
C'eſt le fils de vos rois, c'eſt le ſang de Cresfonte.
C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certain que mon cœur,
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Polifonte arracha ſon enfance.
Les dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces dieux,
Que c'eſt-là votre roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend, un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime.

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à ſon ame intrépide,
Ah! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en ſon printems,
Eût pu venger Meſſène, & punir les tyrans?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre.
Écoutez: le ciel parle; entendez ſon tonnerre:
Sa voix qui ſe déclare, & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.

SCENE

SCENE DERNIERE.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLÉS, Peuple.

EURICLES.

AH! montrez-vous, madame, à la ville calmée;
De retour de ſon roi la nouvelle ſemée
Volant de bouche en bouche, a changé les eſprits;
Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris.
Le peuple impatient verſe des pleurs de joye;
Il adore le roi que le ciel lui renvoye;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour;
Il conſacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polifonte eſt par-tout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre eſt adoré.
O roi! venez jouir du prix de la victoire:
Ce prix eſt notre amour; il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'eſt point à moi: cette gloire eſt aux dieux,
Ainſi que le bonheur la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mere;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LETTRE
DE M. DE LA LINDELLE
A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS avez eu la politeſſe de dédier votre tragédie de Mérope à M. Maffei, & vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant avec la grande connaiſſance que vous avez du théâtre, la difference qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène françaiſe, & celles de la ſcène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour M. Maffei ne vous ont pas permis de remarquer les défauts veritables de cet auteur; ais moi qui n'ai en vûe que la verité & progrès des arts, je ne craindrai point de re ce que penſe le public éclairé, & ce que us ne pouvez vous empêcher de penſer us-même.

L'abbé des Fontaines avait déjà relevé

quelques fautes palpables de la Mérope de M. Maffei, mais à ſon ordinaire avec plus de groſſièreté que de juſteſſe; il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce ſatyrique décrié n'avait ni aſſez de connoiſſance de la langue italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain & exempt d'erreur.

Voici ce que penſent les litterateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France & de-là les monts. La Mérope leur paraît ſans contredit le ſujet le plus touchant & le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre; il eſt fort au-deſſus de celui d'Athalie, en ce que la reine Athalie ne veut pas aſſaſſiner le petit Joas, & qu'elle eſt trompée par le grand-prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés, au lieu que dans la Mérope c'eſt une mère qui en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour & ſon eſperance. L'interêt de Mérope eſt tout autrement touchant que celui de la tragédie d'Athalie; mais il paraît que M. Maffei s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, & qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1 Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées & le théâtre ſe trouve vuide; défaut qui ne ſe pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2 Les acteurs arrivent, & partent ſouvent ſans raiſon; défaut non moins eſſentiel.

3 Nulle vraiſemblance, nulle dignité, nulle bienſéance, nul art dans le dialogue, & cela dès la première ſcène, où l'on voit un tyran raiſonner paiſiblement avec Mérope dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler d'amour; cela ſerait ſifflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4 Tandis que le tyran parle d'amour ſi ridiculement à cette veille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre: mais un ne ſait point dans le cours de la pièce qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe! quelle baſſeſſe! quelle ſterilité! Cela ne ſerait pas ſupportable dans une farce de la foire.

5 Le Barigel, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier qui porte au doigt un bel anneau, ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6 Le mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre; mais il fallait à une reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7 Au milieu de ces craintes le tyran Polifonte raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de Mérope. Ces ſcènes froides & indécentes qui ne ſont imaginées que pour remplir un acte, ne ſeraient pas ſouffertes ſur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monſieur, de remarquer modeſtement une de ces ſcènes dans laquelle la ſuivante de Mérope prie le tyran de ne pas preſſer les nôces ; parce que, dit-elle, ſa maîtreſſe a *un aſſaut de fievre* : & moi, Monſieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue & une telle réponſe ne ſont dignes que du théâtre d'Arlequin.

8 J'ajouterai encore que quand la reine, croyant ſon fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en Canibale plus encore qu'une mère affligée, & qu'il faut de la décence par-tout.

9 Egiſte qui a été annoncé comme un voleur & qui a dit qu'on l'avoit voulu voler lui-même, eſt encore pris pour un voleur une ſeconde fois, il eſt mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend ſa défenſe. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. Egiſte lui dit que ſon père eſt un

vieillard ; & à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raiſon de changer d'avis, & de ſoupçonner qu'Egiſte pourrait bien être ſon fils ? Voilà-t-il pas un indice bien marqué ? Eſt-il donc ſi étrange qu'un jeune homme ait un père âgé ? Maffei a ſubſtitué cette faute & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus groſſière qu'il avait faite dans la première édition. Egiſte diſait à la reine : *ah ! Polidore, mon père ?* Et ce Polidore était en effet l'homme à qui Mérope avait confié Egiſte. Au nom de Polidore, la reine ne devait plus douter qu'Egiſte ne fût ſon fils, la pièce était finie. Ce défaut a été ôté ; mais on y a ſubſtitué un défaut encore plus grand.

10 Quand la verité eſt ridiculement & ſans raiſon en ſuſpens ſur ce mot *Vieillard*, arrive le tyran qui prend Egiſte ſous ſa protection. Le jeune homme qu'on devait repréſenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un aviliſſement & une baſſeſſe qui fait mal au cœur, & qui dégrade entièrement Egiſte.

11 Enſuite Mérope & le tyran paſſent leur tems enſemble. Mérope évapore ſa colere en injures qui ne finiſſent point. Rien eſt plus froid que ces ſcènes de déclamation

qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ce ſont des ſcènes d'écolier. Toute ſcène qui n'eſt pas une eſpèce d'action eſt inutile.

12 Il y a ſi peu d'art dans cette pièce, que l'auteur eſt toujours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir ſon théâtre. Le quatriéme acte commence encore par une ſcène froide & inutile entre le tyran & la ſuivante ; enſuite cette ſuivante rencontre le jeune Egiſte je ne ſais comment, & lui perſuade de ſe repoſer dans le veſtibule, afin que quand il ſera endormi, la reine puiſſe le tuer tout à ſon aiſe. En effet, il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! & la reine vient pour la ſeconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette ſituation répétée deux fois eſt le comble de la ſterilité, comme le ſommeil du jeune homme eſt le comble du ridicule. M. Maffei prétend qu'il y a beaucoup de génie & de varieté dans cette ſituation répétée ; parce que la premiére fois la reine arrive avec un dard, & la ſeconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13 Enfin le vieillard Polidore arrive tout à propos, & empêche la reine de faire le coup, on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intereſſans entre la

mère & le fils, entr'eux deux & le tyran. Rien de tout cela ; Egiſte s'enfuit & ne voit point ſa mère, il n'a aucune ſcène avec elle, ce qui eſt encore un défaut de génie inſupportable. Mérope demande au vieillard quelle recompenſe il veut, & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi paſſe ſon tems une reine qui devrait courir après ſon fils. Tout cela eſt bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14 Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouſer, & pour y parvenir il fait dire à Mérope, qu'il va faire égorger tous les domeſtiques & les courtiſans de cette princeſſe, ſi elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! M. Maffei ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour ſauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouſer le meurtrier de ſa famille.

15 Autre puerilité de collégé. Le tyran dit à ſon confident : *Je ſais l'art de régner, je ferai mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes ſujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables, j'expoſerai les gens de bien à la fureur des ſcélerats, &c.* Quel homme a jamais penſé & prononcé de telles ſottiſes! Cette déclamation de régent de

ſixiéme ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui ſait gouverner ?

On a reproché au grand Racine d'avoir dans Athalie fait dire à Mathan trop de mal de lui-même, encore Mathan parle-t-il raiſonnablement ; mais ici c'eſt le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combuſtion ſoit l'art de régner, c'eſt l'art d'être détrôné, & on ne peut ſans rire lire de pareilles abſurdités. Monſieur Maffei eſt un étrange politique.

En un mot, Monſieur, l'ouvrage de Maffei eſt un très-beau ſujet, & une très-mauvaiſe pièce. Tout le monde convient à Paris que la repréſentation n'en ſerait pas achevée, & tous les gens ſenſés d'Italie en font très-peu de cas. C'eſt très-vainement que l'auteur dans ſes voyages n'a rien négligé, pour engager les plus mauvais écrivains à traduire ſa tragédie, il lui était bien plus aiſé de payer un traducteur que de rendre ſa pièce bonne.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique qu'on donnait à Scaliger. Vous me paraiſſez bien redoutable, & ſi vous traitez ainſi M. Maffei, que n'ai-je à craindre de vous? J'avoue que vous avez trop de raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir des fleurs? Il y en a ſans doute dans la pièce de M. Maffei, & que j'oſe croire immortelles. Telles ſont les ſcènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté; mais, Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres auteurs qui ont traité la Mérope? Pourquoi avec les mêmes ſecours n'ont-ils pas eu le même ſuccès? Cette ſeule raiſon ne prouve-t-elle pas, que M. Maffei doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet?

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que M. Maffei a mis plus d'art que moi dans la maniere dont il s'y prend pour faire penſer à Mérope que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils méme. Je n'ai pu me ſervir comme lui d'un anneau, parce que depuis *l'anneau* royal dont Boileau ſe moque dans ſes ſatyres, cela ſemblerait trop petit ſur notre théâtre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiécle & de ſa nation; mais par cette raiſon-là même il ne faut pas condamner légerement les nations étrangères.

Ni M. Maffei ni moi, n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le tyran Poliſonte veuille abſolument épouſer Mérope. C'eſt peut-être là un défaut du ſujet; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'interêt qu'il produit eſt conſiderable. Le grand point eſt d'émouvoir, & de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris, voilà une grande réponſe aux critiques. On ne peut être parfait; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections! Il eſt vrai qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie qu'on ne paſſerait pas en France; premièrement, parceque les goûts, les bienſéances, les théâtres n'y ſont pas les mêmes; ſecondement, parce que les Italiens n'ayant point de ville où l'on

représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opera étouffe chez eux Melpomène, & il y a tant de Castrati, qu'il n'y a plus de place pour les Esopus & les Roscius; mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.

Fin du second Volume.

A MONTARGIS,
de l'Imprimerie de J. BOBIN. 1763.

LA MANIE DES ARTS,

OU

LA MATINÉE A LA MODE;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par Mr. ROCHON DE CHABANNES:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le Mercredi premier Juin 1763.

AVERTISSEMENT.

CETTE Comédie a reçu du Public l'accueil le plus favorable ; mais l'Auteur, occupé d'affaires importantes, n'avait veillé juſqu'à ce jour à aucune des Éditions qui en avaient été faites ; & toutes par conſéquent avaient été très-négligées : ſur les repréſentations qui lui ont été faites, il a veillé ſur cette Édition, & elle eſt entièrement conforme au Manuſcrit de la Comédie.

ACTEURS.

FORLISE.

UN PHILOSOPHE.

DU COLORIS, Peintre.

ALLÉGRO, Muſicien.

UN GASCON.

DUMONT, Valet-de-Chambre de M. Forliſe.

UNE COMTESSE Bel-Eſprit.

Madame FORLISE, Mère de Forliſe.

LAQUAIS, Perſonnages muets.

La Scène eſt dans un Sallon de M. Forliſe.

LA MANIE DES ARTS,

OU

LA MATINÉE A LA MODE;

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente l'appartement du Protecteur; on y voit deux Bureaux remplis de livres, de manuſcrits, & de papiers de Muſique; plus loin on apperçoit un tableau ſur le chevalet. Le Sallon eſt garni de fauteuils, d'inſtrumens répandus çà & là.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PHILOSOPHE.

AH! Monſieur l'homme ſenſé, ou du moins qui vous piquez de l'être, vous avez fait là une belle

démarche ! Vous rencontrez Forliſe dans une maiſon, on vous l'annonce comme un Protecteur des Arts; vous vous prévenez en ſa faveur, il ſe paſſionne pour vous, il vous engage à le venir voir, vous n'héſitez pas à lui promettre, & vous voilà chez un Protecteur Artiſte. Vingt inſtrumens de toutes les façons, répandus dans tous les coins & recoins du Sallon; de mauvaiſe muſique étalée ſur le Bureau, & notée à la main; un tableau déteſtable placé ſur le chevalet; tout m'annonce la manie de mon Original, & le caractère de ſes Protégés, qui l'entretiennent ſans doute dans autant de ridicules.... Eh bien ! qu'importe ? Il ne faut pas perdre ſes pas. Je comptais trouver un grand homme, des Gens à talens; je verrai un Nain, un Pigmée monté ſur des échâſſes, à qui des flateurs perſuaderont qu'il eſt véritablement grand : cela m'amuſera; ce tableau peut mériter un coup-d'œil philoſophique : il eſt bon de voir de près certains ridicules, pour n'être pas tenté de les prendre ſoi-même. Voilà ſans doute deux Protégés de M. le Marquis : ils s'avancent; écoutons-les.

(*Il s'aſſied derrière un Bureau.*)

SCÈNE II.

LE PHILOSOPHE, DU COLORIS, ALLÉGRO.

ALLÉGRO, *s'avançant, à du Coloris.*

SI c'eſt du bel-air que de ſe faire attendre, il faut convenir que M. de Forliſe attrape mieux cet air-là que perſonne.

DU COLORIS, *à Allégro.*

Il ne ſçait pas apparemment que le temps qu'un Grand fait perdre à l'attendre, eſt toujours employé à parler mal de lui.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

Bon.

DU COLORIS.

Je ne connais rien de plus ridicule que ce perſonnage.

ALLÉGRO.

Dites de plus impudent.

DU COLORIS.

Il a la manie de tout ſçavoir, & ne ſçait rien.

ALLÉGRO.

Il veut être Artiſte, Muſicien ; & nous le ſommes pour lui.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

Voilà deux lâches qui font le portrait d'un Sot.

ALLÉGRO.

Et, avec tout cela, il ne nous ménage pas.

DU COLORIS.

Il nous traite avec orgueil, avec mépris.

ALLÉGRO.

« Il nous fait attendre.

DU COLORIS.

» Il nous reçoit mal.

ALLÉGRO.

» Il croit nous honorer d'un regard.

DU COLORIS.

» Nous baiſſons les yeux devant lui.

ALLÉGRO.

» Il s'étale dans un fauteuil.

DU COLORIS.

» Nous n'oſons nous aſſeoir.

ALLEGRO.

» Il nous adreſſe la parole, nous lui répondons, » il ne nous écoute déjà plus.

DU COLORIS.

» Il prend plaiſir à nous interdire, à nous embar-» raſſer ».

ALLÉGRO.

Il n'eſt pas juſqu'à ſes valets qui ne nous meſurent du haut en bas.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

Que je leur ſçais bon-gré de leur inſolence!

DU COLORIS.

Cependant Monſieur s'habille, fait ſa toilette, s'amuſe avec ſes chiens ou ſes valets, dit une mauvaiſe plaiſanterie qu'il veut que nous trouvions bonne, ſe lève, prétexte une affaire, nous tend la main, & nous renvoie.

ALLÉGRO.

Et M. Dumont ſon Valet-de-chambre?

DU COLORIS.

C'eſt encore un autre impertinent.

ALLÉGRO.

Il vous protège auſſi.

DU COLORIS.

Il faut le ménager, pour avoir l'oreille de ſon Maître.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

M. Dumont doit valoir ſon peſant d'or.

DU COLORIS.

Patience, que j'aie fait mon chemin....

ALLÉGRO.

Que je me vo.e au-deſſus de mes affaires....

DU COLORIS.

Comme je vous le mène, ce petit Monſieur!

ALLÉGRO.

Comme je lui fais changer de ton!

DU COLORIS.

« Je dis ce que je penſe des Grands....

ALLÉGRO.

« De leur nullité, de leur préſomption!

DU COLORIS.

« Je m'étale à mon tour....

ALLÉGRO.

« Je joue l'impertinent, le diſtrait....

DU COLORIS.

« On m'a vendu cher la protection; je fais valoir » le talent ».

ALLÉGRO.

Je ne veux plus qu'on me parle Muſique.

DU COLORIS.

Ni moi, Peinture.

ALLÉGRO.

Je me refuſe aux empreſſemens des Sots.

DU COLORIS.

On me retient à dîner trois mois d'avance, & je manque.

ALLÉGRO.

Moi, j'y vais; mais c'eſt pour boire, manger & ne dire mot: ſi je chante, ce n'eſt que par contradiction.

LE PHILOSOPHE, *ſe levant, vient à eux.*

Bravo, mes bons amis; bravo! rempans d'abord, impertinens après; c'eſt dans l'ordre: voilà le caractère des gens médiocres.

DU COLORIS, *au Philoſophe.*

Monſieur!...

LE PHILOSOPHE.

Ah! ne vous fâchez pas; point d'aigreur: recevez de bonne grâce l'apoſtrophe; vous le devez, du moins, par politique. J'ai votre ſecret; & il ne tient qu'à moi d'en abuſer, pour vous perdre.

ALLÉGRO, *à du Coloris.*

Il a raiſon, contraignons-nous.

LE PHILOSOPHE.

Point d'inquiétude: je n'ai point envie de vous brouiller. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Forliſe vous traite comme vous le méritez; vous le traitez comme il le mérite; c'eſt à ſa place. Je voudrais bien qu'il vînt à paraître, ce M. Forliſe; vous feriez une bonne ſcène enſemble, je m'imagine. On ouvre.

SCÈNE III.

LE PHILOSOPHE, DUMONT, DU COLORIS & ALLÉGRO.

DU COLORIS ET ALLÉGRO, *allant au-devant de Dumont.*

AH ! c'eſt Monſieur Dumont.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

Cette Scène ne doit pas être moins curieuſe : voyons le Valet pour nous diſpenſer de voir le Maître.

(Il ſe raſſied.)

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Serviteur à Monſieur Dumont.

DUMONT, *à du Coloris & Allégro.*

Bon jour. Y a-t-il long-temps que vous attendez M. le Marquis ?

ALLÉGRO, *à Dumont.*

Eh mais ! il y a environ deux heures.

DUMONT.

Nous cauſions & nous riions enſemble.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

Cela donne envie d'attendre.

DU COLORIS.

Vous êtes de ſes amis, Monſieur Dumont?

DUMONT.

Oui, nous vivons en aſſez bonne intelligence.... Je lui paſſe ſes défauts, il me corrige quelquefois des miens; mais tout cela ſe fait de la meilleure amitié du monde.

ALLÉGRO.

Il a bien raiſon de vous aimer, Monſieur Dumont, il a bien raiſon de vous aimer; vous lui êtes fort attaché.

DUMONT.

Eh mais! oui, il paye bien. Ce n'eſt pas l'intérêt qui me mène; mais il faut vivre, mes amis, il faut vivre.

DU COLORIS.

Sans doute. (*A Allégro.*) Mais c'eſt que M. le Marquis ne ſe borne pas à lui donner des preuves de ſon amitié: c'eſt qu'il le conſidère, M. Allégro, c'eſt qu'il le conſidère.

ALLÉGRO *à du Coloris.*

Je m'en ſuis apperçu, comme vous.

DUMONT.

Meſſieurs!...

DU COLORIS.

Il le conſulte.

ALLÉGRO.

Il prend ſes avis.

DUMONT.

Meſſieurs!...

ALLÉGRO.

Il faut entendre M. Dumont parler muſique....

DU COLORIS.

Et Peinture, mon cher, & Peinture....

ALLÉGRO.

Il a une oreille.

DU COLORIS.

Un coup-d'œil....

DUMONT.

Allons, vous voulez rire.... Mais, ſi nous nous aſſéyions, nous cauſerions auſſi à notre aiſe.

ALLÉGRO, *à Dumont.*

En effet, nous vous tenons debout.

DU COLORIS, *préſentant un ſiége à Dumont.*

Voilà un ſiége, Monſieur Dumont.

DUMONT, *s'aſſeyant.*

Et vous?

ALLÉGRO.

Ne prenez pas garde à nous.

DUMONT.

A la bonne heure.

LE PHILOSOPHE, *à lui-même.*

Je ne m'attendais pas à ce dernier trait : les voilà debout devant Monſieur Dumont.

ALLÉGRO.

Eh bien! Monſieur Dumont, que nous direz-vous de bon ? Verrons-nous aujourd'hui M. le Marquis ?

DUMONT, *à Allégro.*

Un moment tout au plus ; car il a de grandes affaires.

ALLÉGRO.

Il eſt occupé, ſans doute, du projet d'un petit Opéra que nous avons concerté enſemble, & dont je viens lui montrer l'exécution.

DUMONT.

Il n'y penſe plus aujourd'hui.

DU COLORIS.

Je me ſuis apperçu qu'il avoit retouché notre tableau ; & il m'attend, ſans doute....

DUMONT, *à du Coloris.*

Non, il ne vous attend ni l'un ni l'autre. Il attend M. Dorilas pour mettre la derniere main à une Tragédie qu'il a compoſée ce matin. Je ne m'y con-

nais pas ; mais, en vérité, c'eſt la plus belle choſe du monde.... (*Appercevant le Philoſophe.*) Mais quel eſt cet Original, cette eſpèce d'ours qui ſe tient tapis dans un coin, nous obſerve & paraît ſe moquer de nous ? Se croirait-il déshonoré de me faire une révérence ? (*Au Philoſophe.*) Monſieur, peut-on ſçavoir ? ....

LE PHILOSOPHE, *à Dumont.*

Pourquoi je n'ai pas vôlé au-devant de vous, comme ces Meſſieurs ? .... Vous en méritez bien la peine, mon ami, car vous êtes bon à voir : mais tenez, je vois auſſi bien de loin que de près.

DUMONT, *à part.*

Cet homme-là ſe moque de moi.

LE PHILOSOPHE.

Non, je vous admire ; vous jouez le rôle de votre Maître ſi parfaitement, ſi parfaitement, que ces Meſſieurs prennent le change. Oh ! il faut avoir de véritables talens pour jouer ainſi la Comédie.

DUMONT, *à part.*

Il me ferait perdre mon crédit, il faut l'expédier. (*Haut.*) Votre nom, Monſieur, pour que je vous annonce.

LE PHILOSOPHE, *ſe levant.*

Non, mon ami ; je ne veux pas voir votre Maître ; je doute qu'il puiſſe valoir mieux que vous. Je ſuis reſté par curioſité ; elle eſt ſatisfaite. Adieu.

(*Il ſort.*)

SCÈNE

SCENE IV.

DUMONT, DU COLORIS, ALLÉGRO.

DUMONT.

VOILA un homme ſingulier, Meſſieurs.

ALLÉGRO, *à Dumont.*

A qui le dites-vous ?

DUMONT.

Il m'a étourdi.

DU COLORIS, *à Dumont.*

On le ſerait à moins.

DUMONT.

Si j'avais ſçu à qui j'avais affaire....

ALLÉGRO.

A un fou.

DUMONT.

Je l'ai penſé de même.

DU COLORIS.

Il faut paſſer quelque choſe à ces gens-là.

DUMONT.

Auſſi, vous voyez comme je me ſuis conduit.

ALLÉGRO.

Nous avons admiré votre retenue.

DUMONT.

Il ne faudrait pas me marcher ſur le pied.

DU COLORIS.

On paſſerait mal ſon temps.

DUMONT.

Je ne ſuis pas brutal : mais.... Ah ! j'apperçois M. le Marquis ; je vais vous préſenter.

SCÈNE V.

FORLISE, *en robe de chambre, & ſuivi d'un nombreux Domeſtique ;* ALLÉGRO, DU COLORIS, DUMONT.

FORLISE.

MILLE pardons, Meſſieurs, mille pardons. (*Donnant un rouleau de papier à Dumont.*) Tenez, M. Dumont.

DUMONT, *à part.*

Malpeſte ! c'eſt la Tragédie.

FORLISE.

Point de curiosité, Mons Dumont; mettez tout cela sur mon Bureau. (*A ses gens.*) Qu'on m'habille. (*Aux Protégés.*) Vous permettez? (*A Dumont.*) A propos, as-tu porté ce Livre chez la Duchesse?

DUMONT, *à Forlise.*

Oui; je lui ai dit qu'il était d'un de vos amis; & qu'il fallait qu'elle le trouvât bon.

FORLISE.

A merveille.

DUMONT.

Elle m'a remis celui-ci qu'il faut que vous trouviez mauvais.

FORLISE.

C'est juste.... Eh bien! mon cher Monsieur du Coloris, que dites-vous de notre Tableau? Avez-vous remarqué?....

DU COLORIS, *à Forlise.*

Des changemens considérables.

FORLISE.

Dont vous êtes content, sans doute?

DU COLORIS.

Mais oui; l'on ne peut nier.....

FORLISE.

Dumont, je ſors à trois heures; ayez ſoin d'en prévenir mon Cocher.

DUMONT.

Mais, M. le Marquis, vous ne ſçauriez ſortir....

FORLISE, *à Dumont.*

Comment?.... (*A ſes gens.*) Mon habit..... (*On lui donne ſon habit; &, tout en s'ajuſtant, il continue.*) Vous ne finiſſez pas, entre nous, ce que vous faites, mon cher du Coloris: vous ne finiſſez pas; ce Tableau avait grand beſoin d'être retouché... Je ne ſçaurais ſortir, Monſieur Dumont; je ne ſçaurais ſortir? Eh pourquoi, s'il vous plaît?

DUMONT.

Pour une petite bagatelle.

FORLISE.

Une petite bagatelle? On ſaura ſans doute cette petite bagatelle?

DUMONT, *avec un geſte d'impatience de ne pouvoir lui répondre.*

C'eſt.....

FORLISE, *à ſes gens.*

Ma montre.... Apportez-vous notre Opéra, mon cher Allégro?

ALLÉGRO, *à Forliſe.*

Le voici.

FORLISE,

Qu'eſt-ce qui me retient donc, Monſieur Dumont? Qu'eſt-ce qui me retient donc? Répondez.

DUMONT.

A qui répondre?

FORLISE, *à Allégro.*

Avez-vous fait copier les parties?

ALLÉGRO.

Oui, Monſieur.

FORLISE, *à Dumont*

Je ne me ſouviens d'aucun engagement.... Parle donc.

DUMONT.

Il faudrait être sûr que vous m'écoutaſſiez.

FORLISE.

J'écoute.

DUMONT.

Vous avez.....

FORLISE, *au Muſicien.*

Nous avons un Ballet à la fin?

ALLÉGRO.

Un grand Chœur.

FORLISE, *à Dumont.*

Éh bien ? Acheve donc ; j'ai ?...

DUMONT.

Du monde à dîner.

FORLISE, *à Allégro.*

Un grand Chœur : cela fera un grand effet. (*A Dumont.*) Du monde à dîner, dis-tu ? Quel contre-tems ! Il faut pourtant que je ſorte, Mons Dumont : comment faire ? J'ai promis à Montfort de l'aller voir ; c'eſt un jeune Artiſte que je veux mettre en réputation ; c'eſt une viſite eſſentielle, cela marquera.

DUMONT.

Vous êtes bien embarraſſé ! Envoyez votre carroſſe à ſa porte ; cela lui fera autant d'honneur que ſi vous y alliez vous-même.

FORLISE.

Oui, l'on peut en effet.... Rien de mieux raiſonné !... Tu as un gros bon ſens qui m'étonne quelquefois. (*A part.*) Il faut pourtant que je me débarraſſe de ces Meſſieurs. (*A Allégro.*) Voilà donc notre Opéra, mon cher ? Je verrai cela à tête repoſée.... De l'émulation, Monſieur du Coloris, de l'émulation. (*Se mettant à ſon Bureau.*) Adieu : je ne

vous retiens pas. Il y a long-temps que vous m'attendez, j'en ſuis honteux ... Monſieur Allégro, en vous en allant, remettez les parties copiées à mes Muſiciens, & dites-leur qu'ils ne s'écartent pas. Si j'ai un moment à moi, je les ferai avertir. Nous exécuterons quelques morceaux de notre Opéra. Je vous baiſe les mains, au revoir.... J'irai vous rendre viſite au premier jour.

DUMONT.

Oui, nous enverrons le Carroſſe.

ALLÉGRO.

Nous reviendrons vous faire notre cour.

FORLISE.

Vous ſçavez bien que je ne veux pas qu'on me faſſe la cour : regardez-moi comme votre ami, l'un & l'autre, je vous en conjure. Venez dîner ici, quand vous voudrez ; je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir vous retenir aujourd'hui. Serviteur. Nous parlerons Muſique & Peinture une autre fois : je vous laiſſe aller. Venez revoir votre tableau, & vous, votre Opéra : vous ne les reconnaîtrez plus.

(*Allégro & du Coloris ſortent.*)

SCÈNE VI.

FORLISE, DUMONT, UN LAQUAIS.

DUMONT.

VOILA des gens bien reçus, pour avoir attendu trois heures !

FORLISE.

Ils s'en vont les plus contens du monde. (*Appellant un de ſes gens.*) Holà, hé ! quelqu'un ? Si Dorilas vient, qu'on le laiſſe entrer.

(*Le Laquais ſort.*)

SCÈNE VII.

FORLISE, DUMONT.

FORLISE, *à lui-même, parcourant ſa Tragédie.*

MA Tragédie l'étonnera, ſur ma parole. Comment ai-je pu trouver un pareil Sujet ? Non, je n'en reviens pas. Qu'on diſe qu'il n'y a plus rien de neuf ; oui, pour des eſprits ſtériles : mais pour ces heureux génies favoriſés des Cieux.... Monſieur Du-

mont, il faut paſſer aux Français, & leur demander lecture, de ma part, pour Dorilas; je veux lui faire préſent de ma Tragédie.

DUMONT.

M. le Marquis eſt magnifique.

FORLISE.

Quel début! Il fixera votre attention, Meſſieurs les Comédiens, il fixera votre attention; vous prêterez l'oreille à Dorilas; il fera tomber la navette de vos mains, Meſdames; vous n'aurez pas envie de vous regarder pour vous faire rire; vous pleurerez, morbleu! vous pleurerez: & vous Meſſieurs, vous ne vous amuſerez pas long-temps de l'embarras, de la modeſtie, ou des prétentions de l'Auteur; il vous attendrira, il vous ſubjuguera. Je vous entends d'ici vous récrier, vous extaſier. « Bon, encore mieux: à miracle! à merveille! j'étouffe, je » n'en puis plus; laiſſez-nous reſpirer: c'eſt du » Corneille, du Racine, du Crébillon, du Voltaire! Cela ira aux nues; voilà ce qui s'appelle » une Tragédie! C'eſt un fier génie que cet homme-là! Au ſcrutin, Meſſieurs.... point de ſcrutin; » enregiſtrons: faites copier les rôles. Monſieur l'Auteur, à qui deſtinez-vous la Princeſſe, l'Amant, le » Tyran?... » Que d'embraſſades, de la part des Dames, je vous ménage là, Monſieur Dorilas! Que de complimens vous allez recevoir de ces Meſſieurs! La louange, la flatterie, le miel coulent de toutes les

bouches. Vous ſortez, vous deſcendez les marches de la Comédie : c'eſt un Conſul Romain qui deſcend du Capitole ; on vous précède, on vous entoure, on vous ſuit ; votre triomphe eſt écrit ſur tous les fronts, & ſur le vôtre particulièrement, M. l'Auteur : les oiſifs du Caffé ſont ſous les armes, & vous attendent. Quel moment ! Quelle ſortie ! Je ne ſçais pas comment un Auteur peut quitter ce jour-là la porte de la Comédie.

DUMONT.

Voilà qui eſt beau. Mais quand la Piéce eſt refuſée ?

FORLISE.

C'eſt un Courtiſan diſgracié, à qui tout le monde tourne le dos ; il deſcend les marches de la Comédie ſans eſcorte, l'œil morne, & la tête baiſſée ; ſort ſans regarder devant ni derrière lui, à droite ni à gauche, & file le long du mur : mais Dorilas n'éprouvera point ce revers, je t'en réponds. Voyons, continuons ce que nous avons ſi bien commencé. Dumont, ne m'interromps plus : mon démon me ſaiſit, j'entre en verve ; écrivons.

DUMONT, *à lui-même.*

Si je faiſois auſſi des vers ? Qu'eſt-ce qui m'en empêche ? En les faiſant recorriger par un autre, cela n'eſt pas difficile. M. Dorilas aura bien la complaiſance de faire pour moi ce qu'il fait pour mon

Maître.... Poétiſons.... Mais pour qui? Comment! pour Philis.. .. ma Maitreſſe; elle a un petit nez trouſſé bien capable d'ouvrir la veine.

(*Il ſe met à une table.*)

FORLISE, *à lui-même.*

Quelle rapidité! Quelle foule d'idées! Comme cela ſe préſente!

DUMONT.

Voilà une plume, de l'encre, du papier; il y aura bien du malheur, ſi je ne fais pas des vers avec tout cela. Il faut d'abord ſe frotter le front, ſe ronger les doigts, regarder le Ciel, fixer les yeux en terre, frapper du pied, battre la muraille de ſa tête, marcher à grands pas, s'arrêter tout court, s'aſſeoir tantôt ſur une chaiſe, tantôt ſur une autre: eſſayons toutes ces manieres-là... Bon; je commence à entrevoir quelques idées; promenons-les pour les étendre.... M'y voilà....

De même qu'un Taureau....

Mais cette comparaiſon-là effraiera ma Maitreſſe.... Tout coup vaille; écrivons.

FORLISE, *ſe levant.*

Voyons, que j'arrange ma ſituation, que je meſure un peu l'étendue de la Scène pour mon coup de Théâtre.... Bon.... il y aura de la place; l'effet ſera merveilleux! (*Il ſe raſſied à ſon bureau.*) On aurait mis là autrefois du ſentiment, le cri de la dou-

leur, du déſeſpoir; mais nous nous y entendons bien mieux aujourd'hui. Une déclamation, un coup-d'œil philoſophique; voilà ce qu'il faut.

DUMONT.

De même qu'un Taureau bondiſſant dans les airs...

FORLISE.

Courage, Forliſe!

DUMONT.

Courage, Dumont!

FORLISE.

Que je ſuis content de moi!

DUMONT.

Que je ſuis enchanté de ma petite perſonne! je me carreſſerais, je me baiſerais volontiers.

FORLISE.

Comment ai-je pu trouver cela?

DUMONT.

Comment l'eſprit humain peut-il aller juſques-là?

FORLISE, *en baiſant ſon papier.*

O trop heureux Forliſe!

DUMONT, *regardant Forliſe.*

C'eſt encore apparemment une des cérémonies de la magie. (*Il baiſe auſſi ſon papier.*) O trop heureux Dumont!... En effet, je ſens que cela m'échauffe l'imagination. (*Il le rebaiſe.*) O trop heureux Dumont!

FORLISE.

Voilà de quoi faire tourner la tête à toutes nos femmes.

DUMONT.

Je ne ſçais ſi la tête en tournera à Philis ; mais elle m'en tourne à moi.

FORLISE.

Je ne me poſſède pas.... Je ſuis dans une ivreſſe...

DUMONT.

Et moi, je ſuis comme un homme ivre mort. Ce que c'eſt que la Poéſie !

FORLISE.

Si Dumont n'étoit pas ſi bête....

DUMONT.

Si mon Maître ne croyait pas avoir tant d'eſprit...

FORLISE.

Je lui lirais ce morceau.

DUMONT.

Je lui ferais voir ce petit plat de mon métier.

FORLISE.

Mais non ; il ne ſentira point.

DUMONT.

Mais non ; il ſe moquera de moi.

FORLISE.

Dumont, te tairas-tu ?

DUMONT.

Non, ma Philis, non....

FORLISE, *à Dumont.*

Comment, non?.... Maraud!

DUMONT, *à Forlise.*

Monſieur, je parlais à Philis.

FORLISE.

Qu'eſt-ce à dire, à Philis?

DUMONT.

Ce ſont de petits vers.

FORLISE.

Je crois, Dieu me pardonne, que le maroufle....

DUMONT.

Oui, Monſieur.

FORLISE.

Ah! voyons cela, Monſieur Dumont, voyons cela.

DUMONT.

Eh! mais, cela n'eſt pas ſi mauvais que vous l'imaginez bien.

FORLISE.

Tu te fâches; prends la peine d'aller bouder & extravaguer plus loin, & laiſſe-moi....

DUMONT, *à lui-même.*

travaguer ici tout ſeul, à la bonne heure.

(*Il ſort.*)

SCÉNE VIII.

FORLISE, *ſeul.*

J'Ai fait aſſez de noir avec ma Tragédie; changeons d'occupation, pour nous diſtraire. (*Il ſe met au chevalet après le Tableau de M. du Coloris.*) Ah! Monſieur du Coloris, que vous me donnez de peine! mais je vous rendrai un homme celèbre, en dépit de vous-même. (*Il prend la palette & donne quelques coups de pinceau au Tableau.*) C'eſt Prométhée qui vient, un flambeau à la main, animer la peinture; quel jour j'ai répandu ſur ce Tableau! quel feu! quelle âme! il ſemble que la Déeſſe reſpire.

SCÈNE IX.

FORLISE, DUMONT, LA COMTESSE.

DUMONT, *annonçant.*

MADAME la Comteſſe.

(*Il ſort.*)

SCÈNE X.

FORLISE, LA COMTESSE.

FORLISE, *ſurpris & ſe levant.*

EH! Madame, comment! juſqu'ici?

LA COMTESSE.

Oui; votre Sallon eſt plein; votre frère en fait parfaitement les honneurs, & j'ai eſquivé la compagnie, pour venir vous ſurprendre dans vos hautes occupations.... Mais comment! M. le Marquis, vous peignez! Eh! mais, je ne vous connoiſſais pas encore ce talent.

FORLISE.

Ah! Comteſſe, ce ſont des eſſais d'écolier.

LA COMTESSE.

Qui valent des coups de maître.... Je ſuis jalouſe de ce Tableau d'imagination. Allons remettez-vous à votre place; & moi je vais m'aſſeoir ici; peignez-moi.

FORLISE, *très-embarraſſé.*

Eh! mais, vous n'y penſez-pas, & je ne ſuis pas aſſez habile....

LA

LA COMTESSE.

Pour attraper une femme ? Nous verrons. (*S'aſſeyant & s'arrangeant.*) Me voilà bien, commencez ; ſi vous vous y prenez mal, on vous le dira.

FORLISE.

Mais je n'ai pas de toile.

LA COMTESSE.

Eh bien ! effacez cette tête, & mettez-moi à la place.

FORLISE.

Mais c'eſt une tête de caractère.

LA COMTESSE, *avec un peu d'humeur.*

Vous verrez que je n'ai pas de caractère !

FORLISE.

Non ; vous êtes trop jolie.

LA COMTESSE.

Il a quelque raiſon.

FORLISE.

Et puis, avez-vous des heures à me donner ?

LA COMTESSE.

Des momens, paſſe. M'en voilà dégoûtée. (*Elle vôle au Bureau de Forliſe.*) Avez-vous-là quelque choſe de nouveau ?

FORLISE, *à la Comteſſe qui ravage tout ſur le Bureau.*

Ah ! Comteſſe, prenez garde.

LA COMTESSE.

Je ne touche à rien ; je n'en veux qu'à cette Muſique.

FORLISE.

C'eſt un petit Opéra.

LA COMTESSE.

Vous avez fait un Opéra, M. le Marquis ? Voyons, voyons. Comment ! mais cela me paraît très-agréable ; voilà une Ariette tout-à-fait de mon goût.

FORLISE.

Si vous vouliez nous la chanter ?...

LA COMTESSE.

M'accompagnerez-vous ?

FORLISE.

Volontiers, Comteſſe. C'eſt une Bergère à qui le réveil vient d'effacer l'image de ſon Amant.... (*Il eſſaie de jouer du violon.*) Je ne ſuis pas en train ; je ne ſçais ce que j'ai dans les doigts. Mes nerfs.... (*Il appelle.*) Dumont !

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, FORLISE, DUMONT.

DUMONT.

MONSIEUR!

FORLISE, *à Dumont.*

Mes Muſiciens ſont-ils là?

DUMONT.

Les voilà; il y a une heure qu'ils attendent pour répéter votre Opéra.

FORLISE.

Qu'ils jouent. (*Aux Muſiciens.*) Acte premier, Scène IIIe, après l'air de Baſſe-taille. Allons, Meſſieurs.

LA COMTESSE *chante.*

Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne retrouve plus Silvandre;
Silvandre était à mes genoux,
Je ne retrouve plus Silvandre.
Silvandre était à mes genoux,
Il me preſſait de me rendre:
Il me fixait d'un air ſi doux,
Il me parlait d'un ton ſi tendre!
Sommeil, &c.

(*Dumont, qui n'eſt pas fort content de la muſique de ſon Maître, ſort avec humeur.*)

SCÈNE XII.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *continuant.*

IL raviſſait, ce cher Amant,
Mon cœur, mes ſens & mon oreille ;
Toujours le bien vient en dormant ;
Et les regrets, quand on s'éveille.

Et les regrets quand on s'éveille : cela eſt vrai ; mon cher Marquis, cela eſt vrai ; je l'ai éprouvé pluſieurs fois.

FORLISE.

Comment trouvez-vous mon Ariette ?

LA COMTESSE.

Charmante.

FORLISE.

Je ne l'ai pas encore retouchée.

SCÈNE XIII.

FORLISE, LA COMTESSE, DUMONT.

DUMONT.

MONSIEUR, c'eſt Madame votre mère.

FORLISE.

Eh bien! faites entrer.

(*Dumont ſort.*)

SCÈNE XIV.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

LA fâcheuſe rencontre! Que vient-elle faire?

FORLISE.

Comteſſe, un moment eſt bien-tôt paſſé....

LA COMTESSE.

Ah! je vais rejoindre la compagnie.

FORLISE.

Non, de grace. Ce ſont des conſeils, des remontrances, ou des ſollicitations pour des protégés; car

ma mère a auſſi des protégés ; & votre préſence, à coup sûr, abrégera la viſite.

LA COMTESSE.

A la bonne heure : mais je m'enfuis, ſi elle ne finit pas.

SCÈNE XV.

FORLISE, Madame FORLISE, LA COMTESSE.

Madame FORLISE.

MON fils, je viens vous parler en faveur d'un homme d'un vrai mérite, vous engager à lui rendre ſervice, à le préſenter au Miniſtre ; c'eſt un homme eſſentiel, rempli de bonnes vues, qui n'a jamais rêvé qu'au bien de ſa Patrie & de ſes Concitoyens. Des établiſſemens utiles & glorieux ; des projets de réforme & d'amélioration dans les finances ; d'excellentes Obſervations ſur le Commerce, l'Agriculture, & le défrichement des terres ; voilà les pièces de ſon porte-feuille, les tréſors qu'il a amaſſés depuis vingt ans, il faut lui en faire faire la diſtribution.

FORLISE.

Tenez, ma mère, les ſyſtêmes, les grandes idées, les choſes qui ont l'air du bien public, échauffent

votre imagination ; mais moi, je me défie de tous ces grands raiſonneurs.

Madame FORLISE.

Voyez, mon fils, examinez ; jugez par vous-même.

FORLISE.

Eh ! bien ſoit, nous verrons, nous examinerons, nous jugerons : envoyez-moi cet homme-là, qu'il vienne me voir, que nous cauſions un peu enſemble.

Madame FORLISE.

Ce n'eſt pas un homme à ſe morfondre dans une anti-chambre, je vous en avertis ; il eſt fier, d'un caractère un peu dur.... Il faut....

LA COMTESSE, *à Madame Forliſe.*

Ne faut-il pas que M. le Marquis aille le trouver, le prévenir, lui offrir ſa protection ?....

Madame FORLISE.

Eh ! pourquoi non, Madame ? Il faut quelquefois déterrer le talent, aller au-devant du mérite ; l'homme pour qui je m'intéreſſe, craint le mépris des Sots, le jargon des Beaux-Eſprits, la table des Riches, l'audience des Grands, & la toilette des Femmes.

LA COMTESSE.

Et, avec toutes ces belles frayeurs-là, on n'attrape rien : les places ſe donnent aux gens qui les demandent, les ſollicitent....

Madame FORLISE.

Quelquefois à ceux qui les méritent. Il eſt encore des Riches & des Grands qui ne donnent pas aux Flateurs & aux Sots les places qui appartiennent au mérite & à la vertu. Vous les voyez chercher avec empreſſement le grand-homme, lui tendre une main bienfaiſante, le protéger, l'enhardir & vaincre ſa miſanthropie par la délicateſſe de leur procédé. Ils dédaignent l'encens, les petits ſoins, & la ſervile adulation des gens médiocres; ils eſtiment, ils aiment même la franchiſe & la ſimplicité des hommes de génie. Voilà les Protecteurs que je révère; voilà ceux à qui je voudrais que vous reſſemblaſſiez, mon fils; ce ſont les ſoutiens des Arts & de la Littérature, les autres en ſont les fléaux & les deſtructeurs. Le véritable Protecteur eſt un Dieu bienfaiſant, qui purge un champ de mauvaiſes herbes, pour en ranimer les plantes ſalutaires.

FORLISE.

C'eſt le mieux du monde, Madame; & je conviens avec vous qu'il eſt glorieux de s'intéreſſer pour un homme de mérite: je penſe même à cet égard que votre Protégé exige tous mes ſoins; mais j'ai peu de crédit, je n'importune guères le Miniſtre....

LA COMTESSE.

Ah! pour cela rien de plus vrai, Madame. Tenez, il y a ſix mois que je perſécute M. le Marquis

pour préſenter un de mes Protégés au Miniſtre, & je ne ſçaurais en venir à bout.... C'eſt pourtant un homme charmant que mon Protégé : il a fait des vers délicieux pour ma petite chienne....

Madame FORLISE.

Je ne croyois mon fils ſi raiſonnable, Madame ; ce ſerait mal faire ſa cour au Miniſtre que de lui préſenter votre Protégé.

LA COMTESSE.

Comment, Madame !

Madame FORLISE.

Permettez-moi de ne vous en pas dire davantage. Je vous laiſſe mon fils ; je me flatte que vous ne m'oublierez pas, & que vous aurez égard à ma recommandation.... Adieu.... Ne me reconduiſez pas.... Mes gens ſont là... Vous avez du monde... Demeurez.... Je le veux....

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XVI.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

HEUREUSEMENT, nous en voilà débarraſſés.

SCÈNE XVII.

UN GASCON, FORLISE, LA COMTESSE.

LE GASCON.

SERVITEUR à l'honorable Compagnie. J'entre ſans façon ; j'ai eu le bonheur, Monſu, d'échapper à vos Valets, & jé viens mé préſenter à vous avec confiance. Jé né vous aurais peut-être pas vu d'aujourd'hui, ſi j'avais rencontré lé moindre de vos gens, votre pétit Houſſard ; car, avant que ces Meſſieurs s'aviſent d'annoncer un galant-homme, qué vous leur faſſiez réponſe, & qu'ils s'aviſent de nous la porter, Dieu mé damne, la Juſtice ferait vendre les terres d'un Gaſcon par Décret.

FORLISE.

Je ſerais fâché, Monſieur, que leur impertinence m'eût privé du plaiſir....

LE GASCON.

Eh donc, jé lé crois bien. Jé viens vous rendre un petit ſervice.

FORLISE.

A moi, Monſieur! Eh! comment reconnaître?...

LE GASCON.

Point dé reconnaiſſance. J'ai appris, dé par lé monde, qué vous aviez beſoin d'un Secrétaire.

FORLISE.

Il eſt vrai.

LE GASCON.

Vous êtes un homme de mérite; vous avez des talens, des connaiſſances; jé né ſuis pas un ſot, un ignorant: Eh bien! jé viens mé préſenter.

FORLISE.

Vous?

LE GASCON.

Moi-même. Perſonne n'eſt plus en état qué moi dé vous dire à quoi jé ſuis propre, & cé qué jé vaux.

FORLISE.

Mais, Monſieur....

LE GASCON.

On né ſé loue pas ordinairement, jé lé ſçais: mais, quand on veut ſé faire connaître tout d'un coup, il faut bien faire les honneurs de ſa perſonne.

LA COMTESSE, *à Forliſe.*

Il a quelque raiſon.

LE GASCON.

Jé n'ai dé recommandation que moi-même, & cé petit Placet de ma façon, dont jé veux vous régaler.

FORLISE.

Madame, qu'en dites-vous? Monſieur veut vous régaler d'un Placet.

LE GASCON.

Jé mé flatte qu'il vous fera plaiſir.

LA COMTESSE, *bas à Forliſe.*

C'eſt un fou dont il faut ſe débarraſſer.

LE GASCON.

C'eſt un Placet en vers, Madame.

LA COMTESSE, *au Gaſcon.*

Un Placet en vers, Monſieur.

FORLISE, *à la Comteſſe.*

eſt neuve.

LA COMTESSE, *à Forliſe.*

Originale, plaiſante. Ce pourrait être un homme d'un vrai mérite, Monſieur le Marquis.

FORLISE.

Nous pourrions bien en avoir été la dupe. (*Au Gaſcon.*) Voyons votre Placet, Monſieur; nous vous écoutons.

LA COMTESSE, *au Gaſcon.*

Nous ſommes toute oreille.

LE GASCON.

Jé commence; écoutez.

Jé ſuis faiſeur dé petits Vers
Et dé Bourgeoiſes Comédies,
Compoſiteur dé petits airs,
Dé Parades, dé Parodies;
Rieur & bouffon excellent,
Lé Singe d'une Compagnie,
Jé poſſède l'heureux talent,
D'amuſer un Grand qui s'ennuie.
J'ai fait rire à tems un Anglais
Qui ſongeait à ſes funérailles,
Un Allemand, un Hollandais,
Un Miniſtre allant à Verſailles.
Plaiſe dé grace à Monſeigneur,
Laiſſer, du haut de ſa grandeur,
Tomber un regard protecteur,
Sur ſon très-humble Serviteur.

LA COMTESSE.

A miracle ! voilà qui eſt charmant, délicieux, divin ! c'eſt le plus joli Placet du monde !

FORLISE.

On ne ſçaurait demander mieux.

LA COMTESSE, *à Forliſe.*

Avec plus d'eſprit.

FORLISE, *à la Comteſſe.*

Et à plus de titres. S'il tient tout ce qu'il promet; mais c'eſt un homme impayable.

LE GASCON.

Jé paſſe.

LA COMTESSE.

Voilà mon Protégé, moi, voilà mon Protégé. (*Au Gaſcon.*) Je veux avoir votre Placet; vous me le copierez, Monſieur, vous me le copierez.

LE GASCON.

Oui, Madame : jé ferai plus, j'aurai ſoin dé vous le noter. Jé l'ai mis en muſique.

FORLISE, *au Gaſcon.*

En muſique ?

LE GASCON.

Oui, Monſu.

LA COMTESSE.

Votre Placet en muſique ? Oh ! je vais raſoler de

vous, mon cher petit Monſieur. Son Placet en muſique, M. le Marquis.... Oh! il n'y a rien au-deſſus de cela. Si vous ne le prenez pas, M. le Marquis, je le prends, moi. (*Au Gaſcon.*) Votre air, votre air, mon cher Monſieur. Ne nous faites pas languir.

LE GASCON.

J'en ai juſtement ſur moi les Parties copiées; jé vais les diſtribuer à vos Muſiciens, ſi vous le trouvez bon; & nous exécuterons enſemble mon petit Placet. (*Il diſtribue aux Muſiciens les parties de ſon air.*) Tenez, Meſſieurs; y êtes-vous? Bon.

(*Il chante.*)

Jé ſuis faiſeur, &c.

LA COMTESSE.

Bravo! de mieux en mieux! l'air ſurpaſſe les paroles; on n'y tient pas. (*A Forliſe.*) C'eſt un homme unique, incomparable. Hâtez-vous de vous l'attacher; craignez qu'on ne vous l'enlève, qu'on ne vous l'arrache....

FORLISE, *à la Comteſſe.*

Je commence à ſentir, comme vous, tout le prix de cette acquiſition.

LE GASCON.

Ce n'eſt pas tout encore: c'eſt qué l'air eſt danſant, & qué j'en ai fait une danſe de caractère.

LA COMTESSE.

Eh mais! voilà qui eſt d'une folie unique. Voyons, danſons le Placet.

FORLISE.

Très-volontiers, cela ſera charmant; allons.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, DUMONT.

DUMONT.

MONSIEUR, vous êtes ſervi.

FORLISE, *au Gaſcon.*

Remettons la danſe du Placet après-dîner. Allons, Comteſſe. Monſieur, j'accepte vos ſervices. Nous ſuivez-vous?

LE GASCON.

Jé mé garderai bien de refuſer cet honneur.

(*On ſort.*)

Fin de la Pièce.

LE

MARCHAND DE LONDRES,

OU

L'HISTOIRE

DE GEORGE BARNWELL.

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

Traduite de l'Anglois de M. LILLO.

TROISIÉME ÉDITION,

Augmentée de deux Scènes.

Le prix eſt de 30 ſols.

PRÉFACE.

J'Ai copié preſque mot pour mot la Traduction de deux ou trois Scènes de cette Pièce inſérées dans le *Pour & Contre*. L'Auteur de cet ouvrage périodique va me fournir encore ma Préface. A quoi bon ſe donner la peine de redire en d'autres termes, & riſquer de dire moins bien ce qui a déjà été bien dit ?

« Une Tragédie qui a été repréſentée » trente-huit fois conſécutives ſur le » Théâtre de Drury-Lane, avec des ap- » plaudiſſemens *ſoutenus*, & un nombre » de Spectateurs preſque toujours égal ; » qui a eu le même ſuccès ſur tous les » Théâtres où elle a paru, dont il s'eſt » débité pluſieurs milliers d'exemplai- » res imprimés, & qu'on ne lit pas avec » moins d'ardeur & de plaiſir qu'on ne » l'a vû repréſenter ; une Tragédie qui » s'eſt attiré tant de marques d'appro- » bation & d'eſtime, doit faire naître à » ceux qui en entendront parler l'une » ou l'autre de ces deux penſées ; ou » qu'elle eſt un de ces chefs-d'œuvre

» dont la parfaite beauté se fait sentir à » tout le monde; ou qu'elle est si confor- » me au goût particulier de la Nation » dont elle fait ainsi les délices, qu'elle » peut servir de régle certaine pour ju- » ger du goût présent de cette Nation » pour les Spectacles. Je veux laisser à » mes Lecteurs le plaisir de décider eux- » mêmes sous lequel de ces deux titres » *George Barnwell* a pû ravir tous les » suffrages de la Nation Angloise.» *Voy.* le *Pour & Contre*, tome 3, numb. 43.

Au reste, quelque indécente que paroisse cette Piéce en certains endroits, on peut remarquer qu'elle n'est en aucune façon dangereuse pour les mœurs; au contraire, le vice y est toujours odieux, & les principes de la vertu toujours aimables.

Loin d'ici petits beaux-esprits moins délicats que rafinés & frivoles; cœurs ingrats & desséchés, perdus de débauches, ou de réflexions. Vous n'êtes pas faits pour le plaisir de verser des larmes.

PRÉFACE.

J'AI copié preſque mot pour mot la Traduction de deux ou trois Scènes de cette Pièce inſérées dans le *Pour & Contre*. L'Auteur de cet ouvrage périodique va me fournir encore ma Préface. A quoi bon ſe donner la peine de redire en d'autres termes, & riſquer de dire moins bien ce qui a déjà été bien dit ?

« Une Tragédie qui a été repréſentée » trente-huit fois conſécutives ſur le » Théâtre de Drury-Lane, avec des ap- » plaudiſſemens *ſoutenus*, & un nombre » de Spectateurs preſque toujours égal ; » qui a eu le même ſuccès ſur tous les » Théâtres où elle a paru, dont il s'eſt » débité pluſieurs milliers d'exemplai- » res imprimés, & qu'on ne lit pas avec » moins d'ardeur & de plaiſir qu'on ne » l'a vû repréſenter ; une Tragédie qui » s'eſt attiré tant de marques d'appro- » bation & d'eſtime, doit faire naître à » ceux qui en entendront parler l'une » ou l'autre de ces deux penſées ; ou » qu'elle eſt un de ces chefs-d'œuvre

» dont la parfaite beauté ſe fait ſentir à
» tout le monde; ou qu'elle eſt ſi confor-
» me au goût particulier de la Nation
» dont elle fait ainſi les délices, qu'elle
» peut ſervir de régle certaine pour ju-
» ger du goût préſent de cette Nation
» pour les Spectacles. Je veux laiſſer à
» mes Lecteurs le plaiſir de décider eux-
» mêmes ſous lequel de ces deux titres
» *George Barnwell* a pû ravir tous les
» ſuffrages de la Nation Angloiſe. » *Voy.* le *Pour* & *Contre*, tome 3, nomb. 44.

Au reſte, quelque indécente que paroiſſe cette Pièce en certains endroits, on peut remarquer qu'elle n'eſt en aucune façon dangereuſe pour les mœurs; au contraire, le vice y eſt toujours odieux, & les principes de la vertu toujours aimables.

Loin d'ici petits beaux-eſprits moins délicats que rafinés & frivoles; cœurs ingrats & deſſéchées, perdus de débauches, ou de réfléxions. Vous n'êtes pas faits pour le plaiſir de verſer des larmes.

PERSONNAGES

HOMMES.

*SOROGOUD,
BARNWELL, Oncle de George.
GEORGE BARNWELL.
TRUMAN.
BLONT.

FEMMES.

MARIE.
MILVOUD.
LUCIE.
OFFICIERS de Juſtice & leur ſuite,
GEOLIER, VALETS.

La Scène eſt à Londres & dans un Village prochain.

---

* J'ai pris la liberté d'eſtropier un peu les noms, pour les rendre plus faciles à prononcer au Lecteur François.

LE MARCHAND DE LONDRES, OU L'HISTOIRE DE GEORGE BARNWELL.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt dans une chambre de la maiſon de Sorogoud.

SOROGOUD, TRUMAN.

TRUMAN.

MONSIEUR, les lettres de Gênes ſont arrivées.

(*Il lui remet les lettres.*)

Négocians de ſa fidelle Ville de Londres; qui d'un commun accord écrivirent chacun à leurs divers agens d'employer tout leur crédit auprès des Génois pour les porter à rompre le Traité qu'ils avoient avec la Cour d'Eſpagne. C'eſt une affaire faite; le Sénat & la Banque de Gênes après avoir mûrement imaginé les choſes, & balancé leurs véritables intérêts, ont préféré l'amitié des Négocians de Londres à celle d'un Monarque qui prend le titre faſtueux de Roi des deux Indes.

TRUMAN.

Heureux ſuccès d'un conſeil prudent! que d'or & de ſang épargnés! Grande Reine, que vous reſſemblez peu à ces Princes qui ſe font un prétexte des dangers publics, pour opprimer leurs Sujets par des exactions inſupportables!

SOROGOUD.

Non, ce n'eſt point ainſi qu'en uſe notre gracieuſe Reine; l'amour de ſes Sujets eſt ſon plus riche tréſor; & leur félicité ſa plus grande gloire.

TRUMAN.

Cette protection déſintéreſſée qu'elle nous accorde, eſt un préſent bien digne de ſa grandeur & de notre recon-

noiſſance. . . . . N'avez-vous rien à m'ordonner, Monſieur?

SOROGOUD.

Voyez ſi parmi ces mémoires d'Artiſans, il n'y en auroit point qui n'euſſent pas encore été payés; ſi vous en trouvez, acquittez-les, & envoyez l'argent chez ces pauvres ouvriers: il n'eſt pas juſte de leur faire perdre à le venir chercher un tems précieux au Public & à leurs familles.

SCENE II.

SOROGOUD, MARIE.

SOROGOUD.

EH bien! Marie, avez-vous donné vos ordres pour le repas? Je voudrois qu'il y eût de l'abondance & du choix, qu'il fut un peu digne des convives, & qu'ils puſſent au moins ſe louer de l'accueil que nous leur faiſons.

MARIE.

Vous ferez ſatisfait, mon pere; je n'ai rien épargné.

SOROGOUD.

Je connois vos attentions, & j'ai eu tort de vous rien preſcrire.

MARIE.

Je ne ſçais, je ne me ſens point du tout propre à la converſation.....

SOROGOUD.

Ah! il ne faut pas vous laiſſer aller à votre mélancolie.

MARIE.

Elle augmentera, ſi je vois du monde, diſpenſez-moi de paroitre, je vous prie, la ſolitude eſt la ſeule choſe qui me convienne aujourd'hui.

SOROGOUD.

Mais vous n'ignorez pas que c'eſt principalement à cauſe de vous que ces illuſtres perſonnes me font ſi ſouvent l'honneur de venir chez moi. Voulez-vous qu'ils ayent à ſe repentir de leur complaiſance & de la peine qu'ils ont priſe?

MARIE.

Si leurs viſites ne ſont point pour vous, je n'imagine pas qu'elles ſoient pour votre fille, dont le ſeul mérite eſt de vous appartenir. Un homme de qualité, qui fréquente un Négociant de votre caractère, lui fait honneur, mais il ne ſe deshonore point.

SOROGOUD.

Allons, allons, ma fille, convenez que ſans manquer d'égards pour moi, un jeune homme peut trouver plus d'agrément dans votre converſation que dans la mienne. Je me rappelle un tems où la plus grande & la meilleure compagnie d'Angleterre m'auroit paru bien inſipide, ſi elle m'eût fait perdre une occaſion de voir votre mere.

MARIE.

Je ſuis ſûre qu'elle ne ſe plaiſoit pas moins avec vous, que vous avec elle. Des cœurs tels que les vôtres n'ont dû connoître que des plaiſirs réciproques.

SOROGOUD.

Ecoutez, ma chère fille; vous ſavez que je n'ai d'héritiers, que je n'ai d'enfans que vous. C'eſt à vous ſeule à recueillir tous les fruits d'un long & heureux commerce. Que je voye ſeulement avec qui vous aimeriez à les partager; ce ſera pour votre pere une ſatisfaction auſſi grande que la tendreſſe qu'il a pour vous. Tous les jours je ſuis ſollicité à votre ſujet par des perſonnes du premier rang & du premier mérite; mais j'ai toujours éludé leurs recherches, eſpérant qu'à force d'obſerver

votre cœur j'en pourrois enfin découvrir le penchant. Je ſais que ſans une inclination mutuelle il n'eſt point de bonheur dans l'état du mariage ; & j'aimerois mieux avoir à juſtifier votre choix par mon approbation, qu'à le déterminer par mes conſeils..

MARIE.

Que vous dirai-je, & comment répondre à des bontés qui n'ont pas d'exemple dans les plus tendres peres ? J'avouerai cependant que ſi vous étiez moins indulgent, je ſerois bien malheureuſe. De tous ceux qui nous honorent de leurs viſites, vous avez pu remarquer qu'il n'y en a aucun que je ne regarde avec eſtime, mais avec indifférence. Si vous aviez uſé de votre autorité de pere, j'aurois obéi ſans doute, mais en ſacrifiant mon repos à mon devoir.

SOROGOUD.

Je n'en attendois pas moins de la parfaite ſoumiſſion que j'éprouve de votre part en toute autre choſe ; auſſi n'avois-je garde de faire pancher la balance, & de gêner votre liberté dans une affaire où votre bonheur eſt ſi eſſentiellement intéreſſé.

MILVOUD.

Mon eſprit & ma beauté ont commencé par me rendre miſérable, & je le ſuis encore. Les hommes les plus généreux & les plus ſinceres les uns à l'égard des autres, ne ſont avec nous qu'avarice & qu'hypocriſie : ils n'ont d'eſtime & de conſidération pour nous, qu'autant que nous contribuons à leurs plaiſirs.

LUCIE.

Mais ne ſont-ils pas chargés de toute la dépenſe, & n'eſt-ce pas notre faute après tout, ſi nous ne prenons pas notre part du plaiſir.

MILVOUD.

Ah ! nous ne ſommes que les eſclaves des hommes.

LUCIE.

Ce ſont eux bien plutôt qui ſont nos eſclaves, puiſque nous les mettons à contribution.

MILVOUD.

Les eſclaves n'ont rien en propre, pas même leur propre perſonne, tout eſt au vainqueur.

LUCIE.

Vous êtes furieuſement deſpotique dans vos principes, Madame.

MILVOUD.

Je veux des conquêtes complettes, comme celles des Eſpagnols dans le Nouveau-Monde, qui dépouillèrent les Naturels du pays de tous leurs biens, & les condamnèrent enſuite à travailler aux mines le reſte de leur vie pour leur en acquérir davantage.

LUCIE.

Oh bien ! je n'approuverai jamais votre gouvernement ; je ſerois plus équitable & plus politique que vous : & je voudrois donner des emplois plus doux à mes ſujets.

MILVOUD.

Tu ne ſais ce que tu dis ; c'eſt une maxime généralement établie parmi les hommes, qu'une femme ſans vertu, comme un homme ſans honneur, eſt capable des actions les plus indignes. Cependant voyez les peines qu'ils ſe donnent, voyez les artifices qu'ils mettent en uſage pour ſéduire notre innocence & nous rendre mépriſables à leurs propres yeux. N'eſt-il donc pas bien juſte que les ſcélérats nous trouvent telles à leurs dépens ? Mais le reproche de leur conſcience les rend ſoupçonneux

ſoupçonneux & les tient ſur leurs gardes ; c'eſt pourquoi nous ne pouvons prendre nos avantages qu'avec les plus jeunes, avec ces innocentes victimes, qui n'ayant jamais fait d'injure à notre ſexe, n'en appréhendent point de ſa part.

LUCIE.

Oui..... Les plus jeunes.

MILVOUD.

J'en ai trouvé un, ſi je ne me trompe. En paſſant dans la Cité *, je l'ai ſouvent remarqué qui recevoit ou payait des ſommes conſidérables ; il faut qu'il ſoit employé dans des affaires de conſéquence.

LUCIE.

Eſt-il d'une jolie figure ?

MILVOUD.

Eh ! oui, le ſot n'eſt pas mal tourné, & ſon viſage eſt aſſez revenant.

LUCIE.

Sou âge à-peu-près.

MILVOUD.

Dix-huit ans.

---

* L'ancienne ville de Londres, le quartier des Négocians.

SCENE V.

MILVOUD, BARNWELL, LUCIE *à quelque diſtance.*

Barnwell fait une profonde révérence.

MILVOUD.

MONSIEUR, la ſurpriſe & la joie que j'ai.....

BARNWELL.

Madame !

MILVOUD, *s'avançant vers lui.*

C'eſt, une faveur ſi grande.....

BARNWELL.

Pardon, Madame.

MILVOUD *s'avançant toujours davantage.*

Si peu eſpérée.....

BARNWELL, *la ſaluant & reculant d'un air confus.*

Madame !

MILVOUD.

De vous voir ici..... Pardonnez à la confuſion où je ſuis.

BARNWELL.

Je crains d'avoir pris trop de hardieſſe.

MILVOUD.

Ah ! Monſieur, j'ai bien lieu de craindre..... Mais voulez-vous bien vous aſſeoir ? Je ſuis auſſi embarraſſée à recevoir comme je le dois l'honneur que vous me faites, que ſurpriſe de vous voir ici.

BARNWELL.

J'ai cru que vous m'attendiez : j'avois promis de venir.

MILVOUD.

C'eſt ce qui m'étonne davantage. Il y a ſi peu d'hommes qui tiennent auſſi fidèlement leur parole.....

BARNWELL.

Un honnête homme n'y manque jamais.

MILVOUD.

Oh ! je ſais bien que vous n'y manquez pas entre vous : mais pour nous autres femmes, rarement nous jugez-vous dignes de votre ſouvenir.

(*Elle porte ſa main ſur celle de Barnwell comme par diſtraction.*)

BANWELL, *à part.*

Son déſordre eſt ſi grand qu'elle ne s'apperçoit pas que ſa main eſt ſur la mienne. Ciel ! comme elle tremble ? Que ſignifie ceci ?

MILVOUD.

J'aurois une queſtion à vous faire : ce qui me rend curieuſe, c'eſt l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde dont vous ſaurez la raiſon dans la ſuite..... Oui..... S'il n'y avoit point trop d'indiſcrétion à vous le demander, je vous prierois de m'ouvrir votre cœur ſur un ſujet.....

BARNWELL.

Ordonnnez, Madame, je n'aurai point de ſecret pour vous.

MILVOUD.

Vous allez me trouver bien hardie.

BARNWELL.

Point du tout.

MILVOUD.

*Eh bien !..... je voudrois ſavoir ſi vous avez jamais aimé ?

BARNWELL.

Non.

MILVOUD.

Comment non ! Vous ne connoiſſez donc point l'Amour ?

BARNWELL.

Mais l'Amour..... Si c'eſt de celui

---

*J'ai fait ici quelques légers changemens pour adoucir ce qu'il y avoit de plus choquant.

qu'on ſe ſent pour les femmes que vous voulez parler, je vous avoue que je ne me ſuis jamais conſulté là-deſſus; ma jeuneſſe & ma ſituation ne me permettent point encore d'y ſonger. Mais ſi c'eſt de l'Amour général pour le genre humain, je ne penſe pas qu'on en puiſſe avoir plus que moi. Il n'y a perſonne à qui je ne ſouhaite du bien, & que je ne rendiſſe heureux, ſi je le pouvois. J'aime d'une façon toute particuliére mon oncle & mon maître; mais ſur-tout mon ami.

MILVOUD.

Vous avez donc un ami que vous aimez?

BARNWELL.

Oui, ſincérement comme je ſuis aimé de lui.

MILVOUD.

Et ſans doute il vous voit ſouvent.

BARNWELL.

Nous logeons dans la même maiſon, & nous ſervons le même Négociant.

MILVOUD.

Que je lui envie le bonheur de vous connoître, & que je me plains de mon ſexe..... de moi-même..... Pourtant, ſi j'avais été homme, ou ſi je n'aimaſſe

part dant votre amitié..... Mais je ſens bien....

BARNWELL, *à part.*

Je n'avois jamais bien remarqué de femmes juſqu'à préſent : c'eſt la plus belle que j'aye vue de ma vie. (*à elle.*) Vous paroiſſez en déſordre, Madame, puis-je ſavoir la cauſe ?.....

MILVOUD.

Ah! ne me la demandez pas..... Je ne ſaurois vous la dire, quelle qu'elle ſoit..... Je ſouhaite des choſes ridicules..... Je voudrois être..... Domeſtique de ce Maître que vous ſervez.

BARNWELL, *à part.*

Que ſes paroles & ſes manières ont quelque choſe de bien étrange & de bien doux ! L'impreſſion qu'elles font ſur moi m'étonne. Je ſens des deſirs que je n'ai jamais éprouvés. Il faut que je m'en aille pendant que j'en ai la force. (*A elle.*) Madame, ſouffrez que je prenne congé de vous.

MILVOUD.

Ah! vous ne me quitterez pas ſitôt.

BARNWELL.

Il le faut, Madame.

MILVOUD.

Il y auroit de la cruauté; j'ai compté que

que vous me refusiez le plaisir de souper avec moi.

BARNWELL.

Je suis fâché d'être obligé de refuser l'honneur que vous voulez me faire; mais il faut que je me rende chez mon Maître: je ne lui ai point encore rendu réponse sur ses affaires pour lesquelles il me prie de ne point négliger mon devoir; il me pardonnera peut-être plus aisément de le pardonner de bon cœur.

MILWOOD.

Vous me refusez! Ah, Barnwell, si vous saviez quelle est ma douleur, vous auriez pitié de mes larmes. Mais, je vois bien que vous refusez par vanité, pour me faire voir que vous êtes le premier & le plus honnête homme capable de m'obliger: considérez deux fois une grâce

BARNWELL.

Comment voulez-vous donc que je fasse? Je ne puis me rendre auprès de vous.

MILWOOD.

Ne vous en allez point encore! Je sens ma fierté qui se révolte contre la vôtre; mais lorsque je vous regarde, lorsque je vois ces yeux..... Oh, dispensez-moi de vous dire ce que ma rougeur & ce torrent de larmes que je ne

puis plus retenir, ne vous laiſſent que trop voir pour l'honneur de mon ſexe.

BARNWELL, *à part.*

O Ciel! elle m'aimeroit!.....: Moi?..... ſes regards, ſes diſcours, ſes larmes m'en font l'aveu. Et je pourrois la quitter? Non, jamais, jamais..... (*A elle.*) Ne pleurez point, Madame, diſpoſez de moi pour toujours. Je demeure ici toute ma vie, ſi vous le voulez.

LUCIE, *à part.*

Bon! elle l'a déjà fait déſobéir à ſon Maître; elle lui ôtera bientôt tous ſes ſcrupules l'un après l'autre, & ne lui en laiſſera pas plus qu'il ne lui en reſte à elle ou à moi.

MILVOUD.

Ah! voilà de la complaiſance; mais je ne prétends pas en abuſer; ſervez votre Maître; je veux bien que vous le ſerviez; mais il ne faut pas être ſon eſclave.

LUCIE, *à part.*

Je veux bien que vous le ſerviez. Oh! oui; car ſans cela il ne trouveroit pas l'occaſion de le voler, & de te ſervir toi; n'eſt-ce pas.

SCENE VI.

MILVOUD, BARNWELL, LUCIE, BLONT.

BLONT.

MADAME, le ſouper eſt ſervi.

MILVOUD.

Venez, Monſieur, vous allez faire mauvaiſe chère, j'eſpère que vous m'excuſerez, j'étois trop occupée du convive pour pouvoir l'être du repas.

SCENE VII.

LUCIE, BLONT.

BLONT.

QUE veulent dire tous ces préparatifs, ce ſouper délicat, ces vins de toute eſpèce, cette muſique, pour régaler ce jeune drôle.

LUCIE.

Cela t'étonne.

BLONT.

Notre Maitreſſe eſt-elle devenue folle ? elle eſt amoureuſe de lui, je gage.

LUCIE.

Je gage que non, mais elle voudroit le rendre amoureux d'elle, ſi elle pouvoit.

BLONT.

Qu'y gagneroit-elle ? Il ne paroit pas encore en âge d'avoir beaucoup d'argent.

LUCIE.

Mais ſon maitre en a, & c'eſt la même choſe pour elle.

BLONT.

Tiens, je n'aime point du tout ce badinage-là avec un jeune homme bien fait. En tâchant de le faire donner dans le piége, elle pourroit bien y être priſe.

LUCIE.

Cela arriveroit ſûrement, ſi elle me reſſembloit. J'avoue qu'il y a quelque choſe dans la jeuneſſe & dans l'innocence qui a beaucoup de pouvoir ſur moi.

BLONT.

A-peu-près comme le beau duvet & l'embonpoint d'une perdrix tentent le faucon d'en faire ſa proie.

LUCIE.

Oui ; les oiſeaux ſont ſa proie, & les hommes ſont la nôtre ; avec cette différence, comme tu le dis, que nous y ſommes attrapées quelquefois nous-mêmes. Mais je ſuis bien ſûre que notre maitreſſe ne ſera jamais dans ce cas-là.

BLONT.

Je le ſouhaite : car au bout du compte, ce n'eſt que par ſon moyen que nous ſubſiſtons ; & ſi elle va s'amuſer à la bagatelle avec un jeune homme ſans argent, nous allons tous mourir de faim.

LUCIE.

Va, ne crains rien ; je te répons que dans cette affaire-ci elle n'a d'autre vue que ſon intérêt.

BLONT.

Oui ; mais quelle eſpérance de réuſſir ?

LUCIE.

La plus grande du monde Il eſt vrai que le jeune homme a quelques ſcrupules ; mais elle lui aura bientôt appris à les étouffer. Oh ! tu peux compter qu'il eſt en beau chemin. (*Le fond du Theâtre s'ouvre & fait voir Barnwell & Milvoud. On entend un concert de voix & d'inſtru-*

mens. Après quoi ils s'avancent ſur le devant du Théâtre.)

SCENE VIII.

MILVOUD, BARNWELL.

BARNWELL.

QUE puis-je vous répondre ? tout ce que je ſçais, c'eſt que vous êtes belle & que je ſuis malheureux.

MILVOUD.

Nous le ſommes tous deux, & c'eſt bien notre faute.

BARNWELL.

Mais, Madame, ſe plonger dans le crime pour ſoulager nos peines, c'eſt acheter un moment de plaiſir au prix d'un ſiécle de tourmens.

MILVOUD.

J'aurois cru que les plaiſirs de l'Amour étoient auſſi durables que vifs : ſi les nôtres ne le ſont pas, ne vous en prenez qu'à votre inconſtance.

BARNWELL.

Mais il y a une loi qui nous défend de nous abandonner à nos paſſions.

MILVOUD.

Quoi ! la Nature nous aura donné de la ſenſibilité, des deſirs, & nous défendra de jouir du bonheur qu'elle nous préſente ; ah ! c'eſt une barbarie. N'eſt-ce donc que pour nous tourmenter qu'elle nous inſpire des paſſions ?

BARNWELL.

A vous entendre plaider la cauſe du vice, à contempler votre beauté, à ſerrer cette main, à voir ce ſein d'albâtre s'abaiſſer & s'élever, mes eſprits s'échauffent, mes deſirs s'enflâment, tous mes ſens tombent dans un déſordre dont la douceur eſt une eſpèce de tourment. Mais à ce moment de délices faut-il donc ſacrifier mon innocence, la paix de mon ame, l'eſpérance d'un ſolide bonheur ?

MILVOUD.

Chimères que tout cela ! Venez, venez éprouver avec moi que la Terre & le Ciel n'ont rien d'égal aux plaiſirs de l'Amour.

BARNWELL.

Je voudrois.... Je ne puis.... Allons.

*. « Ainſi l'avide Marchand s'arrache

* Ceci eſt en Vers dans l'original. Dans les Pièces Angloiſes écrites en proſe, chaque Acte

» au repos dont il jouit pour aller cher-
» cher l'or d'une terre inconnue à tra-
» vers les mers orageuſes, les ſables &
» les rochers. Il balance, mais il ſe dé-
» termine enfin ; il part, les vents
» l'emportent, ſoupirant à la fois après
» les biens qu'il ſe figure dans l'avenir
» & après ceux qu'il laiſſe derrière lui.»

---

eſt ordinairement fermé par quelques Vers pompeux, qui renferment le plus ſouvent une comparaiſon fort recherchée & fort déplacée.

Purpureus, latè qui ſplendeat, unus & alter
Aſſuitur pannus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt dans une Chambre de la maiſon de Sorogoud.

BARNWELL, *ſeul.*

QUE tout ce qui m'environne m'eſt étrange ! où me cacher ? Je marche en tremblant comme dans un lieu dont l'entrée m'eſt interdite. Je parcours avec effroi chaque appartement de cette maiſon, qui m'eſt ſi connue.... C'étoit donc peu d'un amour criminel, j'y ai ajoûté un vol..... un vol ! Puis-je me ſentir coupable de cette indigne action, & lever les yeux ſur mon vertueux ami & ſur mon maître, dont j'ai trahi la confiance ? Si mon hypocriſie peut déguiſer quelque tems mon crime, ne faut-il pas qu'il éclate enfin avec ma confuſion & ma ruine. Ce-

pendant que deviendrai-je ? Toujours parler un langage étranger à mon cœur, toujours ajouter le crime au crime pour couvrir l'un par l'autre !... Telle étoit ſans doute la condition du grand Apoſtat, quand il eut perdu ſon innocence, errant, déſolé, comme moi, il portoit avec lui ſon enfer dans le ſein du Ciel même.

SCENE II.

BARNWELL, TRUMAN.

TRUMAN.

C'EST toi, Barnwell ? Que j'ai de plaiſir à te revoir ! Quelle ſera la joie de notre Maître & de ſon aimable fille, qui t'a ſi ſouvent demandé pendant ton abſence !

BARNWELL, *à part.*

Que ne puis-je me dérober à lui ! ſon importune amitié va fouiller dans les ſecrets de mon cœur.

TRUMAN.

Tu ne ſaurois imaginer combien tu es aimé dans la maiſon. Si tu avais pû

être témoin de notre inquiétude,.... Mais d'où vient ce froid ſilence ? crains-tu de voir la joie que ton retour me cauſe ? Tu détournes les yeux, tu m'évites. Qu'ai-je donc fait ? Ne ſuis-je plus le même depuis que je ne t'ai vu ? ou plutôt qu'as-tu fait toi-même ? & pourquoi ton cœur eſt-il changé ? car le mien ne l'eſt pas.

BARNWELL, *à part.*

Ce que j'ai fait !

TRUMAN.

Quoi ! pas un mot, pas un regard.

BARNWELL, *à part.*

Il lira ſur mon viſage tout ce que je veux lui cacher ! Je crois que je commence à le haïr.

TRUMAN.

Je ne puis ſoutenir ce procédé de la part d'un ami que juſqu'à ce moment j'ai trouvé ſi tendre, & que j'aime encore..... malgré ſa dureté qui m'outrage & qui détruiroit toute autre amitié que la mienne.

BARNWELL, *ſe tournant vers lui.*

Je ne ſuis pas bien. Le ſommeil n'a point fermé ces yeux depuis que tu ne les as vus.

TRUMAN.

En effet, ils me paroiſſent appeſantis & enflés de larmes ; que vois-je ! Ils en ſont inondés. Ah ! mon cœur s'étoit bien préſagé pendant ton abſence quelque choſe de fatal à notre repos.

BARNWELL.

Ton amitié t'engage trop avant. Quelles que ſoient mes peines, elles ne ſont que pour moi, tu n'y dois prendre aucun intérêt ; je ne mérite pas de te donner un moment d'inquiétude.

TRUMAN.

Eſt-ce un ami qui me parle ? Ah ! j'ai ſenti tes chagrins avant que de les appercevoir ; je les éprouve dans toute leur étendue, quoique tu m'en laiſſes ignorer la ſource. Crois-tu que le ſommeil m'ait été moins étranger qu'à toi depuis que nous nous ſommes quittés ? Seul & penſif dans ma chambre, j'ai paſſé cette longue nuit à faire des vœux pour ta ſûreté & pour ton retour.

BARNWELL.

Tout change enfin. L'amitié, tous les engagemens ceſſent ſelon les diverſes circonſtances ; & puiſque tu peux un jour me haïr, peut-être nous conviendroit-il mieux à l'un & à l'autre

qu tu commençaſſes à m'aimer un peu moins.

TRUMAN.

Oh ! c'eſt un ſonge. Barnwell me traiter ainſi ſans ſujet..... Adieu lâche & ingrat jeune homme, je vais tâcher de ſuivre tes conſeils..... (*Il s'en va & revient.*) Mais quoi ! peut-être que je ſuis injuſte, & que je me mets en colère, lorſque je devrois être ému de compaſſion. Il faut qu'il lui ſoit arrivé quelque malheur inoui.

BARNWELL, *à part.*

A quel perſonnage ſuis-je réduit ? Il eſt bas & indigne de laiſſer ſouffrir ainſi le meilleur des amis & des hommes.

TRUMAN.

J'ai tort, pardonne, cher Barnwell, tâche de calmer ces tranſports, & laiſſe-m'en voir la cauſe ; les conſeils d'un ami pourront te rendre le repos.

BANWELL.

Tout ce qu'il eſt poſſible à un homme de faire pour un autre, ta généreuſe amitié le feroit pour moi ; mais dans le cas où je ſuis, tous tes efforts ſeroient inutiles.

TRUMAN.

Ah ! donne quelqu'eſſor à cette dou-

vu le ſoleil s'arrêter dans ſa courſe, & retourner en arrière *; mais on n'a point encore vu revenir le tems une fois écoulé.

TRUMAN.

Non, jamais le tems n'a été arrêté dans ſa courſe, il la doit ſuivre ſans interruption, juſqu'à ce qu'il aille ſe perdre dans l'éternité, & trouver ſa fin où il a pris ſon commencement: cependant le Ciel peut réparer les déſordres du tems, & nous ne devons jamais déſeſpérer. Mais l'emploi de ce tems demande notre attention; l'oiſiveté eſt un piége pour la jeuneſſe, l'occupation eſt le préſervatif..... viens-tu avec moi?

BARNWELL.

J'ai beſoin d'un moment pour faire quelques réflexions, & je te ſuis.

---

* L'Anglois ajoûte: *on a vu des morts reſſuſciter, des rochers arides devenir des ſources d'eaux vives, la mer s'ouvrir & former deux murs liquides pour laiſſer paſſer une Nation au travers de ſon ſein deſſéché, on a vu des lions affamés s'abſtenir de leur proie, des hommes intrépides marcher au milieu des flammes ſans en être conſumés.*

SCENE

SCENE III.

BARNWELL, *ſeul.*

J'AUROIS pu m'ouvrir à Truman, & le prier de s'adreſſer à mon oncle pour réparer le tort que j'ai fait à mon maître. Mais que deviendra Milvoud? dois-je l'expoſer auſſi? Le procédé ſeroit lâche. Le Ciel ne l'éxige point; mais il m'ordonne de la quitter! Il me l'ordonne! Quoi, je ne la reverrois plus! Ah! j'eſpere que je pourrai la revoir ſans qu'il s'en offenſe. Eſpérance préſomptueuſe! j'ai déjà payé cher l'épreuve de ma fragilité; tenterai je le Ciel de nouveau? Il m'abandonnera dans ma chûte & je ne pourrai m'en relever. Mais encore une fois, faut-il la quitter? La quitter pour jamais! ſans lui en apprendre la raiſon! Elle qui m'aime ſi véritablement! La cruauté peut-elle être un devoir? Je juge de ce qu'elle doit ſentir par ce que je ſouffre moi-même. D'un côté l'amour de la vie & la crainte de l'infamie, de l'autre un pen-

chant auſſi fort que la mort & la honte tiennent mon cœur balancé comme entre deux courans, qui s'entrechoquent avec fureur, ſans pouvoir l'emporter l'un ſur l'autre. Ciel ! Quel parti prendre?

SCENE IV.

BARNWELL, SOROGOUD.

SOROGOUD.

VOUS avez fait une faute, Barnwell, de vous être abſenté cette nuit ſans avertir; j'ai des reproches à vous faire : mais je vois que vous m'avez prévenu; cette modeſte rougeur qui couvre votre viſage exprime la honte & le regret que vous avez d'avoir manqué. Le Ciel offenſé n'en demande pas davantage. Serois-je plus difficile à appaiſer, moi qui ai tant de beſoin de l'indulgence des autres? Oſez me regarder, Barnwell; ſi le pardon de votre faute & l'amour de votre maître importent à votre repos, ſoyez sûr de l'un & de l'autre.

BARNWELL.

Ah ! Monſieur, vous ne connoiſſez pas la nature & l'étendue de ma faute. Votre bonté me confond, je ne puis me réſoudre à en abuſer. Mais elle me force à vous révéler un ſecret honteux, que jamais la mort & les tourmens n'auroient pu m'arracher.

SOROGOUD.

C'en eſt aſſez, vous reconnoiſſez le tort que vous avez eu, je ſuis ſatisfait. Que le ſentiment de ſa faute eſt douloureux à une ame bien née !... (*A part.*) C'eſt quelqu'étourderie de jeuneſſe qu'il ne convient pas de pénétrer..... L'homme eſt en général ſi fragile, que je ſuis plus touché que ſurpris des égaremens de ſa jeuneſſe. La raiſon, toujours foible contre les paſſions, à peine formée à cet âge, dépourvue du ſecours de l'expérience, combat mollement ou tombe ſans réſiſtance dans l'eſclavage des ſens. Le danger eſt alors d'autant plus preſſant, qu'il eſt moins prévû, & qu'on eſt moins préparé à ſe défendre.

BARNWELL.

Il faut que vous ſachiez tout. Vous allez révoquer ma grace, vous allez m'abhorrer.

SOROGOUD.

Rien de tout cela. Mais soyez en garde contre les séductions de votre âge. Cette grande sensibilité au plaisir, ces passions vives, ces desirs fougueux, ont besoin d'un frein puissant qui les réprime. Craignez sur-tout la rechûte; en prenant l'habitude du vice, on perd le pouvoir de s'en affranchir.

BARNWELL.

Ecoutez-moi, que je vous confesse à genoux.....

SOROGOUD.

Non, ne m'en parlez plus; je ne veux point entendre un aveu si cruel pour vous.

BARNWELL.

Cette générosité est pour moi un tourment plus cruel encore.

SOROGOUD.

Vous me devenez plus cher par vos remords que vous ne me l'étiez avant votre faute. Quelle qu'elle puisse être, je vois bien qu'il vous en a plus coûté pour la commettre, qu'à moi pour vous la pardonner.

SCENE V.

BARNWELL, *seul.*

ET je ne meurs pas de honte d'avoir pu abuſer ſi indignement de tant de bonté ! Vais-je me replonger dans le déſordre ? Affreuſe penſée ! Mais, Milvoud ! Milvoud ? Je l'abandonne, oui, le combat eſt fini, la vertu triomphe ; la raiſon peut convaincre l'eſprit, mais la reconnoiſſance entraine le cœur ; cette généroſité inattendue me rend la vie. (*Il ſortoit, un Laquais entre.*)

LE LAQUAIS.

Deux Dames demandent à vous parler de la part de M. votre oncle qui eſt à la campagne.

BARNWELL, *à part.*

Deux Dames ! (*Au Laquais.*) Dites que je ſuis à elles dans le moment. (*Le Laquais ſort.*) Je crains de les voir. Tout m'allarme à préſent. Voilà l'effet du crime.

SCENE VI.

La Scene eſt dans une autre chambre de la Maiſon de Sorogoud.

MILVOUD, LUCIE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

IL va venir dans l'inſtant.

MILVOUD.

Fort bien, je vous ſuis obligée.

SCENE VII.

MILVOUD, LUCIE, BARNWELL.

BARNWELL.

O CIEL! Milvoud.

MILVOUD.

Ce regard enflâmé de colère m'en dit aſſez. J'ai craint ce qui m'arrive; mon malheur me ſuit par-tout.

BARNWELL.

Vous voulez donc me perdre entièrement.

MILVOUD.

Cruel reproche ! C'eſt moi qui ſuis perdue, & qui n'ai plus d'autre ſoin que celui de votre bonheur.

BARNWELL.

Comment êtes-vous entrées !

MILVOUD.

Sans difficulté. Nous avons dit que nous venions vous parler de la part de votre oncle, & l'on nous a conduites ici.

BARNWELL.

Mais pourquoi êtes-vous venues ?

MILVOUD.

Vous ne me ferez plus cette queſtion. Je ſuis venue pour vous dire un éternel adieu. Tel eſt le malheur de mon ſort ; je pars ſans eſpérance de revenir jamais. Cette heure eſt tout ce qui me reſte. Cette heure, qui va finir, eſt tout ce que j'ai à donner à l'amour & à vous, avec qui la vie la plus longue m'eût paru trop courte.

BARNWELL.

C'eſt donc pour nous ſéparer à jamais que nous nous rejoignons.

MILVOUD.

Il le faut. Mais ne penſez pas que jamais le tems ni l'abſence puiſſe affoiblir ma douleur ou mon amour pour vous. Il faut que je vous quitte : mais ne me condamnez pas.

BARNWELL.

Moi! vous condamner ! non, j'approuve votre réſolution, & je m'en félicite. Elle eſt juſte, elle eſt néceſſaire; j'y ai penſé mûrement; il faut que cela ſoit.

LUCIE, *à part.*

J'ai peur qu'il n'ait plus de bon ſens qu'elle n'avoit imaginé.

BARNWELL.

Avant que vous vinſſiez, j'avois réſolu de ne vous plus voir.

MILVOUD, *à part.*

Qu'entens-je?

LUCIE, *à part.*

Nous voilà toutes déroutées. C'eſt un changement ſi peu attendu..... Il n'y a plus de rôle pour moi; ils n'ont qu'à jouer la Scène à eux deux.

MILVOUD.

C'étoit une conſolation pour moi d'imaginer que vous m'aimeriez peut-être, quoiqu'abſente. Mais que ſi la fortune

fortune m'eût été moins contraire, Barnwell eût été plus cruel & plus inconſtant que la fortune ; qu'il m'eût abandonnée, c'eſt ce que je n'aurois jamais prévu, c'eſt à quoi j'avoue que ma fermeté n'étoit point préparée.

BARNWELL.

Je ſuis fâché de vous entendre blâmer une réſolution qui nous convient ſi fort à l'un & à l'autre.

MILVOUD.

J'ai mes raiſons ; mais vous n'en avez aucune.

BARNWELL.

Pouvons-nous manquer de raiſons pour ceſſer de nous voir, nous qui en avons tant de ſouhaiter de ne nous être jamais vus ?

MILVOUD.

Regardez-moi, Barnwell, ſuis-je devenue difforme au point de faire ſuccéder ſi promptement le dégoût au plaiſir ? Regardez, regardez-moi bien. Ne ſuis-je donc plus la même perſonne que vous trouviez hier la plus belle & la plus aimable de ſon ſèxe, dont vous ſerriez avec tranſport la main dans la vôtre toute tremblante, tandis que vos yeux tendrement fixés ſur les

miens, sembloient devenir plus avides à mesure qu'ils jouissoient.

BARNWELL.

Laissez-moi, laisser-moi me repentir de mes égaremens sans me rappeller ces images.

MILVOUD.

Quoi!

BARNWELL.

Je connois ma foiblesse & le danger où je suis.

MILVOUD.

Quel danger? puisque nous allons nous séparer.

BARNWELL.

Oh! je sens que cette séparation devient trop douloureuse pour moi.

MILVOUD.

S'il est vrai qu'elle vous afflige, je puis donc au moins me flatter que vous ne me haïssez point.

BARNWELL.

Non, ma cher Milvoud, non; je n'ai jamais dit, je n'ai jamais pensé que je puisse vous haïr.

MILVOUD.

Que vous êtes sensible à mes ma
heurs.

BARNWELL.

Je le ſuis, oui, je le ſuis véritablement.

MILVOUD.

Que vous daignerez quelquefois penſer à moi.

BARNWELL.

J'y penſerai tant que je ſerai capable de penſer.

MILVOUD.

Je n'oſe vous demander un dernier embraſſement.....ce ſeroit le dernier.....

BARNWELL, *ſe retirant.*

Ah! c'eſt trop d'un regard. Adieu... pour jamais.

SCENE VIII.

BARNWELL, *ſeul.*

SI c'eſt ſe vaincre que ſe réſoudre à ſouffrir, j'ai vaincu...., pénible conquête!

SCENE IX.

BARNWELL, MILVOUD, LUCIE.

MILVOUD.

PARDON, j'oubliois une choſe. Je ne retourne plus dans ma maiſon: je vous en avertis, de peur que vous n'alliez m'y chercher inutilement, ſi vous veniez à changer de penſée: mais peut-être l'avertiſſement n'étoit-il pas néceſſaire.

BARNWELL.

C'eſt du moins une attention dont je vous ſais bon gré.

MILVOUD, *à Lucie.*

Donne-moi le bras, Lucie ; (*A lui, en s'allant.*) cette fois-ci c'eſt pour toujours.

BARNWELL.

Mais, Madame..... y auroit-il du danger à me dire où vous allez? Si vous ne le jugez pas à propos.....

MILVOUD, *pleurant.*

Hélas !

LUCIE, *à part.*

Ceci reprend. C'eſt à moi à parler. (*A lui.*) Ah ! Monſieur, elle va, elle ne ſait où ; mais il faut qu'elle parte.

BARNWELL.

Je ne puis m'empêcher de vous ſouhaiter du bien. Mais pourquoi vous expoſer ſans néceſſité..... à des accidens...

LUCIE.

Il n'y a pas de remède, il faut qu'elle ſorte de la Ville à cette heure même, & du Royaume le plutôt qu'il ſoit poſſible. Soyez ſûr que ce n'étoit pas pour un léger ſujet qu'elle avoit pû ſe réſoudre à vous quitter.

MILVOUD.

C'eſt aſſez, Lucie. Puiſque celui pour l'amour de qui ſeul je ſouffre, ſans murmure, prend quelque pitié de mes

MILVOUD.

Le Ciel ſait comment je pourrai ſubſiſter à l'avenir.

LUCIE.

Tout alla bien juſqu'à la mort de ſa femme. Bientôt après (il y a quelque tems) il devint amoureux de ſa pupile, & ſe mit dans la tête de l'épouſer. C'eſt un homme d'aſſez bonne mine, & qui eſt encore jeune; mais je ne ſais, elle n'a jamais pu le ſouffrir; en un mot, elle l'a traité ſi durement, qu'il a produit un compte de tutelle par où elle ſe trouve lui devoir une ſomme conſidérable.

MILVOUD.

Conſidérable, non; mais ſuffiſante pour me ruiner après tout le tort qu'il m'a fait précédemment dans les autres comptes qu'il m'a rendus.

LUCIE.

Se voyant ainſi ſans argent & ſans amis, excepté moi, qui ſuis auſſi malheureuſe que ma maîtreſſe, elle fut forcée de reconnoître la dette & de s'obliger à payer la ſomme qu'il lui demandoit. Cependant il a continué à prendre ſoin d'elle, & même à lui

faire ſa cour ; mais ayant été informé, apparemment par quelque Domeſtique de la maiſon, que vous y aviez ſoupé & paſſé la nuit, il eſt venu ce matin comme un furieux, ne parlant plus de mariage ; car il n'y a plus rien à eſpérer de ce côté-là, mais jurant de la perdre, ſi elle lui refuſoit ce qu'il prétend qu'elle vous a accordé.

BARNWELL.

Faut-il qu'elle ſoit ruiné, ou qu'elle ne trouve de reſſource que dans les bras d'un autre !

MILVOUD.

Il ne m'a donné qu'une heure pour me déterminer ; je l'ai paſſée avec vous, je ſuis contente, je pars.

BARNWELL.

Quoi ! toujours pourſuivi par la malice & par la vengeance, toujours dans la crainte & dans le danger ; dans les beſoins & dans la misère *, ſans amis, ſans ſecours, ſans aſyle dans le monde. Vous pourriez ſouffrir tant de maux pour l'amour de moi, & je ne pourrois

* J'ai cru devoir ſimplifier cet endroit-ci, & ne point traduire *les ardeurs de l'Eté, les rigueurs de l'Hyver*, &c.

rien tenter, quoi! rien abſolument pour les prévenir.

LUCIE.

C'eſt une choſe bien affreuſe qu'on ne puiſſe trouver aucun moyen.....

BARNWELL.

Où ſont à préſent les réſolutions que j'avois priſes? où ſont les vapeurs du matin que le Soleil a fait évanouir?

LUCIE.

Je lui conſeillerois moi d'avoir un peu plus de complaiſance pour ce méchant homme, qui pourroit après tout la tirer de peine, & lui faire une fortune.

BARNWELL.

Non, je ne le ſouffrirai point; j'aimerois mieux périr, j'aimerois mieux la voir périr elle-même, que de la voir hors de danger par ce moyen. Je cours à ma perte pour empêcher la ſienne. Attendez, je reviens dans l'inſtant.

SCENE X.

MILVOUD, LUCIE.

LUCIE.

VOUS avez bien fait de revenir ſur vos pas, ſans cela tout étoit perdu.

MILVOUD.

J'avoue que je n'avois pas prévu ce danger. Je craignois ſeulement qu'il ne revint ſans argent ; tu ſais qu'il en faut pour ſoutenir une maiſon comme la mienne.

LUCIE.

Cela eſt vrai ; mais il faut être raiſonnable dans ſes demandes ; c'eſt conſcience de décourager un pauvre jeune homme.

MILVOUD.

C'eſt mon affaire.

SCENE XI.

MILVOUD, LUCIE, BARNWELL.

BARNWELL, *tenant un ſac d'argent.*

QUE vais-je faire? que feriez-vous à ma place, vous qui vous glorifiez tant de vos lumières? Je vous le demande; faut-il la laiſſer ſouffrir à cauſe de moi, ou par ce léger ſurcroît à ma faute, en prévenir les triſtes ſuites?

LUCIE, *à part.*

Ces jeunes pécheurs s'effarouchent de ſi peu de choſe..... Je pourrois lui apprendre qu'il ne fait rien là que de fort ordinaire; une faute en produit une autre, cela eſt tout naturel. Mais pour peu qu'il vive, il le ſçaura bientôt ſans que je lui apprenne.

BARNWELL, *à Milvoud.*

Prenez, voilà de quoi rétablir vos affaires; retournez dans votre maiſon, & vivez en repos & en ſûreté.

MILVOUD.

Puis-je eſpérer de vous y revoir.

BARNWELL.

Allez, ne me dites rien; craignez de réveiller mes remords, je ſerois tenté de reprendre ce qui ne m'appartenoit pas, & de vous abandonner à vos malheurs.

MILVOUD.

Dites au moins que je vous reverrai.

BARNWELL.

Vous faites mon deſtin, mon bonheur & ma misère; laiſſez-moi ſeulement dans ce moment-ci, & diſpoſez enſuite de moi comme il vous plaira.

SCENE XII.

BARNWELL, *ſeul*,

QU'AI-JE fait? mes réſolutions étoient-elles raiſonnables & ſincères? Pourquoi donc le Ciel a-t-il permis qu'elles fuſſent inutiles? je n'ai point cherché l'occaſion, & ſi mon cœur ne me trompe, ſes motifs ont été la com-

SCENE XI.

MILVOUD, LUCIE, BARNWELL.

BARNWELL, *tenant un ſac d'argent.*

QUE vais-je faire ? que feriez-vous à ma place, vous qui vous glorifiez tant de vos lumières? Je vous le demande ; faut-il la laiſſer ſouffrir à cauſe de moi, ou par ce léger ſurcroît à ma faute, en prévenir les triſtes ſuites?

LUCIE, *à part.*

Ces jeunes pécheurs s'effarouchent de ſi peu de choſe..... Je pourrois lui apprendre qu'il ne fait rien là que de fort ordinaire ; une faute en produit une autre, cela eſt tout naturel. Mais pour peu qu'il vive, il le ſçaura bientôt ſans que je lui apprenne.

BARNWELL, *à Milvoud.*

Prenez, voilà de quoi rétablir vos affaires ; retournez dans votre maiſon, & vivez en repos & en ſûreté.

MILVOUD.

Puis-je eſpérer de vous y revoir.

BARNWELL.

Allez, ne me dites rien; craignez de réveiller mes remords, je ſerois tenté de reprendre ce qui ne m'appartenoit pas, & de vous abandonner à vos malheurs.

MILVOUD.

Dites au moins que je vous reverrai.

BARNWELL.

Vous faites mon deſtin, mon bonheur & ma misère; laiſſez-moi ſeulement dans ce moment-ci, & diſpoſez enſuite de moi comme il vous plaira.

SCENE XII.

BARNWELL, *ſeul*,

QU'AI-JE fait? mes réſolutions étoient-elles raiſonnables & ſincères? Pourquoi donc le Ciel a-t-il permis qu'elles fuſſent inutiles? je n'ai point cherché l'occaſion, & ſi mon cœur ne me trompe, ſes motifs ont été la com-

paſſion & la généroſité. La vertu ne peut-elle s'accorder avec elle-même, ou ſi le vice & la vertu ne ſont que de vains noms ? Peut-être dépendent-ils de certains évenemens qu'il nous eſt impoſſible d'amener ni de prévenir, mais qui nous déterminent néceſſairement. S'il eſt ainſi, comment oſai-je prétendre à la raiſon ? Je ne vois que confuſion, trouble & remords ; je ſuis perdu, déchu de toutes mes eſpérances, plongé dans le déſordre ſans ſavoir comment ni pourquoi * : mon imagination devient un abîme d'horreurs, un enfer, le ſiége des ténèbres & des tourmens.

* Il y a encore ici deux vers dans l'Anglois ; il y en a à la fin de chaque Acte de cette Pièce ; je n'en avertirai plus.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt dans une Chambre de la maiſon de Sorogoud.

SOROGOUD, TRUMAN.

SOROGOUD.

J'AIMEROIS à vous voir étudier le commerce, non-ſeulement comme un moyen de faire votre fortune, mais comme une ſcience qui a ſes principes dans la raiſon & dans la nature, à vous voir porter vos réflexions ſur les avantages dont il enrichit l'humanité, ſur les arts, l'induſtrie, l'abondance, la paix & cette bienveillance univerſelle qu'il répand d'un pôle à l'autre, cette heureuſe communication de ſervices mutuels qu'il a ouverte, & qu'il entretient entre des

peuples ſi éloignés les uns des autres par leur ſituation, leurs uſages & leur religion.

TRUMAN.

J'ai déjà fait quelques réflexions de cette nature, & j'eſpere les pouſſer beaucoup plus loin avec votre ſecours. Je vois que dans les pays où le commerce eſt encouragé, il eſt une ſource de découvertes utiles; qu'en y établiſſant l'amitié, il adoucit les mœurs, il polit les maniéres; qu'il apprend aux différentes Nations à ſe procurer réciproquement les choſes néceſſaires que la nature leur a refuſées, par un légitime échange de celles qui leur ſont ſuperflues.

SOROGOUD.

En effet, il n'eſt point de pays, point de climat qui n'ait reçu du Ciel quelques préſens particuliers; l'Orient abonde en pierres précieuſes & en plantes aromatiques; le nouvel Occident en mines d'or & d'argent; c'eſt à l'induſtrieux Négociant à recueillir ces diverſes richeſſes & à les verſer dans le ſein de ſa Patrie. . . . . Au reſte, j'ai examiné vos comptes, ils ſont juſtes comme à l'ordinaire, & bien tenus. Je

loue

loue votre exactitude; il faut de l'ordre dans les affaires; ſans ce guide on eſt toujours inquiet, toujours en danger de broncher. Et Barnwell, eſt-il prêt à rendre ſes comptes? Il n'a pas coutume de ſe préſenter le dernier dans ces occaſions.

TRUMAN.

Il m'a paru un peu embarraſſé quand il s'eſt retiré après avoir reçu vos ordres; irai-je lui dire de ſe hâter? j'eſpère qu'il n'aura point été négligent.

SOROGOUD.

Je m'en vais à la Bourſe, dites-lui de ſe tenir prêt pour mon retour.

SCENE II.

MARIE, *ſeule, aſſiſe & tenant un Livre.*

*QUE l'amour de la vérité eſt puiſſant! L'eſprit le plus foible qui en

* J'ai été bien tenté de retrancher ce pieux Monologue.

eſt animé, recueilli en lui-même, mépriſe les forces réunies de la terre & de l'enfer. De telles ames ſont élevées au-deſſus du ſentiment de la douleur, ou tellement ſoutenues qu'elles n'en ſont point affectées. La conquête du Ciel coûte peu au Martyr, ſes ſouffrances ſont légères, ſa récompenſe eſt infinie. Il n'en eſt pas ainſi de ces ames foibles où l'amour eſt combattu par le devoir; amollies par une douce paſſion, elles réſiſtent avec peine à leurs propres deſirs. Mais qu'eſt-ce qu'une heure, un jour; une année de peines auprès d'une vie entière pleine de tourmens.

SCENE III.

MARIE, TRUMAN.

TRUMAN.

O Barnwell! O mon ami! Quelle chûte!

MARIE.

Barnwell! Quoi? Parlez. Qu'eſt-il arrrivé à Barnwell.

TRUMAN.

Ah ! ce ne peut être un ſecret. J'ai des nouvelles de lui qui vont pénétrer de douleur tous ceux qui le connoiſſent, & ſur-tout votre généreux père & vous-même.

MARIE.

Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

TRUMAN.

Je ne puis parler, liſez. *Il lui remet une lettre.*

MARIE, *elle lit.*

« Vous ſerez ſans doute ſurpris de » mon abſence, auſſi bien que mon » maître ; & vous le ſerez bien davan- » tage quand vous en apprendrez la » raiſon. C'eſt que j'ai diſſipé une partie » de l'argent qui m'a été confié. Après » cet aveu il eſt inutile de vous dire » que vous ne me reverrez plus. Je » ſçais qu'on auroit pû tout décou- » vrir en examinant mes comptes ; » mais pour qu'on s'épargne cette » peine, & qu'on ceſſe d'attendre mon » retour, je vous avertis de la perte » entière du malheureux George Barn- » well. »

TRUMAN.

Bien malheureux ſans doute ! mais

comment a-t-il pu ſe rendre coupable de ce dont il s'accuſe ? Ma ſurpriſe eſt égale à ma douleur. Il aimoit la vertu, il avoit l'eſprit juſte & plus étendu qu'on ne l'a communément à ſon âge, un caractère de généroſité & de candeur ; une conduite ſage & conforme à ſes principes, des mœurs douces.

MARIE.

Il charmoit les yeux & le cœur de tous ceux qui l'approchoient.

TRUMAN.

Et il étoit mon ami. Ah ! ſa perte m'accable. Barnwell ; trop malheureux Barnwell ! Sçais-tu que je vois la plus belle, la plus heureuſe fille de cette riche Cité s'attendrir ſur ton ſort, & ne pouvoir retenir ſes larmes.

MARIE.

Truman, croyez-vous qu'une ame auſſi délicate que la ſienne, auſſi ſenſible à la honte ; puiſſe vivre l'eſclave du vice ?

TRUMAN.

Non, je ne le croirai jamais. Je le connois ; l'action qui vient de lui échapper eſt ſi contraire à ſon penchant naturel, qu'il faut qu'il y ait été entraîné par la néceſſité la plus invincible.

MARIE.

Mais n'y auroit-il aucun moyen de le ſauver.

TRUMAN.

Plût au Ciel qu'il y en eût! mais peu de gens ont recouvré leur réputation une fois perdue. Un Marchand ne la recouvre jamais. Et pourrois-je le déterminer à ſe préſenter aux yeux de ſon maître qu'il a trompé?

MARIE.

Non, ſans doute. Auſſi voudrois-je que mon pere ne ſçût rien de tout ce qui s'eſt paſſé.

TRUMAN.

Vous voulez ce qui eſt impoſſible.

MARIE.

Le ſomme eſt.....

TRUMAN.

Conſidérable. J'en ai fait ici une note pour la montrer à Monſieur votre pére en lui montrant la lettre.

MARIE.

Et ſi je vous remettois cette ſomme, pourriez-vous en diſpoſer de façon que mon père ne s'appersût de rien?

TRUMAN.

Rien ne ſeroit plus aiſé. Mais quel eſt ce deſſein? Qu'il eſt bien digne de

votre généreuſe vertu ! Ah ! c'eſt le Ciel qui vous l'inſpire pour ſauver l'honneur & la vie de mon ami.

MARIE.

Ne doutez point que je ne vouluſſe acheter à beaucoup plus haut prix le plaiſir de rendre un tel ſervice ; mais où ſera-t-il ? Comment le trouver ?

TRUMAN.

Fiez-vous à mes ſoins ; je ſçaurai cependant cacher ſon abſence à votre père, ou lui en donner quelque raiſon ſpécieuſe qui ne lui permette pas de ſoupçonner la véritable.

MARIE.

Je tâche d'arracher à l'infamie un jeune homme égaré, qui peut être ramené à la vertu ; je demande au Ciel & à vous, qui êtes les ſeuls témoins de cette action, ſi elle a rien de contraire aux bienſéances de mon ſexe & de mon âge.

TRUMAN.

La Terre vous applaudira, & le Ciel vous récompenſera ſans doute.

MARIE.

S'il fait réuſſir mon deſſein, je ſuis récompenſée. Mais vous ſçavez que le moindre ſoupçon, le moindre ſouffle

peut ternir la réputation d'une jeune fille; ainſi, comme il faut que cette démarche ſoit un ſecret pour mon père & pour tout le monde, à cauſe de Barnwell, il faut auſſi qu'elle en ſoit un pour Barnwell à cauſe de moi.

SCENE IV.

La Scène eſt dans une autre chambre de la maiſon de Sorogoud.

LUCIE, BLONT.

LUCIE.

FH bien! Que dis-tu à préſent du manège de notre maîtreſſe?

BLONT.

J'avoue qu'il m'étonne. Mais je ne ſçais ſi c'eſt de ſa feinte paſſion que je dois le plus m'étonner, ou de la véritable tendreſſe de ce pauvre Barnwell. J'appréhende quelquefois que l'ardeur de Milvoud pour l'argent ne faſſe ouvrir les yeux au jeune homme; mais il eſt ſi jeune, il a ſi peu d'expérience qu'il eſt bien facile de lui en impoſer.

LUCIE.

C'eſt ſon amour qui fait tout cela ; car il faut lui rendre juſtice, il ne manque pas d'eſprit ; mais vous autres hommes, dans ces ſortes d'affaires, vous êtes bien plus aiſés à tromper que votre vanité ne vous le laiſſe croire. Qu'on me donne le plus habile homme du monde, qui ſoit auſſi amoureux de moi que Barnwell l'eſt de Milvoud ; je te réponds que j'en aurai bientôt fait une auſſi grande dupe que lui.

BLONT.

Et tu en ſçaurois tirer autant d'argent qu'elle ?

LUCIE.

De cela, je n'en voudrois pas répondre. Son adreſſe à lui faire voler ſon maître, & les diverſes ruſes par où elle l'engage à continuer, m'étonnent moi-même, moi qui la connois ſi bien.

BLONT.

Mais après tout, ce qu'il lui donne n'eſt que le bien de ſon maître.

LUCIE.

Vraiment, c'eſt ce qui fait la difficulté. Si c'étoit le ſien propre, ce ne ſeroit rien du tout : eût-il le monde entier, elle le lui enleveroit d'un coup d'œil.

d'œil. Mais ces jours d'or ſont paſſés ; il eſt ruiné, il n'y a plus rien à en eſpérer pour elle.

BLONT.

C'eſt à quoi nous nous étions bien attendus.

LUCIE.

Il a été obligé de quitter la maiſon & le ſervice de ſon maitre quand il a fallu lui rendre ſes comptes ; & ſa prudence lui a fait chercher un aſyle, ſçais-tu chez qui ? chez Milvoud.

BLONT.

Et comment l'a-t-elle reçu ?

LUCIE.

Comme tu peux t'imaginer. Elle a paru étonnée de ſon deſſein, ſurpriſe de ſon impudence, & avec cet air de modeſtie qu'elle ſçait prendre, elle a proteſté qu'elle ne l'avoit jamais vu, mais d'un ton ſi vrai, que j'en ai perdu contenance.

BLONT.

Le tour eſt fort ; & que diſoit Barnwell ?

LUCIE.

Il ſe lamentoit comme une ſot ; mais à la fin enragé d'un ſi mauvais traitement, prêt à ſortir & ſe précipitant

vers la porte, il a laiſſé voir un ſac d'argent qu'il avoit apporté de chez ſon maître, & le dernier ſans doute qu'il en aura.

BLONT.

Et alors Milvoud ?

LUCIE.

Milvoud ? Elle s'y eſt priſe avec ſon adreſſe ordinaire, ſes menſonges, ſes ruſes, ſautant à ſon cou en riant, pleurant enſuite, & proteſtant que ce n'avoit été qu'un jeu : ſi bien qu'il a fondu en larmes lui-même, a jetté l'argent à ſes pieds, lui jurant qu'il aimeroit mieux mourir que de la croire fauſſe.

BLONT.

Etrange aveuglement !

LUCIE.

Ce que tu vas ouir eſt bien plus étranges *. Les inquiétudes &, les

* Le ſtyle va devenir un peu élevé pour une Servante qui parle, Ce n'eſt pas ma faute, c'eſt celle de l'Auteur Anglois, à qui il me ſemble qu'on peut paſſer ce défaut de convenance en faveur de la force & de la beauté de ce morceau. L'Auteur du *Pour & Contre*, qui fait obſerver que dans cette Pièce tout s'exécute au

craintes ſuivies du raccommodement augmentent l'amour quand il eſt ſincère ; mais elles produiſirent chez Barnwell un ſi prodigieux tranſport de tendreſſe, un tel mêlange de joie, de douleur, de plaiſir & de peine, que ſon ame à la fois charmée & comme abîmée dans la violence de ſes mouvemens, ſembloit prête à quitter ſon ſein pour s'aller perdre dans celui de Milvoud. Le voyant dans ce déſordre d'eſprit, dans ce furieux orage des paſſions, l'artificieuſe, la cruelle Milvoud lui fait promettre..... ce que je frémis d'imaginer.

BLONT.

Eh bien ! Quoi ? Je ſuis dans un étonnement !

LUCIE.

Que ſeras-ce quand tu apprendras ce que c'eſt d'attenter à la vie de ſon plus proche parent & de ſon plus généreux bienfaiteur.

BLONT.

Son oncle ! celui dont il parloit ſi

---

yeux du Spectateur, n'avoit pas fait attention à ce récit. Quant à ſa réflexion ſur l'unité de tems & de lieu négligé par l'Auteur Anglois, on voit combien elle eſt fondée.

ſouvent, dont il vantoit la fortune & l'excellent caractère.

LUCIE.

Le même. Cette inſatiable furie n'a pas plutôt eu recueilli les derniers fruits de la ruine de ce malheureux Barnwell, qu'elle lui a demandé cet horrible ſacrifice; ſa probité qui n'eſt point ſuſpecte, & les liaiſons de parenté lui donneront bientôt la clef des tréſors de cet honnête homme, dont le ſang doit ſceller cet affreux ſecret, & calmer les craintes de Milvoud.

BLONT.

Eſt-il bien poſſible qu'elle l'ait engagé dans une pareille action? Il a le cœur honnête, reconnoiſſant, tendre, généreux. Il eſt vrai que l'amour & l'artifice l'ont porté à faire un vol qu'il abhorre; mais nous ſommes témoin de ſa réſiſtance, & les larmes que lui a coûté ſon crime ſemblent l'effacer, & s'il étoit poſſible, lui en faire une ſorte de mérite.

LUCIE.

Auſſi entra-t-il en fureur au ſeul mot de meurtre. Ah! cruelle, lui dit-il en s'arrachant de ſes bras, qui le ſerroient avec une tendreſſe perfide; ah! monſ-

tre vomi de l'enfer pour ma ruine..... Elle ne crut pas devoir oppoſer la rage à la rage, mais affectant une douleur mortelle, elle accuſa le ſort, elle maudit la malignité de ſon étoile, qui la forçoit à lui conſeiller une action, dont elle n'avoit pas moins d'horreur que lui..... Mais la néceſſité ne connoît point de loi; ajoutoit-elle, ni l'amour de bornes; non, vous ne m'avez jamais aimée véritablement, puiſque vous pouvez m'abandonner dans cette extrémité. Puis ſe jettant à ſes genoux, c'en eſt fait, diſoit-elle, vous me refuſez, vous me donnez lieu de douter de votre amour, je ne vous reverrai de ma vie; non, de ma vie, je le jure... à moins que pour juſtifier la ſincérité de vos ſentimens, vous ne me donniez les biens de votre oncle, & que vous ne me les aſſuriez par ſa mort.

BLONT.

Ah Dieux! Et que répondoit-il?

LUCIE.

Il demeuroit muet; mais on liſoit ſur ſon viſage les diverſes paſſions qui l'agitoient. Il levoit les yeux au Ciel, il les rabaiſſoit ſur elle, il pleuroit, il gémiſſoit, il ſe frappoit la poitrine.

cence. J'imagine un moyen qui me paroît praticable, veux-tu te joindre à moi & que nous allions réveller ce complot?

BLONT.

De tout mon cœur. Ce ſeroit être meurtrier ſelon la loi & la raiſon, que de ne pas découvrir un pareil deſſein qu'on ſçait qui va s'exécuter.

LUCIE.

Viens, ne perdons point de tems; je te dirai le reſte en chemin.

SCENE V.

La Scene repréſente des allées d'arbres à quelque diſtance d'une maiſon de campagne.

BARNWELL, *ſeul.*

LE jour s'eſt tout d'un coup obſcurci: c'eſt le Soleil qui ſe cache derrière quelque nuée, ou qui a précipité ſon cours pour n'être pas témoin de l'action qu'on me condamne à commettre. Depuis que je me ſuis mis en chemin pour exécuter ce déteſtable complot, je crois ſentir à tous momens la

terre qui tremble ſous mes pieds. Ce ruiſſeau que je viens de paſſer, qui forme une caſcade naturelle, me ſembloit murmurer les triſtes ſons de meurtre & d'aſſaſſinat. L'air, la terre, l'eau me paroiſſent conſternés. Mais je n'en ſuis point ſurpris, la chûte d'un honnête homme eſt un ſentiment pour l'Univers, & la nature en eſt ébranlée. Juſtice du Ciel! qu'avez-vous donc réſolu de faire de moi? le frère unique de mon père, celui qui m'a tenu lieu de père depuis mon enfance, qui m'a élevé avec une tendreſſe vraiment paternelle & qui n'a rien aujourd'hui de plus cher que moi, c'eſt lui que je viens chercher avec la réſolution formée de l'aſſaſſiner. Mes cheveux ſe dreſſent d'horreur. Le coup n'eſt pas encore frappé. Quoi! ne renoncerai-je pas à cet affreux deſſein? qui empêche que je ne quitte un lieu..... (*Il fait quelques pas pour s'en aller, & s'arrête auſſi-tôt.*) Mais où irai-je? O miſérable, où iras-tu? la porte de mon maître eſt fermée pour moi, & ſans argent Milvoud ne veut plus me ſouffrir, & la vie eſt un tourment qu'il m'eſt impoſſible de ſupporter ſans elle. Elle a pris

une ſi ferme poſſeſſion de mon cœur, elle y domine ſi impérieuſement..... Ah oui ! voilà la cauſe de tous mes crimes & de toutes mes peines : c'eſt la fièvre de mon ame, c'eſt une rage dans mes deſirs..... En vain la nature, la raiſon, la conſcience s'y oppoſent ; cette furieuſe paſſion renverſe tout devant elle, & m'entraine aveuglement au libertinage, au vol & au meurtre. O conſcience ! foible guide pour la vertu ! Tu nous fais ſentir lorſque nous nous égarons, mais quel pouvoir as-tu pour nous arrêter dans notre courſe ? Ah ! je vois mon oncle qui s'avance dans une de ces allées..... Il eſt ſeul. Déguiſons-nous. (*Il tire un maſque de ſa poche.*) C'eſt l'heure qu'il prend ordinairement pour faire ſes prières. Hélas ! c'eſt ainſi que chaque jour il prépare ſon ame pour le Ciel ; tandis que moi..... Mais qu'ai-je à faire déſormais avec le Ciel ? Laiſſe-moi, conſcience, point de combats, point de remords ; mon crime a commencé par la débauche, il finira par le ſang. (*Il met ſon maſque, tire ſon piſtolet de ſa poche, & quitte le Théâtre, comme pour s'aller cacher derrière quelqu'arbre.*

SCENE VI.

L'Oncle de BARNWELL, *ſeul.*

SI j'étois ſuperſtitieux, j'appréhenderois quelque danger caché, où je craindrois une mort prochaine. Je me ſens appéſanti par une affreuſe mélancolie. Mon imagination ne ſe peint que des fantômes & des images de mort. Je croyois voir à ce moment un pâle ſpectre s'élever de ſon tombeau; il s'emparoit de toute l'attention de mon ame, & la rempliſſoit à la fois de triſteſſe, d'horreur & de pitié. L'impreſſion m'en reſte encore; je ne veux point faire d'effort pour l'éloigner: le ſage ſe prépare à la mort en ſe familiariſant avec ſon idée. Quand on a aſſez de réſolution pour tenir le miroir de près; & qu'on oſe enviſager fixement dans l'état de ceux qui ont ceſſé de vivre, celui auquel on doit s'attendre à ſon tour; il n'y a ni paſſion déréglée, ni deſir vicieux qui ne s'évanouiſſe à cette vue. L'ame elle-même oſe à peine ſe mou-

voir, le ſang ſe réfroidit & marche lentement dans les veines. Tous les ſens ſont en ſilence, immobile d'horreur & de ſaiſiſſement; on eſt déjà comme ſemblable aux objets lugubres dont on s'entretient, juſqu'à ce que la curioſité vienne réveiller l'ame & l'exciter à faire des recherches.

SCENE VII.

L'Oncle de Barnwell, BARNWELL, *qui reparoît ſur le Théâtre ſans être vu de ſon oncle, & préſente de tems en tems ſon piſtolet qu'il retire auſſitôt.*

L'oncle de BARNWELL.

O MORT! Etrange & myſtérieuſe puiſſance, qui te fais connoître tous les jours par tes effets, & qui n'es compriſe que de ceux qui les éprouvent, que dirai-je que tu es? Cet eſprit ſi étendu qui embraſſe la terre d'une ſeule penſée; qui la pénètre juſqu'au

centre, qui s'élève de-là au-deſſus des étoiles & découvre des mondes nouveaux, entreprend en vain de percer les nuages dans leſquels tu t'enveloppes. Il ſe perd dans ces affreuſes ténèbres, & ne remporte de ſes recherches qu'un redoublement d'incertitude, & la fatigue d'un travail inutile.

BARNWELL, *ayant préſenté encore une fois ſon piſtolet, il le jette enfin par terre.*

Ah! c'eſt une choſe impoſſible.

L'ONCLE.

Un homme ſi près de moi armé & maſqué!

BARNWELL, *voyant ſon oncle treſſaillir & porter la main ſur ſon épée, tire un poignard dont il lui perce le ſein* *,

Il le faut donc, puiſqu'il n'y a point d'autre voie.

L'ONCLE, *tombant.*

Ah! je ſuis aſſaſſiné. Dieu, plein de clémence, écoutez la prière de votre ſerviteur expirant. Répandez vos plus précieuſes bénédictions ſur mon cher

* Quelle horreur ſur la Scène.

neveu, pardonnez à mon meurtrier, & recevez mon ame entre vos bras. *Barnwell jette ici ſon maſque, & pénétré des dernières paroles de ſon oncle, il ſe précipite ſur ſon corps, & l'embraſſe.*

BARNWELL.

Oh! trop généreux mourant! Saint Martyr, levez vos yeux appéſantis & voyez votre neveu dans votre meurtrier. Oh! ne m'y laiſſez pas voir tant de bonté, faites plutôt éclater votre indignation ſi vous en avez encore la force. O Ciel! il pleure de compaſſion pour mon ſort. Il me donne des larmes, des larmes pour du ſang. Ses derniers ſoupirs ſont pour ſon aſſaſſin. Ah! parlez, qu'ordonnez-vous? Prononcez mon pardon & entraînez-moi avec vous dans le tombeau. Il voudroit parler & il ne le peut. Ah! pourquoi ſerrez-vous ſi tendrement cette main meurtrière? Quoi! vous voulez m'embraſſer. (*Barnwell embraſſe ſon oncle, qui ſoupire & meurt dans ſes bras.*) Son ame errante ſur ſes lèvres s'eſt arrêtée pour ſceller mon pardon, & s'eſt épuiſée dans ce dernier embraſſement. C'en eſt fait, il n'eſt plus. Oh! je ſens que je vais le ſuivre. (*Il tombe évanoui ſur le corps de ſon oncle.*)

Malheureux ! Et je vis ! Et je reſpire encore ! j'infecte l'air de mon ſouffle impur ! & cette terre qui frémit ſous moi, ne s'ouvre pas pour m'engloutir ! Dieu juſte, Dieu miſéricordieux, regardez du haut du Ciel, qui eſt votre trône ; regardez cette ſainte victime, regardez ce déteſtable meurtrier ; & ſi votre vengeance m'épargne, que votre pitié frappe & m'anéantiſſe. Le meurtre eſt le plus grand des crimes, le parricide eſt le plus grand des meurtres, & le parricide le plus atroce, c'eſt moi qui l'ai commis. Caïn, dont le nom eſt maudit depuis le premier ſiécle du monde, & le ſera juſqu'au dernier, Caïn a tué ſon frère, que le Ciel favoriſoit plus que lui. L'exécrable Néron s'eſt ſervi d'une main étrangère pour faire mourir ſa mère qu'il craignoit, & qu'il commençoit de haïr. Mais moi, de ma propre main, je viens d'aſſaſſiner à la fois un frère, un père & un ami, qui me chériſſoit & qui m'étoit infiniment cher. C'eſt un forfait qui n'a point d'exemple. Puiſſe-t-il être le ſeul & le dernier de cette eſpèce, comme il eſt le plus abominable de tous ! Ainſi du fond de l'abime le mauvais riche adreſ-

ſoit à Dieu ſa prière inutile, quoique charitable. L'inſenſé qui a perdu ſon ame, voudroit pouvoir du moins la faire ſervir au ſalut des autres; mais le Ciel refuſe de l'écouter. La cauſe de notre chûte nous eſt connue; mais la règle de l'avenir demeure invariable.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans une chambre de la Maiſon de Sorogoud.

MARIE, *ſeule.*

QU'ON a tort de juger du fond de notre cœur par le plaiſir ou la peine qu'il éprouve! Le mien eſt pur, je n'ai à me reprocher que les foibleſſes de l'humanité les plus excuſables; je n'ai provoqué le Ciel par aucune action criminelle, & il ſemble qu'il m'ait choiſie pour me rendre malheureuſe. Veut-il que je m'accuſe ſans me ſentir coupable? Non, il ne peut le vouloir. Il eſt donc convenable que l'innocence ſouffre; car le Ciel eſt juſte dans toutes ſes diſpoſitions. C'eſt peut-être ainſi qu'il nous garantit du vice qui eſt bien plus à craindre que la douleur; & peut-être

ſoit à Dieu ſa prière inutile, quoiqu
charitable. L'inſenſé qui a perdu ſ
ame, voudroit pouvoir du moins
faire ſervir au ſalut des autres ; mais
Ciel refuſe de l'écouter. La cauſe
notre chûte nous eſt connue ; mais
règle de l'avenir demeure invariable.

Fin du troiſiéme Acte.

nera jamais ; je l'ai ſatisfait ſur tout : mais il ne peut ignorer plus long-tems cette abſence. Il ſemble ſe prêter aux excuſes que l'amitié m'inſpire pour Barnwell ; mais il eſt pénétrant, & je ne penſe pas qu'il y ſoit trompé.

MARIE.

Faut-il que ce malheureux jeune homme rompe toutes les meſures que nous prenons pour le ſervir ? cependant je ne me repens point de ce que j'ai fait. S'il revient, j'aurai facilité ſa réconciliation avec mon père, & je l'aurai mis à l'abri des reproches du monde, qui eſt méchant & qui ne pardonne rien.

SCENE III.

MARIE, TRUMAN, SOROGOUD, LUCIE.

SOROGOUD.

CETTE femme vient de me faire un triſte rapport ſur Barnwell, & qui n'eſt que trop probable, à quelques circonſtances près.

LUCIE.

Je ſuis fâchée, Monſieur, que ma franchiſe & l'aveu que je vous ai fait de ma conduite paſſée vous rendent ma ſincérité ſuſpecte dans cette occaſion.

SOROGOUD, *à Lucie.*

Elle ne m'eſt point ſuſpecte. Votre aveu a toute l'apparence de la vérité. (*à Marie & a Truman.*) Elle m'aſſure que Barnwell s'eſt laiſſé engager à tromper ma confiance, & qu'il a détourné à diverſes repriſes des ſommes conſidérables. Je ſuis ſûr que cela n'eſt point. Que ne puis-je auſſi bien douter de tout le reſte de ſon affreux récit.

MARIE.

Ah! Monſieur, je me trouve indiſpoſée; ſouffrez que je me retire. (*à part.*) Le Ciel fait échouer tout ce qu'on entreprend pour le ſauver. Oh! malheureux Barnwell! malheureuſe Marie!

SCENE IV.

SOROGOUD, TRUMAN, LUCIE.

SOROGOUD.

JE ſuis accablé de toutes parts. D'un côté la compaſſion pour ce malheureux jeune homme ; de l'autre la crainte pour les jours de mon digne ami ; & ma chère fille, l'unique joie, la ſeule eſpérance de ma vieilleſſe ! Je vois ſa mélancolie augmenter à chaque moment, & je tremble pour ſa vie. O mon cher Truman ! cette perſonne vient m'apprendre que votre ami, à l'inſtigation d'une femme parricide, eſt allé voler & aſſaſſiner ſon oncle.

TRUMAN.

Quel deſſein ! De quelle horreur je ſuis ſaiſi !

LUCIE,

Penſez-vous que ce délai eſt un coup mortel ?

SOROGOUD, *à Lucie.*

Je ne ſçais ni que faire, ni que pen-

SCENE VI.

MILVOUD, BARNWELL.

MILVOUD.

AH! le voici. Je lui faiſois tort. Ses mains ſanglantes montrent qu'il a fait le coup, mais qu'il manque de prudence pour le cacher.

BARNWELL, *d'un air effrayé.*

Où me cacherai-je? Où fuirai-je pour éviter les pourſuites de la Juſtice?

MILVOUD.

Soyez ſans crainte. Quand il y auroit mille perſonnes à vous chercher, dès que vous êtes ici, vous êtes en ſûreté comme l'innocence même. J'ai dans cette maiſon un ſouterrain ſi adroitement ménagé! que je défie la jalouſie & la vengeance d'en trouver jamais l'entrée. Je vous y cacherai, ſi j'apperçois quelque danger.

BARNWELL.

Oh! cachez-moi, s'il eſt poſſible, à moi-même; car tant que je porterai ma conſcience avec moi, il n'y a nul ſouterrain

votre activité dans ces précieux momens.

TRUMAN.

Il faut être ami pour pouvoir imaginer ce que je souffre.

SCENE V.

La Scène est chez Milvoud.

MILVOUD, *seule.*

QUE j'ai d'impatience de savoir le succès de son entreprise! S'il l'a tentée & qu'il n'ait point réussi, c'est un homme perdu..... Eh bien, qu'y auroit-il à craindre pour moi! Je suis d'une timidité ridicule..... Cependant s'il n'a fait que tenter inutilement, il pourroit bien arriver qu'on lui fît grace en faveur de sa jeunesse, & que toute la vengeance retombât sur moi. J'aurois dû faire cette réflexion plutôt... Mais supposons l'action commise; alors, mais alors seulement, je me vois tout-à-fait hors de danger. Que seroit-ce aussi s'il avoit la lâcheté de revenir sans avoir rien entrepris!

ſor ? Il les avoit ſans doute ſur lui. Combien d'or, quels joyaux ; en un mot que m'apportez-vous ?

BARNWELL.

Ah ! Pouvez-vous croire que j'aye ajouté le ſacrilége au parricide. Si vous aviez vû ſa vie ſortir avec les flots de ſon ſang, ſi vous l'aviez entendu prier pour moi ſous le double nom de neveu & de meurtrier (hélas ! il ne ſavoit pas que ſon meurtrier fût ſon neveu,) vous auriez ſouhaité comme moi de pouvoir donner mille vies pour prolonger d'un moment la ſienne. Mais l'ayant vû expirer, j'ai détourné les yeux de l'objet de mon crime, j'ai pris la fuite, & pour l'empire du monde je n'aurois pas voulu profaner ce corps ſacré par un vol.

MILVOUD.

Sot, miſérable & lâche fripon. Quoi ! avoir aſſaſſiné ton oncle, lui avoir volé la vie, qui eſt le plus cher & le plus précieux don de la nature, après la perte duquel il n'y a plus d'injure à recevoir ; & craindre après cela de lui prendre ce qui ne peut lui être utile à rien, & m'apporter pour tout fruit ton crime & ta miſère. Et crois-tu que je veuille [illegible]

ſarder ma réputation, que je veuille riſquer ma vie pour prendre ſoin de la tienne.

BARNWELL.

O Milvoud !..... Eſt-ce ainſi que vous me traitez ? Mais ç'en eſt fait ; ſi vous me haïſſez, ſi vous ſouhaitez ma mort, vous ſerez ſatisfaite ; je ſens que ma douleur va bientôt vous délivrer de moi.

MILVOUD.

Dans ſa folie il va tout découvrir & m'entraîner dans ſa ruine. Nous ſommes au bord d'un précipice d'où il eſt impoſſible de nous ſauver tous deux..... Pour me tirer d'affaire..... (*elle rêve.*) Il n'y a point d'autres reſſources..... J'avoue que cela eſt horrible..... Mais la réflexion vient trop tard quand le péril eſt preſſant..... Et puis je n'ai point à choiſir...Oui, oui, ne balançons point. (*Elle ſonne une ſonnette, un Valet entre.*) Faites moi venir la Juſtice, & qu'on me ſaiſiſſe ce malheureux. Il vient de me confeſſer qu'il a commis un meurtre. Si je le laiſſois échapper on me croiroit auſſi méchante que lui. (*Le Valet ſort.*)

BARNWELL.

O Milvoud! Non; cela n'eſt pas poſſible, vous ne le voulez pas; vous ne ſauriez le vouloir. Arrêtez donc ce Meſſager; hâtez-vous de le rappeller. Je vous en conjure à genoux. Il eſt juſte que je meure, mais non pas par vos mains. Je vais me livrer de ce pas à la Juſtice. Oui, j'y vais; car la mort eſt tout ce que je deſire: mais une telle ingratitude me déchire juſqu'au fond de l'ame. (*Il verſe des larmes.*) Oh! elle eſt pire mille fois à ſupporter que la mort, pire que les plus cruelles tortures.

MILVOUD.

Donne-lui le nom que tu voudras: je veux vivre & vivre tranquille. Il n'y a que ta mort qui puiſſe me mettre en ſûreté.

BARNWELL.

Vous y êtes ſans doute, s'il y a un degré de ſcélérateſſe où l'on ſoit hors des atteintes de la vengeance. Mais que me reſte-t-il à attendre, qu'un cachot, des fers, une funeſte ſentence, la mort, l'infamie & la juſte exécration de l'Univers? Un cadavre ſuſpendu entre le Ciel & la Terre! Affreux ſpectacle! Terrible leçon pour le Spectateur!

mais, n'importe ; je pourrois ſoutenir toutes ces horreurs, je ne chercherois point à éviter de ſi rudes coups, ſi c'étoit toute autre main que la vôtre qui me les portât.

SCENE VII.

MILVOUD, BARNWELL, BLONT.

Un Exempt, des Archers.

MILVOUD.

O Ciel ! ma maiſon l'aſyle d'un aſſaſſin ! Venez, Monſieur, aſſurez-vous de ce jeune homme, je l'accuſe d'un meurtre, & je me préſenterai en Juſtice pour ſoutenir mon accuſation. (*On le ſaiſit.*)

BARNWELL.

Qu'ai-je à dire & de quoi me plaindre ? l'accuſerai-je à mon tour ? Non ! je reſpecte le doigt de Dieu marqué dans la punition du libertinage & du parricide. Mais ce Ciel qui me punit la

laiſſe vivre peut-être pour en châtier d'autres par elles. C'eſt ainſi que ſa clémence redoutable laiſſa l'immortalité aux Démons pour en faire les exécuteurs de ſa vengeance. *

SCENE VIII.

MILVOUD, BLONT.

MILVOUD.

OU eſt Lucie ? Pourquoi eſt-elle abſente en ce moment ?

---

* Le Sermon ſuivant, qui ſent un peu la potence, ſera plus aiſé à ſauter en notes que dans le texte.

« Jeunes gens, qui voyez mon déſeſpoir, » qu'il vous apprenne à ne chercher que des plaiſirs honnêtes, & à fuir le commerce de ces » femmes impudiques, dont la perfidie eſt égale » à la beauté. Celle qui a l'honneur & la vertu » pour guides, fidelle à ſes véritables intérêts, le » ſera toujours aux vôtres. Malheureux qui apprend trop tard à ſe conduire ! venez acquérir » de la ſageſſe à mes dépens, & n'attendez pas » que vous ayez perdu votre innocence, votre » réputation & votre vie. »

BLONT.

Que ne l'ai je été auſſi! Lucie va paroître & pour ta confuſion, Démon ſorti de l'enfer.

MILVOUD.

Inſolent, eſt-ce à moi que tu parles?

BLONT.

A toi-même. Le propre du Démon eſt de livrer au ſupplice ceux qu'il vient d'engager dans le crime.

SCENE IX.

MILVOUD.

ILS déſaprouvent ma conduite, & cherchent à s'établir ſur mes ruines..... Oui, ma ruine eſt réſolue. Je vois mon danger; mais je le mépriſe autant que ceux qui en ſont les auteurs. Je ne ſuis pas faite pour tomber ſous d'auſſi foibles inſtrumens. (*Elle ſort.*)

SOROGOUD.

J'aurois prévenu ton cruel deſſein ſi je l'avois ſçu plutôt. Faut-il qu'il ne me reſte qu'à t'en voir punir comme tu le mérites? Triſte ſatisfaction! Hélas! je verrai punir en même-tems le malheureux Barnwell, qui eſt innocent en comparaiſon de toi. Mais ſi les hommes ne peuvent juger que ſur les actions extérieures, il eſt un Juge au Ciel qui lit dans les cœurs, & qui ſçaura faire la différence de la fragilité à la préſomption.

MILVOUD.

Je vois, Monſieur, que nous ſommes également malheureux l'un & l'autre dans nos domeſtiques. J'ai d'abord été étonnée du mauvais traitement que me faiſoit une perſonne ſi ſage à l'apparence, & peut-être y ai-je répondu avec trop de vivacité. Je vous en demande pardon. Je m'apperçois à préſent qu'on vous en a impoſé juſqu'à vous perſuader que j'avais eu des liaiſons avec ce jeune homme qui avoient été la cauſe & l'occaſion de ſa perte.

SOROGOUD.

Oui, perfide, je t'accuſe d'être la cauſe de tous ſes crimes & de tous ſes mal-

MILVOUD.

Vous êtes le maitre d'un miſérable qui ne vous fait pas beaucoup d'honneur.

SOROGOUD.

Je n'aurois pas eu à rougir de m'avouer ſon maître ſans vos infâmes artifices.

MILVOUD.

Mes artifices ! Je ne vous entends point, Monſieur. S'il a fait une faute, que m'importe? Etoit-il ſous ma conduite ou ſous la votre? Que ne lui donniez-vous de meilleures leçons?

SOROGOUD.

Je ne m'étonne point de votre impudence, elle eſt au dégré de votre méchanceté. Mais crois-tu, déteſtable enchantereſſe, crois-tu que j'en ignore aucun de ces artifices que tu as employés contre ſon innocence? Je ſçais tous les pas que tu lui as fait faire, je ſçais par quels chemins tu l'as entraîné malgré lui de crime en crime juſqu'au plus horrible de tous, que tu as imaginé & que tu l'as forcé de commettre.

MILVOUD, *à part.*

Ah! Lucie a pris les devans; ſi je ne trouve le moyen de tourner l'accuſation contre elle & Blont, je ſuis perdue.

firment dans cette penſée. Je vais ſur le champ la faire arrêter elle & mon valet, que je ſoupçonne d'être ſon complice. J'eſpère, Monſieur, que ſans vous arrêter aux fauſſes impreſſions qu'on vous a données de ma conduite, vous vous joindrez à moi pour faire punir les véritables auteurs de cette ſanglante action. (*Elle veut ſortir.*)

SOROGOUD.

Non, vous ne ſortirez point, je vois votre deſſein, & je ſçaurai les protéger contre votre méchanceté.

MILVOUD.

Vous voudriez employer votre crédit en faveur de ces miſérables? Sentez-vous bien, Monſieur, toute l'horreur d'une pareille ſéduction? Engager un foible jeune homme dans un crime auſſi énorme!

SOROGOUD.

Et le trahir après le lui avoir fait commettre!

MILVOUD.

Ce que vous appellez le trahir peut vous convaincre de mon innocence. Celle qui l'aime & qui lui a perſuadé ce meurtre, ne l'auroit pas livré à la Juſtice comme je viens de le faire, tant j'ai été frappé de l'atrocité de ſon crime.

heurs, de tous les tourmens qu'il ſouffre & qu'il a à ſoufftir juſqu'à ce qu'une mort affreuſe vienne les terminer.

MILVOUD.

C'eſt une choſe étrange. Mais qui peut ſe mettre à l'abri de la calomnie? je vous aſſure, Monſieur, que bien loin d'avoir contribué à ſa ruine, je ne lui ai parlé de ma vie que depuis ce fatal accident dont je ſuis auſſi touchée que vous. Il eſt vrai que j'ai une femme qui me ſert, à qui depuis quelque tems il a fait de fréquentes viſites dans ma maiſon; ſi elle a trompé la bonne opinion que j'avois d'elle, eſt-ce ma faute? Et n'eſt-ce pas ce qui vous arrive avec Barnwell.

SOROGOUD.

Je vous entends, pourſuivez.

MILVOUD.

J'ai appris qu'ils avoient l'un pour l'autre une paſſion violente, mais je l'ai crue innocente juſqu'à préſent. Ce que je ſais, c'eſt que Lucie eſt pauvre & qu'elle aime le plaiſir & la dépenſe; ainſi pour fournir à ſes folies, elle pourroit bien avoir engagé Barnwell à commettre ce meurtre..... Oui, il faut que cela ſoit..... Je me rappelle en ce moment mille circonſtances qui me con-

SCENE XI.

SOROGOUD, LUCIE, TRUMAN, BLONT.

LUCIE, *aux Officiers de Juſtice.*

PLACEZ-VOUS, Meſſieurs, les uns d'un côté de cette porte, les autres de l'autre, & prenez bien garde quand elle entrera. (*A Sorogoud.*) Ici, Monſieur, obſervez bien tous ſes mouvemens. Je l'ai vue; vous l'avez pouſſée à bout, elle a pris quelque réſolution déſeſpérée; je crois la deviner.

SCENE XII.

Les Acteurs de la Scène précédente.

MILVOUD,

Un piſtolet à la main, qu'elle cache, & que Truman ſaiſit.

TRUMAN.

ARRÊTE, femme cruelle & perfide, c'eſt ici que finit ton pouvoir de faire du mal,

SOROGOUD, *à part.*

Comment un jeune homme ſans expérience pourroit-il échapper à ſes piéges ? Les funeſtes charmes de ſon eſprit & de ſa figure ſeroit capables de ſéduire la ſageſſe même, & de percer les glaces de l'âge le plus avancé. Moi qui ſuis venu ici avec le plus juſte préjugé, dans la conviction la plus ferme, je me ſuis ſenti ébranlé par cette fable artificieuſe qu'elle vient de me faire. (*A elle.*) Ceux que vous accuſez avec tant d'adreſſe, vous ſavez qu'ils ſont vos accuſateurs, & la preuve inconteſtable de leur innocence & de votre crime, c'eſt qu'ils vous ont accuſée avant que l'action fût commiſe, & qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour la prévenir.

MILVOUD.

Vous êtes difficile à perſuader. Mais j'ai une preuve d'une force à faire taire toutes vos objections.

fuſſent acquiſes, mettoient les plus méchans d'entre vous à l'abri de l'un & de l'autre. J'ai donc voulu être riche, & pour le devenir j'ai tout employé. Vous condamnez mes artifices; & vous avez raiſon; mais c'eſt vous qui me les avez donnés, ils ſont tels que je les ai pris dans le commerce que j'ai eu avec vous.

SOROGOUD.

Tu as donc vêcu ſans doute avec les plus ſcélérats des hommes?

MILVOUD.

J'en ai vû de tous les rangs & de tous les états; je n'ai trouvé entr'eux de diſférence que dans les degrés de pouvoir. Ils ſont tous auſſi méchans qu'ils ont de pouvoir pour l'être. * Ces Magiſtrats ſubalternes, qui ne vivent que de réputations ruinées, comme les peuples de Cornouaille vivent de naufrages, m'ont appris à mériter leur protection, en rejettant mes crimes ſur l'innocence. Il faut, pour affoiblir le ſcandale, cacher le coupable dans la

* Je ſupprime en cet endroit une déclamation auſſi choquante que déplacée contre les Eccléſiaſtiques, les hommes en général, les Loix & la Religion,

foule

foule des accusés. La calomnie, comme la nuit & la mort, noircit tous les objets & détruit toutes les distinctions. Voilà les leçons de ces ames vénales, de ces méprisables Juges qui ne favorisent que ceux qu'ils sont obligés de punir par le ferment de leur Charge, devant qui le plus grand des crimes est de n'en avoir point commis, & la première des vertus le soin d'acheter leur appui à force de secrettes largesses.

SOROGOUD.

Ta conduite montre assez le mépris que tu fais des Loix; il n'est pas étonnant que tu n'en puisses souffrir les Ministres.

MILVOUD.

Je vous connois, & je vous déteste tous. Vous punissez dans les autres ce que vous faites vous-mêmes, ou ce que vous auriez fait comme eux en pareil cas. Vous condamnez le pauvre qui a volé, vous qui auriez été voleurs si vous aviez été pauvres. Ainsi, toujours trompeurs & toujours trompés, vous vous tourmentez, vous vous détruisez les uns les autres. Mais c'est sur-tout des femmes que vous aimez à faire votre proie. Ce sont elles sur-tout que vous

cherchez à détruire, elles par qui vous êtes, elles qui ſont la ſource de tous vos plaiſirs ; vous employez mille moyens pour les perdre, & les blâmez enſuite d'oſer tourner contre vous cet art perfide que vous leur avez appris. Oh ! puiſſent déſormais toutes celles que votre barbarie aura dépouillées du beau titre de Vierge, en tirer un plus noble de leur vengeance, & devenir autant de Milvouds pour votre ruine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt dans la priſon.

SOROGOUD, BLONT, LUCIE.

SOROGOUD.

J'Ai recommandé Barnwell à un ſage Eccléſiaſtique de mes amis, j'aurois fait la même choſe pour Milvoud, ſi cette malheureuſe femme, toujours obſtinée dans le crime, ne refuſoit tous les ſecours de cette eſpèce.

LUCIE.

Je reconnois bien votre caractère à ces pieuſes attentions pour les malheureux : mais pardonnez, Monſieur, ſi je m'étonne que vous n'ayez point aſſiſté au procès.

SOROGOUD.

Je ſçavois qu'il étoit impoſſible de

ſauver Barnwell, & je prends tant de part à ſon malheur, que cette vue n'auroit fait qu'irriter ma douleur, & même la ſienne.

BLONT.

Sa jeuneſſe, ſa conſternation, ſon humble contenance, ont arraché des pleurs à tous ceux qui l'ont vu paſſer. Lorſqu'il a paru à la barre devant les Juges, ſi vous aviez entendue ſa confeſſion interrompue par ſes larmes & par ſes ſoupirs..... il exagéroit ſes fautes, ſans accuſer, ſans dire un ſeul mot de Milvoud, qui paroiſſoit tranquille à ſes côtés, qui promenoit ſes regards intrépides ſur cette reſpectable aſſemblée, qu'elle voyoit fondre en larmes, & dont elle ſembloit braver l'autorité & dédaigner la compaſſion. Quand on l'a interrogée, elle a répondu avec fermeté, elle s'eſt défendue avec adreſſe, elle ſe reclamoit hautement de ſon innocence; mais quand elle a vu que ſes efforts étoient inutiles, & que tous ſes Juges ſe réuniſſoient contre elle. Oh! c'eſt alors que vous l'euſſiez entendu maudire ſes Juges; nous, Barnwell, elle-même, & toute la nature. Mais que ſervoient ces imprécations?

La Sentence étoit prononcée, & c'eſt aujourd'hui qu'elle s'exécute.

SOROGOUD.

L'heure approche. Je vais voir Barnwell, tandis que vous allez parler à Milvoud.

LUCIE.

Je tremble d'y penſer. Elle eſt fière, impatiente, colère, implacable : ſervir d'inſtrumens à ſa ruine, rougir de ſa honte, compâtir à tous ſes maux, voilà le tribut que nous devons à la complaiſance criminelle que nous avons eue juſqu'ici pour ſa méchanceté.

SOROGOUD.

Vous êtes bienheureux que cette complaiſance ne vous ait pas menés plus loin. Je ſçais que vous n'avez agi contre votre maitreſſe ni par intérêt, ni par malignité, ni par reſſentiment, mais uniquement par la juſte horreur que vous ont inſpiré ſes crimes. Il faut ſoutenir le courage des proſélites à la vertu : continuez à vous bien conduire, & regardez-moi déſormais come votre ami.

LUCIE.

C'eſt un bonheur auſſi peu attendu que peu mérité. Mais le Ciel qui vient

d'empêcher notre chûte, ſe ſert de vous ſans doute pour nous affermir dans le bon chemin.

SOROGOUD.

Vous avez raiſon d'adreſſer au Ciel votre reconnoiſſance. Combien de gens, avec des diſpoſitions moins vertueuſes que celles de Barnwell, ne ſont point tombés dans les mêmes crimes ? C'eſt à la Providence qu'ils en ſont redevables. Ne jugeons point de Barnwell avec trop de rigueur ; ſes fautes ſont grandes ; mais la tentation étoit violente. Que ſa chûte nous inſpire l'humanité, la circonſpection & la défiance du nous-mêmes. Nous ſommes étonnés de ſon ſort ; peut-être aurions-nous ſuccombé comme lui, ſi nous avions été mis à la même épreuve.

SCENE II.

On voit le Cachot où eſt Barnwell, une table & une lampe.

SOROGOUD, BARNWELL.

SOROGOUD, *à quelque diſtance de Barnwell qu'il trouve liſant.*

DE cruelles réflexions, le repentir, les larmes; voilà les fruits des paſſions & de la débauche.

BARNWELL.

Oh! mon maitre que j'honore & que j'ai trompé, dont la bonté m'a tant de fois couvert de confuſion, pardonnez-moi ce manque de reſpect, je ne vous voyois pas.

SOROGOUD.

Laiſſez ces ſoins; vous étiez plus utilement occupé de vos réflexions ſur vous-même. Le voyage que vous avez à faire eſt long; le tems qu'on vous donne pour vous y préparer eſt preſqu'écoulé; je vous ai envoyé un Eccléſiaſtique pour vous aider à le mettre à profit; en avez-vous tiré quelque ſecours.

BARNWELL.

La vérité, qu'il m'a recommandé d'avoir pour compagne aſſidue dans cette triſte retraite, écarte enfin les doutes qui m'accabloient. J'ai appris à connoître l'étendue immenſe de la miſéricorde divine; je ſçais que mes crimes, tout énormes qu'ils ſont, ne ſont pas irrémiſſibles, qu'il n'eſt pas moins de mon devoir que de mon intérêt d'eſpérer, & même de me réjouir dans cette eſpérance; qu'ainſi mon exemple tournera à la gloire du Ciel & à l'avantage de ceux qui auront à imiter ma pénitence.

SOROGOUD.

Courage, Barnwell.

BARNWELL.

C'eſt quelque choſe de bien admirable! Les paroles de la vérité ſont le charme du déſeſpoir; l'idée de la miſéricorde céleſte a le pouvoir de rétablir la paix dans la conſcience d'un meurtrier. Comment vous peindre l'état de mon ame? J'eſpère & je crains, je tremble & je me réjouis, & je ſens croître ma douleur avec mes eſpérances; la joie & la reconnoiſſance me font verſer plus de larmes que toutes les horreurs du déſeſpoir ne m'en ont arrachées.

SOROGOUD.

SOROGOUD.

Voilà le caractère de la vraie pénitence, le vrai chemin qui conduit à la paix éternelle. Quelle joie de voir une ame bien préparée pour le Ciel ! C'eſt pour goûter cette joie que le Miniſtre de l'Evangile conſacre ſes jours à la méditation, à la lecture des Livres Saints, à la pénible récherche de la vérité, à l'abſtinence & à la prière. Il renonce aux plaiſirs des ſens, il meurt chaque jour pour faire vivre éternellement les autres. Que l'éclat des richeſſes, que le faſte des grandeurs doivent ſembler mépriſables aux yeux de celui dont l'ambition s'élève juſqu'à ne vouloir que ſervir les hommes, & qui ne connoît de tréſors que les ames qu'il ſauve ! S'il en préſerve une ſeule de l'erreur, s'il en peut ramener une de ſes égaremens, il jouit du bonheur qu'il procure; il eſt trop récompenſé de tous ſes travaux.

BARNWELL.

Que ne vous dois-je point pour ces généreux ſecours que vous avez daigné me fournir ? Il n'y a que le Ciel qui puiſſe reconnoître tant de bontés.

SOROGOUD.

Que j'aime à vous voir dans les diſ-

poſitions où vous êtes. Je goûte une joie inexprimable. Adieu. Que le Ciel vous donne de nouvelles forces! Adieu.

BARNWELL.

O mon maitre! j'aurois quelque choſe à dire, ſi mon cœur oſoit ſe ſoulager.

SOROGOUD.

Dites, dites.

BARNWELL.

J'avois un ami,.... hélas! J'étois indigne de l'avoir.... Mais peut-être votre exemple pourra-t-il l'engager..... Ne pourrois-je point le voir encore une fois avant que de mourir.

SOROGOUD, *à Barnwell.*

Il va venir; il eſt toujours votre ami, (*A part.*) Je ne veux point l'accabler par avance; il ne verra que trop tôt les triſtes effets de ſon malheur. Je ſuccombe moi-même ſous le poids de tant de chagrins domeſtiques. Il faut que je me retire pour m'abandonner à ma foibleſſe qu'il m'eſt impoſſible de ſurmonter. (*A Barnwell.*) Cher Barnwell, cher & trop malheureux jeune homme, adieu. Que le Ciel vous conſole! Adieu pour jamais.

BARNWELL.

O ! le meilleur des maîtres..... Le meilleur des hommes..... Adieu, priez pour moi pendant que je vis encore.

SOROGOUD.

N'en doutez point ; je vais prier pour vous..... Si vous avez fait votre paix avec le Ciel, la mort eſt déjà vaincue ; ſupportez encore quelques momens les peines de cette vie paſſagère, & ſoyez heureux pour jamais.

SCENE III.

BARNWELL, *ſeul.*

OUI, j'eſpère que je le ſerai. Je ſens au dedans de moi une force victorieuſe qui éléve mon ame au-deſſus des frayeurs de la mort, & qui malgré l'idée toujours préſente de mon crime & de ma honte, me donne un avant-goût d'une joie immortelle.

SCENE IV.

BARNWELL, TRUMAN.

Le Concierge de la Priſon.

LE CONCIERGE, *à Truman.*

LE voilà. (*Le Concierge s'en va.*)

BARNWELL.

Truman !..... Mon ami que j'ai tant ſouhaité de voir..... Le voici donc, & je n'oſe lever les yeux ſur lui. (*Il pleure.*)

TRUMAN.

O Barnwell! Barnwell!

BARNWELL.

Ciel, ſoutenez-moi. J'étois prêt pour la mort; mais non pas pour cette entrevue.

TRUMAN.

Que n'ai-je point ſouffert depuis que je ne t'ai vû! Quel tourment ton abſence m'a cauſé! Mais lorſque je te vois dans cet état.....

TRUMAN.

Je ſais qu'il eſt affreux, je ſens tout ce que ſouffre en ce moment ton ame

généreuſe..... Ah ! j'étois né pour faire mourir tous ceux qui m'aiment. (*Ils pleurent tous deux.*)

TRUMAN.

Je ne ſuis point venu te faire des reproches. Je croyois t'apporter des conſolations..... Mais je me trompois ; je n'en ai point à te donner..... Je ſuis venu pour partager ta douleur, & je ne puis ſupporter la mienne.

BARNWELL.

Tu ne connois pas la douleur de mes remords ; une ame, pure comme la tienne, ne peut en avoir l'idée ; au reſte ces remords ſont la ſeule peine que j'endure avec ce que je ſouffre pour toi. Ton affliction me dit que tu m'aimes encore ; mais quand je penſe à ce que je ſuis, je ne puis comprendre ton amitié.

TRUMAN.

Ne parlons plus de tes égaremens. Je ne veux ſonger qu'à tes vertus, à la tendreſſe de ton amitié, au bonheur de notre vie paſſée..... & à nos malheurs préſens. Ah ! j'aurois pu les prévenir, ſi tu avois eu aſſez de confiance en moi au moment qu'ils alloient commencer.

BARNWELL.

Oui, j'ai trahi l'amitié, c'eſt le premier & le moindre de mes crimes. Tu ne ſçais pas à quel point ce cœur étoit corrompu. J'étois tellement abîmé dans le déſordre, tellement abandonné à cette barbare enchantereſſe, que ſi elle m'eût ordonné..... j'en frémis..... Si elle m'eût abſolument ordonné de t'aſſaſſiner..... Je crois que j'aurois été capable de lui obéir.

TRUMAN.

Ceſſe, ceſſe d'exagérer tes fautes.

BARNWELL.

Oui, je crois que je l'aurois fait. Toi, la bonté, la généroſité même, je t'aurois aſſaſſiné.

TRUMAN.

Nous ne nous ſommes point encore embraſſés, & l'on peut nous interroner; viens dans mes bras.

BARNWELL.

Non, non, je ne ſuis pas digne de goûter cette conſolation; laiſſe-moi me livrer tout entier à mes remords. Tes bras innocens, ton vertueux ſein ſeroient-ils faits pour me recevoir? Non, c'eſt à ces chaînes de fer à m'embraſſer, à ces pierres à me ſoutenir.

(*Il ſe jette par terre.*) Elles ſont encore trop douces pour un monſtre tel que moi.

TRUMAN.

La fortune pourroit-elle ſéparer ceux que l'amitié a unis? Va, jamais tes misères ne te feront deſcendre ſi bas que je ne t'y aille chercher..... (*Il ſe jette à côté de lui.*)* C'eſt ici qu'il faut nous offrir aux plus affreux coups du ſort; voilà l'autel; voici les victimes; que nos gémiſſemens ſe répondent l'un à l'autre le long de cette effroyable voute: que nos ſoupirs marquent nos momens; que nos larmes confondues nous communiquent réciproquement cette douleur profonde, qui ne ſe peut exprimer par des paroles.

BARNWELL.

Eh bien! j'y conſens; faiſons un

* Je voudrois qu'on pût ſe repréſenter bien vivement l'état du Théâtre dans ce moment-ci, cet affreux cachot, lugubrement éclairé par cette lampe ſépulcrale, ces pierres, ces chaînes, ces deux amis déſeſpérés qui ſe jettent par terre l'un après l'autre, qui s'embraſſent, qui ſe ſerrent, qui ſavourent leur douleur, qui s'abîment délicieuſement dans la plus profonde & la plus amère triſteſſe.

échange de nos maux. Verſe ta douleur dans mon ſein, & reçois la mienne. (*Ils s'embraſſent.*) Ah ! tu ne fais que me ſoulager. (*Ils ſe relèvent.*) La paix & la conſolation ſont dans ces bras, la douleur ne peut m'approcher dans cet aſyle. C'eſt encore ici l'ouvrage du Ciel, il avoit commencé à m'annoncer mon pardon, il t'envoye pour me le confirmer. Oh ! partage avec moi cette joie dont tu viens d'inonder mon cœur.

TRUMAN.

Oui, je la partage, Souveraine puiſſance, comment nous as-tu rendus capables de ſentir à la fois tant de peines & tant de plaiſirs? (*Le Concierge entre.*)

LE CONCIERGE, *à Truman.*

Monſieur.....

TRUMAN.

Je vais. (*Le Concierge ſort.*)

BARNWELL.

Vas-tu me quitter ? La mort nous eût bientôt ſéparés pour jamais.

TRUMAN.

O mon cher Barnwell! prépare ton cœur; il te reſte une rude épreuve à ſoutenir.

BARNWELL.

Que me reſte-t-il que de te voir... &

de me ſéparer de toi? quelle plus rude épreuve!.....

TRUMAN.

Je tremble de te le dire; mais il faut que tu le ſaches..... Marie.....

BARNWELL.

L'aimable & vertueuſe fille de notre maitre?.....

TRUMAN.

Elle-même.

BARNWELL.

Ciel? prends ſoin de ſes jours. Quoi! lui ſeroit-il arrivé quelque malheur?

TRUMAN.

Ce ſont tes malheurs qui l'accablent. Ami trop infortuné; tout ce que nous éprouvons de tourmens l'un & l'autre, & même davantage, s'il étoit poſſible, elle le ſouffre à cauſe de toi.

BARNWELL, *à part.*

Il n'a jamais proféré un menſonge, & voudroit-il ſe jouer d'un ami mourant? O mort! c'eſt à ce coup que je ſens toutes tes horreurs.

TRUMAN.

Tu peux te rappeller que depuis quelque tems elle paroiſſoit triſte & languiſſante: nous l'avons tous remarqué ſans en pénétrer la cauſe: mais la

nouvelle de ta perte a fait éclater le feu qui la dévoroit; ſes larmes, ſes cheveux arrachés, ſes mains levées au Ciel, les tranſports de ſa douleur, nous ont appris ſon infortune.

BARNWELL, *à part.*

Les peines que je ſouffre adouciront-elles les tiennes.... (*Il pleure.*) Trop aimable & trop malheureuſe fille !..... (*A Truman.*) Que ne me laiſſois-tu mourir ſans me faire connoître ſes ſentimens ?

TRUMAN.

C'étoit une choſe impoſſible. Elle ne fait plus de myſtère de la paſſion qu'elle a pour toi; elle a réſolu de te voir avant que tu meures; elle m'attend pour entrer. (*Il ſort.*)

BARNWELL, *ſeul.*

Arrêtez, vaines & cruelles penſées. Que me ſert d'imaginer ce que j'aurois pû être ?..... Je ſuis à préſent..... dans l'abîme que je me ſuis moi-même creuſé.

SCENE V.

BARNWELL, TRUMAN. MARIE.

TRUMAN, *à Marie.*

C'EST à regret que je vous conduis à ce ſpectacle d'horreurs. Vous voyez le ſiége de la misère & du crime; c'eſt ici que l'inexorable Juſtice fait garder ſes victimes publiques. Voici la porte de la mort & de l'infamie.

MARIE.

Eh bien, c'eſt dans ce triſte lieu qu'il me convient d'apporter mon déſeſpoir, & de voir l'auteur de ma ruine. Il eſt ſans voix & ſans mouvement, comme ſi ſon ame l'eût abandonné, & ne lui eût laiſſé qu'une image de lui-même, mais cette image eſt ſi parfaite,... que la mort même qui la couvre n'eſt pas capable de la défigurer.

BARNWELL.

Je gémis, mais je ne murmure point. Juſte Ciel! je ſuis à vous; ordonnez de moi comme il vous plaira.

MARIE.

Pourquoi ces yeux baignés de larmes ſont-ils fixés vers la terre? M'envieriez-vous la part que je prends à vos douleurs? Si le bonheur étoit en votre pouvoir, je vous en laiſſerois diſpoſer à votre gré; mais je veux & je dois partager votre misère.

BARNWELL.

Oh! ne me parlez point ainſi, mais fuyez, déteſtez-moi, abandonnez-moi à mon deſtin. Songez à ce que vous êtes, à votre fortune, à votre réputation. Ayez pitié de votre jeuneſſe, de votre beauté, de votre vertu, qui vous ont gagné tant de cœurs. Rendez heureux celui qui eſt le plus digne de tant de charmes. Allez embellir la Cour, & lui donner l'exemple qu'elle attend de votre mérite.... Je vais être pour vous... comme ſi je n'avois jamais été.

MARIE.

Que je ceſſe d'être à mon tour, ſi je vous oublie! Tout me défend de vous oublier, la raiſon, mon choix, la vertu. C'eſt aux femmes telles que Milvoud, s'il en eſt encore, à vous abandonner dans vos malheurs après avoir ſouri à votre proſpérité. Mais c'eſt à ré-

parer ces malheurs, ou à les partager que la vertu met ſa gloire.

TRUMAN.

Trop généreuſe fille! Mais penſez-vous que cette ſenſibilité lui perce le cœur?

BARNWELL.

Si avant mon crime & ma honte, au comble de ma fortune & de mes eſpérances, j'avois oſé porter mes vues juſques ſur vous, ma témérité n'eût pas été pardonnable, & vous vous abaiſſez juſqu'à moi dans cet affreux moment.

MARIE.

Oui, je n'en rougis point. J'oſe avouer une paſſion auſſi parfaitement déſintéreſſée. Je ſais que votre ſort eſt inévitable, & je vous aime ſans eſpérance.

TRUMAN.

Venez vous détromper ici, vous que les crimes de Milvoud ont prévenus contre tout ſon ſexe. L'eſpérance la plus éloignée d'attendrir un cœur auſſi parfait ajoûteroit au bonheur du plus heureux des hommes & à l'orgueil du plus illuſtre. Mais ici tout eſt perdu, le tréſor, celle qui le donne, & celui à qui elle veut en vain le donner.

MARIE.

*Oui, ma tendreſſe, mes ſoupirs, mes pleurs ſont inutiles..... peuvent-ils vous arracher à la mort qui vous environne?...Quelle mort! O terrible idée! Celle qui verroit expirer dans ſes bras e premier & dernier objet de ſon amour, celui pour qui ſeul elle auroit voulu vivre, pour qui elle auroit voulu mourir; cette femme infortunée ne le ſeroit point au prix de moi: je ſuis réduite à envier ſon ſort; ſon malheur feroit ma félicité.

TRUMAN.

Le tems & la réflexion adouciront vos peines.

MARIE.

Non jamais..... cette horrible cataſtrophe fait frémir la vertu même..... être la fable & le ſpectacle d'une foule cruelle, dont les avides regards vous pourſuivent & vous dévorent..... Un eſprit armé de piété & de courage peut regarder la mort ſans pâlir..... Mais l'i-

---

* Je n'ai pû me réſoudre à laiſſer dans le texte cette réflexion de Barnwell: *c'eſt ainſi que les parfums de l'Orient, ſi eſtimés des vivans, ſont inutilement prodigués aux morts.*

gnominie, la honte publique, la honte qui eſt la mort des ames..... mourir mille fois, & toujours ſurvivre à la mort même par une immortelle infamie..... Ce ſupplice eſt-il ſupportable ? Pourrai-je le ſoutenir, moi qui le ſentirai ſe renouveller tous les jours de ma vie *.

TRUMAN.

La douleur a épuiſé ſes eſprits; elle ſe meurt.

BARNWELL.

Que le Ciel la conſole & ne permette pas que ſa mort mette le comble à mes crimes ! (*Une cloche ſonne.*) Voilà mon deſtin qui m'appelle.

---

* En bonne police dramatique, Marie devroit ſe tuer ici; mais ſur le Théâtre Anglois ce n'eſt pas la peine de ſe tuer ſoi-même; ce ſeroit un ſpectacle trop commun. Il faut quelque bon aſſaſſinat à coups redoublés, quelque bon parricide avec tous ſes agrémens.

SCENE VI.

BARNWELL, TRUMAN, MARIE, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE, *à Barnwell.*

ON vous attend. Milvoud eſt déjà avertie.

BARNWELL, *au Concierge.* Dites que je ſuis prêt... (*A Truman.*) c'en eſt fait, mon ami, Adieu. (*Il l'embraſſe.*) Prends ſoin de ſes triſtes jours, (*En montrant Marie.*) Adieu..... c'eſt aſſez..... Prie pour moi..... (*Il ſe tourne du côté de Marie.*) Souffrirez-vous que je vous embraſſe avant que de mourir? Cette dernière conſolation me ſeroit-elle permiſe? (*Elle s'incline vers lui, il l'embraſſe.*) Détournez, détournez vos yeux de deſſus moi, levez-les vers ce Ciel qui connoît votre vertu, adreſſez-lui vos prières pour la paix de mon ame, qui va me quitter..... J'ai commencé de bonne heure, & je ſuis bientôt arrivé au comble du déſordre.....

Avant

Avant que la nature eût achevé ſon ouvrage, avant qu'elle m'eût nommé homme ; au moment où les autres ne font que d'entrer dans la carrière, je me vois au bout de la mienne. J'ai vécu peu d'années ; mais ſi je compte mes jours par les degrés de mes crimes, j'ai vécu des ſiécles. C'eſt ainſi que la Juſtice du Ciel fait périr un malheureux, pour ſauver tout un Peuple par cet exemple terrible. La Juſtice & la Bonté ſont la même vertu dans l'Etre Suprême. Sa ſévérité pour moi eſt un acte de compaſſion pour le genre humain. Adieu. Si quelque jeune homme tel que toi, ou quelque généreuſe fille comme vous daignent un jour donner des larmes au récit de mes malheurs en déteſtant mes crimes, puiſſent-ils n'éprouver jamais les horreurs de mes remords, & recueillir ainſi le fruit de leurs larmes & de mon ſupplice ! *

* C'eſt ici que la Pièce doit finir, & qu'il faut ceſſer de lire, à moins qu'on n'aime à voir la potence, le Bourreau, &c.

SCENE VII.

La Scène repréſente le lieu de l'exécution. On voit la potence au fond du Théâtre.

BLONT, LUCIE, un amas de Peuple.

LUCIE.

O DIEU! Quelle foule!

BLONT.

Que la mort eſt terrible dans cet appareil!

LUCIE.

Ciel! ne les abandonnez pas; ils n'ont d'eſpérance qu'en votre ſecours.

UN OFFICIER DE JUSTICE, *derrière le Théâtre.*

Faites place, faites place aux Priſonniers.

LUCIE.

Les voici. Regarde. Comme Barnwell paroît humble & conſterné! Mais vois-tu Milvoud, ſon air égaré & furieux.

SCENE VIII.

Les Acteurs de la Scène précédente, BARNWELL, MILVOUD, des Officiers de Juſtice, l'Executeur.

BARNWELL.

VOILA, Milvoud, voilà le terme de notre voyage. La mort, ce court & ſombre paſſage, eſt tout l'eſpace qui nous ſépare du ſéjour du bonheur éternel, ou de celui de l'éternelle misère.

MILVOUD.

Eſt-ce donc-là que vont aboutir toutes mes eſpérances? La jeuneſſe, la beauté, la prudence même! Ciel! C'étoit donc pour me perdre que tu m'avois fait tous ces préſens. Oui, pour me perdre. Que te reſte-t-il maintenant? As-tu quelque tourment plus affreux que l'infamie, le déſeſpoir & la mort, mais une mort qui fait la joie publique? As-tu quelque fléau de réſerve, quelque ſupplice dont tu n'ayes point encore fait l'eſſai, ou qui ne puiſſe être conçu que

par les Démons qui l'éprouvent. Si tu en as de tels, voilà ma tête ; lance tous tes traits, épuiſe tout ton pouvoir contre moi, j'oſe te défier.

BARNWELL.

Ah ! Milvoud ! eſt-ce ainſi que vous vous précipitez dans l'éternel abîme ? Ah ! fléchiſſez ces genoux, laiſſez amollir ce cœur, humiliez-vous pour implorer la miſéricorde divine. Qui ſait ſi dans ces derniers momens le Ciel ne daignera point vous accorder cette grace que vous avez ſi long-tems mépriſée ?

MILVOUD.

Que parles-tu de grace & de miſéricorde ? Il n'y a point de grace pour une malheureuſe comme moi ; je n'en eſpère point, je ne ſçais ſi j'en deſire. Je ne puis ni me repentir, ni demander de pardon.

BARNWELL.

Ceſſez d'oppoſer un vain orgueil aux bontés de celui qui peut vous rendre éternellement miſérable. Concevez-vous bien ce que c'eſt d'être éternellement miſérable ?

MILVOUD.

Oui, je le conçois, je le ſens. Je ſens un déluge de maux qui viennent fondre

ſur mon ame. Les chaînes, les ténèbres, les roues, les monſtres dévorans, les torrens de ſoufre & de feu ne ſont rien en comparaiſon de ce que j'éprouve.

BARNWELL.

Ah! n'ajoûtez pas à vos crimes celui de tous qui eſt le plus outrageant pour le Ciel, le déſeſpoir.

MILVOUD.

Ah! c'eſt la ſeule choſe qui me reſte.

BARNWELL.

Ne prononcez point ce blaſphême. Autant le Ciel eſt au-deſſus de la Terre, autant la céleſte bonté eſt-elle au-deſſus de notre conception. Qui pourroit donner des bornes à une miſéricorde infinie?

MILVOUD.

Va, elle peut être infinie, mais elle eſt libre. Je ſuis deſtinée de tout tems à des peines éternelles, comme toi à d'éternelles délices.

BARNWELL.

Ciel! Que votre pitié s'étende juſqu'à elle. Ouvrez toutes les ſources de votre miſéricorde, qu'elles ſe répandent ſur ſon ame, en chaſſent les craintes, en guériſſent les bleſſures.

MILVOUD.

Non, tes prières ſe perdent dans les airs, ou, ſi elles produiſent quelque effet, il ne retombe que ſur toi.

BARNWELL.

Ecoutez-moi, Milvoud?

MILVOUD.

Laiſſe-moi: je ne veux point t'entendre. Je te dis que je ſuis dévouée par le Ciel à donner un exemple terrible du pouvoir de ſa colère. (*Barnwell prie.*) Si tu veux prier, prie pour toi-même, & non pour moi. Comme il ſemble que ſon ame monte au Ciel avec ſes paroles! Il eſt de fer pour moi ce Ciel.... impénétrable à mes prières..... Si j'avois la volonté de prier..... Je ne puis ſupporter cette vue... Le plus cruel des tourmens ſans doute eſt de voir jouir les autres d'un bonheur qui nous eſt interdit pour jamais.

UN OFFICIER DE JUSTICE.

Le terme eſt expiré!

MILVOUD.

Où vais-je? Dans quel abîme d'horreurs vais-je tomber? Je ne voudrois ni vivre..... ni mourir..... Si je pouvois ceſſer d'être!..... Ou n'avoir jamais été.

BARNWELL.

Puiſqu'il n'eſt point ici de repos, ni de conſolation pour elle, puiſſe-t-elle en trouver où elle en attend le moins, & ne connoître d'autre enfer que celui qu'elle s'eſt fait dans ce monde..... Et vous, apprenez par notre exemple à fuir les approches du vice, mais s'il a ſurpris votre foibleſſe, ſi vous avez ſuccombé à la force de la tentation, pleurez votre chûte, & relevez-vous par la pénitence. Il n'y a que l'impénitent qui meurt malheureux. L'homme péche & le Ciel pardonne.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs de la Scène précédente,

TRUMAN.

LUCIE.

O SPECTACLE qui me perce le cœur ! O malheureuſe, malheureuſe Milvoud !

TRUMAN.

Hé bien ! comment étoit-elle diſpoſée ?

BLONT.

Ah! comment vous le dire?

LUCIE.

Comment vous exprimer ſes tourmens, ſon déſeſpoir, l'horreur qui l'accompagne à la mort. Elle déteſte la vie, elle frémit de mourir. O Dieu!

TRUMAN.

Puiſſe-t-elle ſe tromper dans ſes craintes! Puiſſe-t-elle devenir un monument de la miſéricorde du Ciel, comme elle en eſt un maintenant de ſa juſtice!

LUCIE.

O douleur que je ne puis ſupporter! déchire-toi mon cœur.

TRUMAN.

Hélas! C'eſt en vain que vous montrez un cœur ſenſible & généreux en pleurant les malheurs d'autrui, ſi vous n'en tirez des inſtructions, pour vous garantir de ceux qui vous menacent.

FIN.

Voisenon, abbé de

LES MARIAGES ASSORTIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 10 Février 1744.

PAR MONSIEUR ***

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

DORIMON, pere de Damon & du Chevalier,

DAMON,

LE CHEVALIER,

ARAMINTE, sœur de Lisimon,

LISIMON, pere d'Angelique,

ANGELIQUE, fille de Lisimon,

BEAUVAL, ami de Damon,

HORTENSE, fille de Beauval,

FINETTE, suivante d'Angelique,

UN NOTAIRE,

UN DOMESTIQUE,

La Scène est à Paris.

LES MARIAGES ASSORTIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORIMON, DAMON.

DORIMON.

VOUS m'affligez, mon fils : je vois avec chagrin
Que d'être ſingulier vous prenez le chemin,
Votre eſprit trop ſauvage & plongé dans l'étude
Du langage ordinaire a perdu l'habitude ;
Quoique vous ſoyez fait pour prétendre aux honneurs,

Vous ſemblez redouter le fardeau des grandeurs,
Et vous vous faufilez avec quelqu'indécence,
Ne voyant que des gens ſans bien & ſans naiſſance.

DAMON.

Oui, je ſuis accuſé de ſingularité,
Car tout homme à talens eſt par moi reſpecté.
La plûpart, il eſt vrai, ne vont point dans le monde,
On s'y pique à l'envi d'ignorance profonde,
On déclare la guerre au ſeul titre d'eſprit,
Et l'on paroît méchant lorſqu'on approfondit.
Dans le monde faut-il qu'un ſçavant ſe répande?
Quels diſcours découſus voulez-vous qu'il entende?
J'eſpérois rencontrer dans ce monde charmant
Des vertus où l'eſprit ſême ſon agrément.
Dans ce qu'on nomme ici la bonne compagnie,
J'ai crû qu'on ſe formoit le cœur & le génie,
Et que ce qui faiſoit une bonne maiſon,
C'étoit l'art d'être aimable avec de la raiſon.
Je l'ai connu ce monde; ah! grands Dieux, quelle Ecole!
C'eſt de nos jeunes gens une cohorte folle,
Sans principes, ſans goût, s'accrochant à des mots
Révoltans dans leurs airs, libres dans leurs propos,
Dont l'eſprit effrêné ſans reſpect, ſans prudence,
Fait rire la folie & rougir la décence;
J'ai crû que je pouvois ſans me faire aucun tort
Laiſſer là ces Meſſieurs qui me déplaiſent fort;

Auſſi-tôt contre moi chacun forme une brigue,
Vous-même je vous vois le premier de la ligue,
Et d'être ſingulier vous voulez me taxer,
Lorſque je cherche un monde où j'apprenne à penſer.

DORIMON.

Damon ; on penſe bien lorſqu'on ſçait ſe conduire,
Et ce grand art conſiſte à ſçavoir ſe produire.
Fréquentez ces maiſons où ſans être ſoumis,
Dans l'éclat des honneurs on ſe fait des amis.
Tous les vôtres, mon fils, plus chagrins que ſauvages,
Au Dieu de la fortune ont offert des hommages.
Ces hommes rebutés mépriſent par dépit
Ceux dont le crime fut d'effacer leur crédit ;
Libres en apparence, ambitieux dans l'ame,
C'eſt l'animoſité qui fronde & qui déclame,
Ils haïſſent les grands par pure paſſion,
Et leur méſantropie eſt de l'ambition.
Leur eſprit dédaigneux que leur diſgrace entraîne
Paroît briſer leurs fers tandis qu'il les enchaîne,
Ce qu'on nomme vertu, je le vois d'un autre œil ;
On ne hait l'univers que par eſprit d'orgueil.

DAMON.

Non, je ne le hais point, mais je crois n'être au monde
Que pour fronder les ſots dont je vois qu'il abonde.

Et ce qui me paroît encor plus odieux,
C'eſt ce peuple opulent de nobles ſans ayeux,
Qui penſent que l'eſprit dégrade la naiſſance,
Qui péſent la Nobleſſe au poids de l'ignorance,
Jugeant l'homme à talent comme un vil Ouvrier
Publiant que l'eſprit doit être roturier.
Ces êtres végétans, ces mortels imbéciles
D'un monde cultivé, citoyens inutiles,
Cherchent à déguiſer leur incapacité
En couvrant le ſçavoir d'un mépris affecté.
Tout homme vertueux que la raiſon éclaire
Se fait de leur cenſure un devoir néceſſaire,
Peut-on voir tant d'abus & ne pas s'indigner?
C'eſt être au-deſſous d'eux, que de les épargner.

DORIMON.

Mais avec cet eſprit & cauſtique & ſauvage,
Que prétendez-vous être?

DAMON.

Ami de l'homme ſage.
La raiſon a formé ce ſyſtême en mon cœur;
Je quitte la fortune & choiſis le bonheur.
Oui, de l'ambition le ſeul projet m'aſſomme,
Je ne connois d'emploi que celui d'honnête homme,
Il n'eſt que celui-là qui devroit annoblir,
Et ce n'eſt pas le moins difficile à remplir.

DORIMON.

Dans l'ordre général l'ambitieux habile

Doit ſans doute effacer l'honnête homme inutile.
Vous auriez plus d'honneur à ſuivre vos Ayeux ;
En marchant ſur leurs pas, diſtinguez-vous comme eux,
Leurs peines, leurs travaux, forment votre nobleſſe,
Et votre inaction vous dégrade & me bleſſe.

DAMON.

Moi, j'ai pour ſentiment, & je le crois ſenſé,
Qu'il vaut mieux n'être rien que d'être déplacé.
Un emploi qu'on fait mal ne donne qu'un faux luſtre,
L'ignorant l'avilit, l'habile homme l'illuſtre.
Mais l'on choiſit à tort l'état de ſes Ayeux,
Quand ce n'eſt pas celui qu'on remplira le mieux.

DORIMON.

Je mets ainſi que vous au nombre des chimères
La fureur d'exercer le métier de ſes Peres :
Chacun a ſon talent, ſon goût particulier,
Et pour être un grand homme il faut l'étudier.
Quelquefois malgré nous il s'efforce à paroître,
En un mot tout conſiſte à ſçavoir ſe connoître.
Je ne vous gêne point, mon fils, mais choiſiſſez.
A quoi tendent vos vœux ? ils ſeront exaucez.

DAMON.

Vous ſerez obéi, s'il eſt ainſi mon pere,
J'ai trouvé mon talent.

DORIMON.

Eh c'eſt ?

DAMON.

De ne rien faire.

DORIMON.

A la fin vous pouſſez ma patience à bout :
Vous voulez donc ternir votre nom ?

DAMON.

Point du tout,
Si l'intégrité ſeule emportoit la balance,
Si l'eſtime en étoit la ſûre récompenſe,
Mon eſprit animé pourroit ſe ſurmonter ;
Mais le mérite abaiſſe au lieu de nous porter.
Si j'étois néceſſaire au bien de ma patrie,
J'y ſacrifierois tout, ma fortune, ma vie ;
Si les poſtes vaquoient par manque de ſujets,
On me verroit courir après les plus abjets ;
Mais tant d'autres ſans moi ſont avides de places.
Je ne ſçai point encor ſolliciter les graces,
Et le monde dût-il être mon ennemi,
Je ne ſuis courtiſan que d'un ſincère ami.

DORIMON.

Ainſi vous n'agiſſez que par philoſophie :

DAMON.

Malheureux qui la prend pour regle de ſa vie !
Ce n'eſt pas que par-là je veuille la blâmer ;
Tout mon ſyſtême tend à me faire eſtimer.

Il faut aux préjugés que le ſage s'ajuſte,
Qu'il craigne le public, mais c'eſt quand il eſt juſte.
Enfin, je veux chez moi me tenir concentré,
Peſer le prix du tems, l'employer à mon gré,
J'ai quelques amis ſûrs avec qui j'aime à vivre,
Là chacun à l'envi s'abandonne & ſe livre,
Qu'ils ſoient nobles, ou non, qu'importe; deux vertus
Se comptent parmi nous pour vingt ayeux de plus.
L'amitié ſi ſacrée & ſi rare en pratique
Forme toutes nos loix, fait notre politique,
Notre cœur ennivré par le prix des bienfaits
Ne perd le ſouvenir que de ceux qu'il a faits;
Et de cette tendreſſe on porte le prodige
Au point de rendre grace à l'ami qu'on oblige.

DORIMON.

Oui, Monſieur, lorſqu'on eſt ſingulier à ce point
Il faut reſter chez ſoi, je n'en diſconviens point,
Et ſans doute pour ſuivre en tout votre ſyſtême,
Vous reſterez garçon pour n'être qu'à vous-même.

DAMON.

Non je n'ai pour l'hymen aucun éloignement:
Je ne me ſuis jamais lié d'aucun ſerment,
Et même mon plaiſir ſeroit inexprimable
De faire le bonheur d'une perſonne aimable.

DORIMON.

Oh, vous n'êtes donc pas ſi fou que je penſois:

Comment ; c'eſt tout de bon ? ſi je vous propoſois
Une fille, d'attraits, de richeſſe pourvûe....

DAMON.

Sur quelqu'une auriez-vous déja jetté la vûe ?

DORIMON.

Votre frere en ménage une, à ce qu'il m'a dit ;
Il en eſt bien capable, il a beaucoup d'eſprit,
Et peut-être il fera l'honneur de la famille.

DAMON.

Je le croirois aſſez, il s'intrigue, il babille,
De ces Docteurs de cercle imitateur exact
Du vain jargon du tems il s'inſtruit par état,
Il parle, il ébloüit, il n'eſt rien qu'il n'éfleure,
Il change de diſcours dix fois en un quart d'heure,
Tout ſe loge au hazard dans ſon cerveau ſans frein.
Oui, ce jeune homme-là doit faire ſon chemin.

SCENE II.

LE CHEVALIER, DORIMON, DAMON.

LE CHEVALIER.

J'Ay ſçu te déterrer une excellente affaire,
Sortable de tous points. Ah ſerviteur mon Pere,
Je ne vous voyois pas.

DORIMON.

Son esprit turbulent
S'écarte, mais le fond est toujours excellent.

LE CHEVALIER.

C'est une fille riche, elle n'a plus de Mere,
C'est toujours une avance, & surtout point de frere,
Elle n'a qu'une sœur qui fait choix du Couvent,
Le Pere sera mort dans un an, même avant.

DORIMON.

T'a-t'il donné parole?

LE CHEVALIER.

Oui, sa face est mourante.
Cette fille a de plus, une assez vieille tante,
Décrépite & coquette & dont le teint fané
Cache les passions sous un front filloné.
Le tems chez elle encor n'a point éteint leur braise,
Sa mine a soixante ans, son cœur n'en a que seize.
Elle a du bien vraiment, il seroit dangereux
Qu'un jeune homme parût trop aimable à ses yeux,
Il s'en empareroit par un bon mariage,
Et c'est à quoi je veux pourvoir en homme sage;
Ainsi sçavez-vous bien ce que j'entreprendrai
Pour prévenir ce mal?

DORIMON.

Quoi?

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai.
Cependant, je veux bien vous la céder, mon Pere.

DORIMON.

Bon : vîtes-vous jamais une telle chimère ?
Et la niéce qu'eſt-elle ?

DAMON.

Il eſt à parier
Qu'elle n'a nul défaut, elle eſt à marier.

LE CHEVALIER.

Le Pere eſt de ces gens qui liſent les brochures,
Queſtionneur fâcheux, tireur de conjectures,
Politique incommode, ignorant entêté,
Et ſe piquant, ſur-tout, de ſingularité.

DAMON.

Souvent on n'eſt rien moins que ce qu'on veut paroître.
Il n'eſt pas ſingulier s'il affecte de l'être.

LE CHEVALIER.

Cela m'eſt fort égal, car il m'ennuie autant :
Pour la Tante de qui je parlois dans l'inſtant,
Elle eſt ſourde à l'excès, mais elle vous écoute
Et répond au hazard de peur qu'on ne s'en doute.
Je ris lorſque j'entends ſes qui-pro-quo ſans fin,
Mais ſans y prendre garde il faut aller ſon train.
Mon frere, en vous faiſant épouſer cette fille,
Convenez que j'agis en Pere de famille.

DAMON.

Vous en avez tout l'air.

LE CHEVALIER.

Et le vôtre eſt guindé,
Pour le grand ſérieux vous êtes décidé.
Non, votre eſprit n'a point ces graces naturelles,
Il marche peſamment au lieu d'avoir des aîles;
L'imagination doit voltiger toujours:
Tirer le ſuc des fleurs qu'elle trouve en ſon cours;
Se livrer ſans contrainte aux éclairs du génie,
C'eſt par-là qu'on s'acquiert une grace infinie,
C'eſt par-là que j'ai ſçu me faire un certain nom.
Mon cher Frere, je veux vous mettre ſur ce ton,
Si vous ne pouvez être original aimable,
Devenez ma copie & vous ſerez paſſable . . .
Vous riez? . . . mais à tort, vous êtes trop pédant,
Que votre ſon de voix ſoit un peu plus traînant,
Mettez dans vos ſaluts un air de nonchalance,
Je ſuis dans tout Paris le premier pour la danſe,
Et vous pouvez m'en croire; allons tenez-vous droit,
Sur-tout, défaites-vous de cet air ſombre & froid,
Pour vous parler ainſi je vous ſuis aſſez proche,
Et je ne veux ſur vous avoir aucun reproche.

DAMON.

C'eſt avoir pour ſon Frere un excès de bonté.

LE CHEVALIER.

Allons, ne ſois donc plus comme un colet monté.

Si tu veux nous allons repéter l'entrevûe :
Imagine-toi voir en moi ta prétendue,
Prens ce ton de conquête & cet air confiant,
Ce ton d'amant vainqueur & cet esprit riant,
Ces mots à double sens, enfans de l'allegresse,
Qui font briller l'esprit de la belle jeunesse.

DAMON.

Mais vous extravaguez, mon Frere . . .

LE CHEVALIER.

Il est fort bon!
C'est la fille qui doit répondre sur ce ton;
Elle doit avec soin jouer la modestie,
Et l'amant se charger de la contre-partie.

DAMON.

Monsieur, je ne veux pas me marier encor.

LE CHEVALIER.

Il le faut pourtant bien, car nous sommes d'accord.

DAMON.

Votre caquet, mon frere, & m'accable & m'assomme,
Est-ce ainsi, dites-moi, que doit parler un homme?

LE CHEVALIER.

Qui de vous imiter formeroit le projet,
Seroit, je crois, mon Frere, un fort joli sujet.

DAMON.

Souffrez que je vous parle avec une franchise
Que de tout tems pour vous ma tendresse autorise;

Car enfin je vous aime en vous désaprouvant.
Quiconque veut trop plaire est mépriſé ſouvent.
Faites votre portrait, & tirez-moi de peine.
Quel rang occupez-vous dans la nature humaine ?
Parleur impitoyable, adoré par les ſots,
Qui tournez tout le jour dans un cercle de mots,
Au milieu du beau ſexe ou fade ou ſatirique,
Des ſcandales du tems ramaſſant la cronique.
C'eſt par malignité que l'on brille aujourd'hui,
Et l'eſprit eſt formé des ſottiſes d'autrui.
Eſt-ce par ce poiſon, que l'audace diſperſe,
Que l'on doit dans le monde établir un commerce ?
Y peut-on entrevoir cette chaîne d'amis,
Cette ſocieté de cœurs bien affermis,
Où quelques traits légers aiguiſent le génie,
Et dont l'attachement entretient l'harmonie ?
Vous n'êtes qu'un ramas d'ennemis dangereux
Des vices de vos cœurs obſervateurs affreux,
Et tout le paſſe-tems d'eſprits tels que les vôtres,
C'eſt de perdre les uns pour amuſer les autres.

LE CHEVALIER.

Quoi, vous vous érigez en héros d'amitié !
Allons ; vous êtes fait pour être marié.
Quelqu'un vient, ah ! c'eſt toi, que me veux-tu,
Finette ?

SCENE III.

FINETTE, DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

FINETTE *moitié bas au Chevalier.*

MA Maîtreſſe, Monſieur, vous prie à ſa toilette,
Elle doit aujourd'hui recevoir ſon futur, ...

LE CHEVALIER.

Voilà ſur quoi mon Frere a le goût fin & ſûr;
Finette, il faut plutôt le conſulter lui-même,
Il pourra mieux que moi, te dire ce qu'il aime.

DAMON.

Comment donc? à quoi tend cet évenement-ci?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu, vous jouez un très-beau rôle ici,
C'eſt une attention de votre prétendue.
Comme c'eſt aujourd'hui que ſe fait l'entrevûe....

DAMON.

Y ſongez-vous, mon Frere?

LE CHEVALIER.

Oui, la choſe eſt ainſi,
Et ſon Pere & ſa Tante y doivent être auſſi.

FINETTE.

Eh, vraiment oui, Monſieur, elle veut être sûre

De votre goût, afin de choiſir ſa coëffure.

DAMON.

Comment, une entrevûe ! Eh j'ignore ſon nom !

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas un grand mal.

DORIMON.

Appaiſez-vous, Damon.
Vous devez mieux ſentir ce que fait votre Frere.

LE CHEVALIER.

On ne peut trop hâter une ſi bonne affaire.

DAMON.

Mais enfin, ſçavez-vous ſi le rapport d'humeurs
Pourra joindre à jamais nos eſprits & nos cœurs ?

LE CHEVALIER.

Elle a dix mille écus bien venans chaque année,
Morbleu, la ſimpathie eſt toute examinée.
Finette, ne va pas rien dire de ceci.

FINETTE.

Quoique fille, Monſieur, je me tais,

LE CHEVALIER.

Dieu merci.

FINETTE *au Chevalier.*

Ma Maîtreſſe, Monſieur, prétend que j'examine
Son eſprit, ſes façons, & ſa taille & ſa mine.

LE CHEVALIER.

Tu le peux.

FINETTE.

Ayez ſoin de lui parler, Monſieur,
Pour me donner le tems de l'apprendre par cœur,
Je vais l'étudier avec un ſoin extrême,
Tout comme, en vérité, ſi c'étoit pour moi-même.

Elle l'examine pendant que le Chevalier lui parle.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Vous rêvez, mon Frere, en ce moment,
C'eſt bien fait; vous avez déja l'air d'un amant.

DAMON.

Si je rêve, Monſieur, c'eſt à votre folie.

FINETTE *à part.*

Mais, mais il a vraiment la taille aſſez jolie;
Un peu mince pourtant, ... Oh cela paſſera.

DAMON.

Que dites-vous?

FINETTE.

Monſieur, tout ce qu'il vous plaira.

Au Chevalier.

Parlez-lui donc.

LE CHEVALIER.

Ainſi, c'eſt une extravagance...

DAMON.

Que de me marier.

LE CHEVALIER.

C'eſt un trait de prudence.

DORIMON.

Voyez l'objet avant que d'entrer en débat.

LE CHEVALIER.

Et commence toujours par ſigner le contrat ;
Tu verras . . .

FINETTE.

Il n'a pas l'air d'être bien ingambe.

DAMON.

Que dit-elle donc ?

FINETTE.

Rien, j'admirois votre jambe.

DAMON.

Je ne m'en ſuis jamais piqué.

FINETTE.

Mais cependant
Je gage que Monſieur danſe légèrement.

DAMON.

Qui moi ? je n'ai jamais fait que la révérence.

FINETTE.

Ma Maîtreſſe, Monſieur, eſt folle de la danſe.

DAMON.

C'eſt le goût de ſon âge, & j'ai le goût du mien.

LE CHEVALIER.

Par conſéquent, tous deux, vous vous conviendrez bien.

FINETTE.

Sa paſſion ſeroit... vous en rirez peut-être,
De pouvoir vous parler ſans ſe faire connoître,
Voudriez-vous aller au Bal de l'Opéra ?
Sans doute vous ſçavez fort bien ce jargon-là.

LE CHEVALIER.

Tu ferois connoiſſance.

DAMON.

Ah, la plaiſanterie
Eſt trop forte.

LE CHEVALIER.

Tu prends cela pour raillerie ?
Elle auroit ſans le maſque, un air déconcerté,
Et ſon projet ne vient que de timidité.

FINETTE *au Chevalier.*

A ma Maîtreſſe, enfin, que faut-il que j'annonce ?

DAMON.

Que....

LE CHEVALIER.

Vas, j'irai tantôt lui porter la réponſe.
(*bas.*) Finette, parle-moi, que diras-tu de lui ?

FINETTE.

Ah, ma foi, je dirai qu'il a l'air d'un mari.

Elle ſort.

SCENE IV.

DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

DORIMON.

MON Fils, que penſez-vous ſur votre Mariage ?

DAMON.

Ah, pour y conſentir, Monſieur, je ſuis trop ſage.

LE CHEVALIER.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

DAMON.

A vous dire le vrai,
On débute avec moi par un beau coup d'eſſai.
Ne nous animons point, que faut-il que je penſe
D'une fille qui met toute ſa prévoyance,
Qui députe vers vous avec précaution
Pour apprendre mon goût ſur le choix d'un pompon ?
C'eſt avoir, j'en conviens, bien du ſouci de reſte ;
Et pour me démontrer combien elle eſt modeſte,
Elle veut me parler au Bal de l'Opéra.
Oh ! je ſuis fort tenté de cette fille-là.

LE CHEVALIER.

On voit beaucoup de gens qu'un air ſage éfarouche.

DAMON.

Moi, je penſe autrement, c'eſt le ſeul qui me touche;

LE CHEVALIER.

On s'y conformera.

DAMON.

Mais : pourrois-je ſçavoir
Sa façon de penſer ?

DORIMON.

Eh bien, il faut la voir.

DAMON.

Un moment d'entrevûe où l'on parle d'affaires,
Peut-il nous mettre au fait de nos deux caractéres ?

LE CHEVALIER.

Oui, ſans doute, Monſieur, un ſeul inſtant ſuffit,
Un ſeul inſtant fait voir le brillant de l'eſprit.

DORIMON.

Conſentez à la voir.

DAMON.

J'obéis.

LE CHEVALIER.

Prenez garde,
A péſer vos diſcours, car cela me regarde.

SCENE V.

ANGELIQUE, FINETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vais chez Angélique, afin de l'informer
Du projet ſingulier que je viens de former;
Elle prévient mes vœux, je la vois elle-même.

ANGELIQUE.

Je viens vous faire part de ma ſurpriſe extrême;
Vous m'aimez, dites-vous, & malgré votre amour,
Vous voulez que Damon m'épouſe dans ce jour?
La façon de penſer eſt tout à fait nouvelle,
Je dois vous ſçavoir gré d'un tel excès de zéle.

LE CHEVALIER.

Pourquoi vous allarmer? Raſſûrez-vous un peu,
Ne voyez-vous pas bien que ceci n'eſt qu'un jeu?

ANGELIQUE.

Ce n'eſt qu'un jeu?

FINETTE.

Sans doute un ſimple badinage,
Et ſi vous en venez juſques au mariage,
Ce n'eſt encor qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais que par vous,

Que je ne puis ſans biens devenir votre époux,
Que Monſieur Liſimon, votre très-vilain Pere,
Ne veut qu'au poids de l'or terminer cette affaire.
Ne m'avez-vous pas dit que ſon antique Sœur,
Qui, comme de raiſon, le hait de tout ſon cœur,
De ſa ſucceſſion le fruſtrera peut-être,
En ſe donnant pour femme à quelque petit-maître?

ANGELIQUE.

Eh bien, en quoi cela peut-il avoir rapport
Avec votre conduite?

LE CHEVALIER.

Oh, je me fais bien fort
De vous le démontrer.

ANGELIQUE.

Parlez, je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Votre Pere eſt avare, & je ſuis gueux, ſans doute.
Je ſuis, je vous l'avoue, amoureux à l'excès,
Mais ce bel amour là ne fait rien au ſuccès.
Vous aimerois-je encor, cent fois plus, il me ſemble
Qu'on ne voudroit pas plus nous marier enſemble;
En convenez-vous?

ANGELIQUE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Voilà mon premier point,
Et voici le ſecond, que vous ne nierez point.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

yons donc.

LE CHEVALIER.

Pour ne rien avancer de frivole,
us diſons qu'Araminte eſt une vieille folle,
que par conſéquent d'un jeune homme éventé,
a cerveau pourroit bien ſe trouver entêté.

FINETTE.

i, la choſe eſt poſſible, & même vraiſemblable.

LE CHEVALIER.

, je veux la tromper par un piége admirable.

ANGELIQUE.

mment ?

LE CHEVALIER.

C'eſt de trouver quelqu'un beau, fait au tour,
i feigne adroitement de lui faire l'amour,
qui de l'épouſer lui donnant l'eſpérance,
e donation du bien en conſéquence.

ANGELIQUE.

el eſt l'homme charmant chargé de cet emploi ?
-il trouvé ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Eh, quel eſt-il ?

LE CHEVALIER.

C'eſt moi.

ANGELIQUE.

Et qui m'empêchera d'épouſer votre Frere ?

LE CHEVALIER.

Lui-même.

ANGELIQUE.

Mais, ſi j'ai le malheur de lui plaire

LE CHEVALIER.

Vous ne lui plairez point.

ANGELIQUE.

Je ne lui plairois *pas* ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc ? ai-je ſi peu d'appas

LE CHEVALIER.

Vous en avez beaucoup, j'adore tant de charme
Mais pour les admirer, pour leur rendre les arme
Il faut les regarder, & c'eſt certainement
Ce qu'oubliera mon Frere au plus parfaitement

FINETTE.

Que regarde-t'il donc ?

LE CHEVALIER.

Des livres, une ſph

FINETTE.

Il doit être amuſant.

ANGELIQUE.

Et que prétend-il faire
D'une femme ?

LE CHEVALIER.

Il soutient que souvent la beauté
Est une dangereuse & foible qualité.
Mais il s'informera de votre caractére.

ANGELIQUE.

Bon, ne voila-t'il pas un soin bien nécessaire ?

FINETTE.

Tous ces grands esprits-là, donnent dans le petit.
S'il est si curieux de se voir bien instruit,
Qui lui peut mieux que vous peindre Mademoiselle ?
Vous pouvez l'asſûrer qu'elle est tendre & fidelle.

ANGELIQUE.

Ce Frere est un pédant à ce qu'il me paroît

LE CHEVALIER.

Il lui ressemble un peu, mais enfin, tel qu'il est,
C'est un homme à souhait pour servir notre flamme,
Car, fût-il au moment de vous prendre pour femme,
Il s'en défistera sans aucun repentir,
Si Monsieur votre Pere y veut bien consentir ;
Or, il ne faut qu'un point afin qu'il y consente.
C'est de pouvoir jouir du bien de votre Tante.

ANGELIQUE.

Oui, cet article seul doit être votre objet.

LE CHEVALIER.

Il faut donc vous prêter à ſervir mon projet.
Joüez l'impertinence aiſée & nonchalante
D'une femme à grands airs dont l'époux repréſente;
Vous verrez auſſi-tôt mon Frere épouvanté.
Voilà tout votre rôle, & moi de mon côté,
Je ferai l'amoureux de la bonne Araminte,
Avec ſuccès déja j'ai commencé la feinte,
Son ame s'adoucit & ne doute de rien,
Et quand j'aurai ſon cœur, j'aurai bien-tôt ſon bien.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DAMON, BEAUVAL.

DAMON.

J'En conviens avec vous, je fais une folie,
Par reſpect pour mon Pere. enfin je me marie.

BEAUVAL.

Ion ami, vous voyez que l'amour conduit loin,
orſque de l'étouffer on ne prend pas le ſoin.

DAMON.

h, ce n'eſt point l'amour qui fait mon mariage.

BEAUVAL.

h, comment ſans amour, ceſſez-vous d'être ſage?
ns doute cet objet brille de tant d'attraits
ue vous comptez l'aimer?

DAMON.

Je ne le vis jamais.

BEAUVAL.

Comment ! vous n'avez pas seulement vû la Belle?

DAMON.

Et j'ignore de plus comment elle s'appelle.

BEAUVAL.

Oh, vous en dites trop pour pouvoir être cru.

DAMON.

N'en doutez point, le tout est prêt d'être conclû.

BEAUVAL.

C'est pour faire, sans doute, une illustre alliance?

DAMON.

Ne sçachant point son nom, j'ignore sa naissance,
On dit qu'elle a du bien, c'est tout ce que j'en sçais.

BEAUVAL.

Pour cesser d'être heureux en est-ce donc assez?
Mon ami, de douleur, vous pénétrez mon ame,
Vous voulez être libre, & prenez une femme!

DAMON.

Prendre une femme aimable avec de la raison,
C'est avoir le bonheur logé dans sa maison.

BEAUVAL.

Je suis trop votre ami pour n'être pas sincére:
L'hymen & le bonheur ne se rencontrent guére;
De l'hymen aujourd'hui l'on ne sert les nœuds

Que pour être opulent, & non pour être heureux.
Cette foi qu'on ſe donne eſt un vœu mercenaire
Qu'on forme effrontement ſans aimer & ſans plaire.
C'eſt à la ſoif du bien qu'on cherche à s'immoler,
Ce ſont des chaînes d'or dont on veut s'accabler,
Ce lien dépouillé de tendreſſe & d'eſtime
N'a point cette vertu qui le rend légitime,
Qui produit des époux le charme mutuel,
Et ce bonheur ſe change en un malheur réel.

DAMON.

L'eſtime eſt de l'amour en fait de mariage,
Croyez-moi, c'eſt ainſi que penſe l'homme ſage.

BEAUVAL.

Non, non, quand on fait tant que de ſe marier
C'eſt l'excès de l'amour qui peut juſtifier.

DAMON.

Ami, mon ſentiment eſt différent du vôtre;
Sur cet article là, je penſe comme un autre.
C'eſt (je l'ai remarqué) la meilleure façon.
De ne ſe marier jamais que par raiſon.
L'amour n'eſt pas toujours un flambeau bien fidelle,
Sa flamme éblouit trop pour ne conſulter qu'elle,
Et quand la main du tems l'éteint dans notre cœur
Souvent de notre choix nous découvrons l'erreur.
L'amour propre eſt honteux d'avoir pû ſe méprendre,
La froideur, le dégoût, veillent pour nous ſurprendre,

D'un joug qui nous contraint, nous déteſtons les loix,
Et la richeſſe au moins en adoucit le poids.
Quand on veut ſimplement choiſir une Maîtreſſe
Ce n'eſt qu'à l'amour ſeul qu'il faut que l'on s'adreſſe;
Il couvre nos regards du bandeau des heureux.
Si la raiſon un jour l'arrache de nos yeux,
On quitte ſa Maîtreſſe en éteignant ſa flâme,
Mais par malheur, il faut toujours garder ſa femme;
Et l'on eſt trop heureux de pouvoir l'eſtimer
Si par caprice un jour on ceſſe de l'aimer.

BEAUVAL.

Je ſçais trop quels malheurs le Mariage entraîne,
Je voudrois n'en avoir jamais ſerré la chaîne.

DAMON.

Vous êtes marié?

BEAUVAL.

Non je ne le ſuis plus.
Le tems ne peut calmer mes chagrins ſuperflus.
Je pleure tous les jours l'épouſe la plus ſage,
Des graces, des vertus, elle étoit l'aſſemblage,
J'étois riche; un naufrage enleva tout mon bien,
Ma femme me reſtoit, je crus ne perdre rien.
Elle ſuivit mes pas au fond d'une retraite;
Ce fut là qu'au deſſus des faux biens qu'on regrette,
L'amour me fit ſentir que malgré le malheur,
L'homme poſſéde tout, quand il jouit d'un cœur.

La mort frappa ma femme, il m'en reſte une fille,
Elle ſeule aujourd'hui fait toute ma famille;
Mon ami, concevez quel eſt mon deſeſpoir,
On ne m'accorde pas la douceur de la voir!

DAMON.

A vos yeux paternels, qui peut donc la ſouſtraire?

BEAUVAL.

Vous ne le croiriez pas! c'eſt l'oncle de ſa mere.
Cet homme étant inſtruit de mon dérangement,
Généreux par orgueil, plus que par ſentiment,
Crût me prouver aſſez l'excès de ſa tendreſſe
En retirant chez lui la fille de ſa niéce;
Je ſentis ce bienfait, je le fis éclater,
J'ignorois à quel prix il falloit l'achéter.
D'entrer dans ſa maiſon je ne fus plus le maître;
Il fit plus, il feignit de ne me pas connoître,
Se folle vanité ſouffroit en murmurant
Qu'un homme tel que moi paſsât pour ſon parent.
Avec précaution ma fille m'eſt cachée;
Mais autant que ſon pere, au lieu d'être touchée,
Cette fille puiſant un eſprit orgueilleux,
Peut-être, en me voyant, détourneroit les yeux.

DAMON.

Votre ami pénétré partage vos allarmes;
Je prétens arrêter la ſource de vos larmes
Et j'irai dès ce jour chez cet oncle inhumain....

BEAUVAL.

Pour ſe laiſſer toucher il a le cœur trop vain.
Loin de ſe repentir, ſon ame trop altiere
S'irriteroit de honte en voyant la lumiére.

DAMON.

Apprenez-moi toujours ſon nom, ſon logement?

SCENE II.

LE CHEVALIER, DAMON, BEAUVAL.

LE CHEVALIER.

AS-tu, ſçû comme il faut, tourner un compliment?
Aye grand ſoin de ne pas choquer ta prétendue,
Peut-être, n'as-tu pas le ſtile d'entrevue?
Pour le mieux débiter repete le tout haut,
Je ſçaurai remarquer juſqu'au moindre défaut,
J'ai pour ce genre là le coup d'œil infaillible.
Mais je te trouve un air moins galant que ſenſible,
Je crains que tes fadeurs n'ayent un tour moral;
Appercevant Beauval.
homme là m'a l'air (je n'en juge pas mal,)
tromper ſon prochain en vendant des harangues.

DAMON.

Eh, mon frere....

LE CHEVALIER.

Ou plutôt c'eſt un maître de langues,
Je vais l'interroger.

DAMON.

Non,

LE CHEVALIER.

Il m'eſtimera,
Je ſçais entretenir ces ſortes de gens-là.

DAMON.

De grace!....

LE CHEVALIER.

à Beauval.

Laiſſez-moi... Si j'en crois l'apparence,
Monſieur ne paroît pas être dans l'opulence,
Les lettres, je le vois, ne ſont pas en crédit,
J'en ſuis ma foi fâché, j'aime beaucoup l'eſprit.

BEAUVAL.

Monſieur, on ne doit pas trouver la choſe étrange,
Vous le ſçavez aſſez, ſur tout, la mode change;
C'eſt en votre faveur qu'elle regne en ce jour,
Le ſage, en ſe taiſant doit attendre ſon tour.

Il ſort.

SCENE III.

DAMON, LE CHEVALIER,

DAMON.

C'EST un homme d'honneur qui ſans aucun ſcrupule
Condamne ouvertement ce qu'il croit ridicule.

LE CHEVALIER.

Oh, ſerviteur très-humble à ſa rigidité,
Cet homme n'eſt pas fait pour la ſocieté.
Par exemple, Cleon; tout le monde l'admire,
Et jamais il n'a rien que d'obligeant à dire.

DAMON.

Dès que quelqu'un approuve on eſt content de lui,
Notre amour propre fait le merite d'autrui.
Enfin je ſuis fâché de votre cataſtrophe
Vous vous êtes vous-même attiré l'apoſtrophe.

LE CHEVALIER.

L'honnête homme eſt piqué.

DAMON.

Vous êtes aguerri.

LE CHEVALIER.

Quel métier fait-il donc? quel eſt-il?

DAMON.

Mon ami.

LE CHEVALIER.

Lui, votre ami ?

DAMON.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Ami de confiance ?

DAMON.

Très-fort,

LE CHEVALIER.

Cela s'appelle un ami d'importance.

DAMON.

De l'inégalité de parens & d'état,
L'amitié doit tirer ſon luſtre & ſon éclat.
C'eſt un degré de plus pour fonder ſon empire,
Quand la fatuité ne vient pas le détruire,
Par ſes nœuds enchanteurs l'univers eſt lié,
Et le premier beſoin des cœurs, c'eſt l'amitié.
Des mortels qu'elle unit, voici la différence ;
Les uns ont le plaiſir de la reconnoiſſance,
Les autres ont pour eux le plaiſir des bienfaits,
C'eſt pour ce ſentiment que les hommes ſont faits.
Le plaiſir d'obliger eſt le ſeul bien ſuprême,
Qui puiſſe élever l'homme au-deſſus de lui-même.
Mon frere, croyez-moi, c'eſt le plus grand des maux,
Que de n'avoir jamais d'amis que ſes égaux.

LE CHEVALIER.

Il eſt de certains cas où nous donnons diſpenſe.
Je voudrois que l'on ſçût comme tout ſe compenſe;
Oh, oui ſans contredit, notre ſocieté,
Eſt ſans beaucoup d'étude un miroir d'équité.
Qu'un bourgeois, par exemple, ait une femme aimable,
Dans le même moment il eſt notre ſemblable,
Nous le prévenons même, & pour lui fermer l'œil,
Pour engourdir ſon cœur nous flattons ſon orgueil.
Tu connois bien Cloë? nous nous mîmes en tête,
De nous liguer à ſix pour faire ſa conquête,
Le Comte, le Baron, le Marquis aux yeux doux,
Le Préſident, le Duc & moi brochant ſur tous.
Chacun convient d'un mois, chaque amant s'y renferme,
On convient que l'heureux à la fin dudit terme,
Iroit avec l'Epoux ſe promener un ſoir
Pour montrer ſon triomphe, à qui le voudroit voir.
Chacun ſans ſe trahir près de Cloë ſoupire
Enfin, du tems preſcrit le jour critique expire
Devine le vainqueur; je te le donne en dix.

DAMON.

Aucun:

LE CHEVALIER.

Si fait, l'époux fut entouré des ſix.

DAMON.

Peut-être, de tous ſix étoit-ce une impoſture,
On ne pourra jamais croire cette avanture !

LE CHEVALIER.

Quand tu ſeras époux, tu verras tout cela,
Je te préſenterai ces petits Meſſieurs là,
Si de te promener il te prend quelqu'envie
Tu pourras fort bien être en grande compagnie.

SCENE IV.

DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

DORIMON.

MON Fils, pour l'entrevûe on n'ira pas bien loin,
De ſortir de ce lieu nous n'aurons pas beſoin.
Vous allez recevoir Monſieur votre Beau-pere,
Pour gagner cette ſalle, il n'a qu'un pas à faire.

LE CHEVALIER.

Oui, car il eſt logé dans cet hôtel garni,
Celui que vous voyez qui tient à celui-ci,
Et même cette piéce à tous deux communique,
Vous allez ſans ſortir prévenir Angélique.

DAMON.

Mais, on ouvre . . .

LE CHEVALIER.

Ah, vraiment je vois entrer ici
La Tante, la Future & le Beau-pere auſſi.

SCENE V.

ANGELIQUE, HORTENSE, ARAMINTE, DORIMON, LE CHEVALIER, LISIMON, DAMON.

LE CHEVALIER *à Damon.*

IL faut tacher de prendre une mine riante,
Approchez-vous de moi, pour que je vous préſente.

ARAMINTE *à part à Hortenſe.*

Hortenſe, écoutez bien, & ſentez cet honneur,
D'Angelique ma niéce, il faut vous dire ſœur.
Il faut enſevelir l'état de votre pere,
De peur de vous tromper ayez ſoin de vous taire.

LE CHEVALIER *à Angelique.*

Voici l'heureux mortel qui ſera votre époux,
C'eſt lui de qui le ſort fera bien des jaloux.
Voilà, comme ſouvent le prix de l'homme aimable
Ne tombe entre les mains que de l'homme eſtimable.
Pour un mari tout ſimple il n'eſt pas mal tourné,
Et même a de l'eſprit aſſez pour un aîné.

De ſon air ſérieux ceſſez d'être étonnée,
Il dit une ſaillie une fois dans l'année.
A Liſimon.
Je viens vous préſenter votre futur beau-fils,
Monſieur, il vous tiendra tout ce que j'ai promis;
C'eſt un de nos ſçavans conſommé dans les veilles,
Qui, ſur ce qu'il a lû vous dira des merveilles.

LISIMON.

Je ne vois pas en lui ce que j'avois penſé,
Pour homme ſingulier vous l'aviez annoncé!

DAMON.

Si j'oſois me charger d'un pareil perſonnage
Pour pouvoir m'approuver je vous juge trop ſage.
Qui cherche à s'annoncer ſous ce titre affecté,
N'eſt ſouvent dans le fond qu'un eſprit avorté
Qui veut en impoſer à la faveur d'un terme,
Sur l'incapacité qu'en ſoi-même il renferme;
Mais celui qui s'applique à n'avoir jamais tort,
Qui malgré ſes talens paroît ſimple à l'abord,
Qui, pour faire plaiſir, deſire des richeſſes,
Qui connoît l'amitié, qui paſſe les foibleſſes,
Qui des travers publics, rit en particulier,
Voilà ce que j'appelle un homme ſingulier.

ARAMINTE.

Il parle de l'amour d'une façon touchante,
Ma niéce, en vérité, doit être bien contente.

LISIMON.

Je vous le dis franchement, Monſieur, de votre eſprit.

LE CHEVALIER.

C'eſt un fort aimable homme, oh, je l'avois bien dit;
Damon.
Et pourtant je trouve l'Oncle aſſez bien en femme.

DAMON.

Il me paroît avoir un eſprit & du ton.

LE CHEVALIER.

Je le trouve... je trouve... je trouve cent!

DAMON.

Et ma Niece.

LE CHEVALIER.

Et la Dame a l'air aſſez galant.

ARAMINTE à part.

Il a de ma maniere reconnu le myſtere.

LE CHEVALIER.

Elle a de charmans yeux.

ARAMINTE.

Voulez-vous bien vous taire,
Ils peuvent entendre.

LE CHEVALIER.

Convenez que le verd
Donne dans les yeux... va bien avec ſon air.

DAMON.

Ma foi, Monſieur... mais....

LISIMON.

Je l'abandonne.

ARAMINTE.

C'eſt prendre un bon parti.

DAMON.

Dans toute ſa perſonne
Elle a du ſingulier.

ARAMINTE.

Vous êtes bien poli,
A part.
Par bienſéance, il faut que je parle avec lui,
Votre ſanté, Monſieur ?

DAMON.

Elle eſt bien chancellante,

ARAMINTE.

Que ne puis-je exprimer, combien j'en ſuis contente.

ANGELIQUE.

Chevalier, votre boëte, eſt d'un goût bien nouveau,

LE CHEVALIER.

J'ai fourni le deſſein que je crois aſſez beau,
De toutes ces couleurs, admirez le mélange,
Rien de confus, le goût, eſt ce qui les arrange,
Remarquez ces rameaux incruſtez en émail
Faits pour ſervir d'ombrage à ces fleurs de corail,
Voyez de ces oiſeaux la plume tranſparente,

Et ces rayons dorez d'une aurore naiſſante,
Qui percent à travers ce feuillage nouveau,
Et viennent ſe mêler à cette couleur d'eau.

ANGELIQUE.

J'en admire le goût & la délicateſſe,
La beauté du travail en accroît la richeſſe.

LE CHEVALIER *à Damon.*

Là, conviens donc qu'elle a l'eſprit des plus ſenſez.

DORIMON.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Et ſur le cœur on n'en peut dire aſſez.

DORIMON.

Elle paroît aimable,

LE CHEVALIER.

Ah, ſon ame eſt si bonne!

Jamais elle ne dit aucun mal de perſonne.

ANGELIQUE.

J'ai l'eſprit accablé par un médiateur
Que je viens de jouer avec le Commandeur,
Et la grande Durmont, cette beauté guindée,
Qui de tout le public, croit être remarquée,
Pour des preuves d'amour prend des attentions,
Et dont les yeux trainans ont des prétentions.

DAMON.

La bonne ame!

LE CHEVALIER.

Vraiment, c'eſt n'être pas méchante,
ſt uſage du monde.

ANGELIQUE.

Il falloit voir ma tante
très-exactement ſe trompant de couleur,
ıpoit avec du pic quand on jouoit en cœur.

ARAMINTE.

niéce, c'eſt avoir trop de reconnoiſſance
peu de ſoins qu'a pû me coûter votre enfance.

DAMON.

ille folle!

ARAMINTE.

Monſieur, vous avez bien raiſon,
qu'elle ſe verra maîtreſſe de maiſon,
ſera plus libre & ſçaura bien mieux plaire;
is allez épouſer un joli caractére.

DAMON.

ille eſt cette beauté ſi pleine de douceur?

LISIMON.

t ma fille cadette.

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, c'eſt ma Sœur.

ARAMINTE *à part.*

ıge en ce moment qu'on s'entretient d'affaire;
t.) Oui, ce bien-là ſuffit pour fixer un douaire.

LISIMON.

Oui, vous avez raiſon ma Sœur.

ARAMINTE.

C'eſt mon avis,
Mais je vois, par malheur, mes conſeils peu ſuivis.

DORIMON.

Il faut pourtant tacher de lui faire connoître...

ARAMINTE.

Selon ce que j'entends, vous me paroiſſez être
Le Notaire qui vient pour dreſſer le Contrat!

DORIMON *haut.*

Non, Madame, jamais ce ne fut mon état,
Du Chevalier pour vous j'autoriſe la flamme,
Je ſuis ſon pere & prêt à vous ſervir Madame.

ARAMINTE.

Oui, Monſieur, je conſens à me ſervir de vous.

DAMON *haut.*

C'eſt mon pere, Madame.

ARAMINTE.

Ah! ſur un ton plus doux,
Votre verbe eſt trop haut, j'ai l'ouie aſſez claire,
J'entends bien que c'eſt lui dont ſe ſert votre pere.

DAMON.

Oh, ce dernier trait-là manquoit pour m'aſſommer.

LE CHEVALIER.

Il ſe fache, voilà dequoi rire à pâmer.

DAMON.

Il faut qu'en ce moment je lui faſſe comprendre...

LISIMON.

Non, vous l'irriterez ſans lui rien faire entendre.

LE CHEVALIER *à Angélique.*

Que penſez-vous de l'homme ?

ANGELIQUE.

Ah ! Ciel, qu'il eſt pédant !

LE CHEVALIER.

Un peu, mais il ſeroit bon mari cependant,
à Damon.
Comment la trouve-tu ?

DAMON.

Tout au plus étourdie.

LE CHEVALIER.

Oui, mais à ton humeur je veux qu'elle ſe plie.
Or, maintenant qu'après un examen bien mûr,
De ſe bien convenir chacun de vous eſt ſûr,
Allez en conſéquence arranger toutes choſes,
Diſpoſez le contrat, ſtipulez bien les clauſes.

DAMON *bas au Chevalier.*

Mon Frere, ſon humeur ne me va point du tout.

LE CHEVALIER.

Laiſſe faire.

ANGELIQUE.

Ce Frere eſt bien peu de mon goût,

ARAMINTE.

Mes enfans, votre amour eſt peint ſur vos viſages,
Voilà comme ſe font tous les bons mariages.

LISIMON.

Je ſuis charmé de voir cela tourner ſi bien,
Il ne faut entre-nous qu'un moment d'entretien,
Meſſieurs, pour convenir de tout avec prudence,
Dans mon appartement nous ſerons mieux je penſe.

DORIMON *à Damon.*

Votre pere ſans vous ne veut rien décider,
Venez.

DAMON.

Ah! puiſſent-ils ne ſe pas accorder?

LE CHEVALIER *à Angelique.*

Allez, je me fais fort d'attraper votre tante,
A ce bel entretien tachez d'être préſente.

SCENE VI.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE *derriére la chaiſe d'Araminte.*

ARAMINTE.

ENFIN vous avez ſçu vous débarraſſer d'eux,
Lorſque l'on eſt amant on eſt ingénieux,
Nous pouvons maintenant nous parler à notre aiſe,
Approchez

Approchez Chevalier, & prenez cette chaiſe,
Des regards importuns ne veillent plus ſur nous.

LE CHEVALIER *regardant Angelique.*

Oui, je puis librement diſcourir avec vous.

ARAMINTE.

On a dans notre état cent choſes à ſe dire,
Appercevant Angelique.
Que faites-vous-là ?

ANGELIQUE.

Mais....

ARAMINTE.

Allons qu'on ſe retire.

LE CHEVALIER *à Angelique.*

En feignant de ſortir revenez ſur vos pas,
Nous pourrons nous parler, elle n'entendra pas.
Angelique feint de ſortir & revient derriére Araminte.

ARAMINTE.

Vous triomphez de moi, Chevalier, je ſoupire,
A la fin, d'un vainqueur je reconnois l'empire,
Trop attaqué par vous, mon cœur vous a cedé.

LE CHEVALIER.

Il faut que le Notaire aujourd'hui ſoit mandé.

ARAMINTE,

Chevalier, vous penſez comme les autres hommes,
Mais ſi vous vous mettiez à la place où nous ſommes....

LE CHEVALIER.

Pour dreſſer le contrat qui m'aſſure ſon bien.

ARAMINTE.

Que j'ai l'eſprit content, vous trouvez cela bien

ANGELIQUE.

De la tromper ainſi, je me fais un ſcrupule.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez, il eſt injuſte & ridicule.

ARAMINTE.

Ridicule il eſt vrai; mais enfin, la *pudeur*
Semble blâmer l'aveu qu'en a donné ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Le fond vous appartient,

ANGELIQUE.

Ma crainte eſt donc frivole.

LE CHEVALIER.

Quelqu'un l'attraperoit à cette vieille folle.

ARAMINTE.

Ah, vous me rendez bien juſtice ſur ce point.

ANGELIQUE.

Je n'aime pas Damon, je n'en diſconviens point.

LE CHEVALIER.

Faites donc ce qu'il faut pour rompre cette affai

ARAMINTE.

Vous êtes bien preſſant, je ne ſçais comment fai

LE CHEVALIER.

A quelqu'autre que moi, pourrois-je vous livrer ?

ARAMINTE.

Me livrer ? non vraiment, & je puis bien jurer
Que je n'aime que vous. Enfin il faut ſe rendre,
Chevalier, vous ſçavez regarder d'un air tendre,
Mais un nœud clandeſtin ſera bien plus ſenſé.

LE CHEVALIER.

De la donation l'acte ſera paſſé.

ANGELIQUE.

Je vous promets alors l'agrément de mon pere.

ARAMINTE.

Qu'il eſt doux d'être encor dans la ſaiſon de plaire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vais la tromper & ſans aucun remord,
Son Frere j'en ſuis sûr, s'en divertira fort.

ARAMINTE.

Mon Frere que je haïs, enragera je penſe.

LE CHEVALIER.

Vous voyez qu'on lui peut faire la confidence.

ARAMINTE.

Comme il pourroit fort bien y mettre empêchement,
Il faut un grand ſecret.

LE CHEVALIER.

J'en aurai sûrement,

ANGELIQUE.

Sans doute,

LE CHEVALIER.

Je viendrai vous trouver ſur la brune,
Notre hymen aura l'air d'une bonne fortune.

ANGELIQUE.

Il faut vous obéir & rompre avec Damon.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ſuis tranſporté de ce diſcours-là.

ARAMINTE.

Bon,
Votre eſprit pénétrant ſe prête au ſtratagême.
Quel plaiſir, Chevalier, lorſqu'en ſecret on s'aime,
De goûter ſans éclat l'excès de volupté,
D'augmenter ſon bonheur par ſon obſcurité !

LE CHEVALIER.

Oui, charmante Angelique, oui mon cœur vous adore.

ARAMINTE.

Qu'il eſt tendre !

ANGELIQUE.

Oui, j'aime....

LE CHEVALIER.

Ah ! répétez encore

ANGELIQUE.

Soyez ſûr de mon cœur.

ARAMINTE.

Ecoutez ce soupir !

LE CHEVALIER *ſerrant la main d'Araminte & regardant Angelique.*

Je ne me connois plus à force de plaiſir.

ARAMINTE.

O Ciel ! qu'avec tranſport je vois votre tendreſſe,
Si mon vieux Frere étoit témoin de notre yvreſſe,
Il mourroit de dépit, jurez moi dans l'inſtant
Que vous m'aimez . . .

ANGELIQUE.

Jurez que vous ſerez conſtant,

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, rien ne ſera capable
De m'empêcher jamais de vous trouver aimable.

ANGELIQUE.

Et je vous jure moi, que je n'aime que vous.

ARAMINTE.

Oui, mon cher Chevalier, vous ſerez mon époux,
Vous (*appercevant Angelique.*) que faites-vous-là petite impertinente ?
Répondez.

ANGELIQUE *haut.*

Je ne fais que d'arriver ma tante,
C'eſt pour vous avertir que les chevaux ſont mis,
Voici l'heure d'aller acheter les habits.

ARAMINTE.

Oui, vous avez raiſon, la choſe eſt néceſſaire,
Sans adieu, Chevalier, mais ſur-tout du myſtére.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

AVANT la fin du jour je veux être content,
Et je ne prétens pas perdre le moindre inſtant,
Il s'agit au plûtôt d'en tirer une ſomme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FINETTE, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

AH, connois-tu Finette, un Notaire honnête homme?

FINETTE.

Je ne ſçais.....

LE CHEVALIER.

Il n'importe,

HORTENSE.

Ah, je vois Chevalier

Que vous voulez trouver quelqu'honnête uſurier
Qui vous prête des fonds pour donner une fête.

LE CHEVALIER.

Ah, vous voulez ſçavoir ce que j'ai dans la tête ?
Comment donc, vous parlez, vous plaiſantez vraiment,
Voilà du fruit nouveau, c'eſt ſaiſir le moment,
Quand une fille voit marier ſon aînée,
Son eſprit s'éclaircit, ſa langue eſt dénouée.

HORTENSE.

Les hommes, ſur ce point, ſemblent moins patiens.

LE CHEVALIER.

Oh, s'ils parlent plûtôt, ils parlent moins long-tems.

HORTENSE.

Ainſi, ſur ce pied-là, l'avantage demeure
A ceux qui parlent mieux.

LE CHEVALIER.

Enfin, depuis une heure
Qu'elle s'eſt miſe en goût de déſerrer les dents,
Elle raille. O parbleu, c'eſt avoir des talens.

HORTENSE.

Chevalier, ce talent devroit moins vous ſurprendre,
J'ai depuis près d'un an l'honneur de vous entendre,
Sans paroître jamais y faire attention,
De raillerie alors j'ai fait proviſion.

LE CHEVALIER.

Souffrez que je vous donne un avis ſalutaire,
Quittez la raillerie, elle empêche de plaire:
Pour exciter la haine & l'animoſité
Ne vous ſuffit-il pas d'avoir de la beauté?
Tirez à bout portant ſur toutes vos amies,
Vous ferez bien; ce ſont des regles etablies,
Mais les hommes, il faut toujours les ménager,
On ſe perd en croyant qu'on doit les négliger.
Avec ces grands yeux là, jamais aucune femme
Ne vous accordera les qualitez de l'ame,
Et de votre amitié vous perdrez tous les frais,
Si le titre d'eſprit a pour vous des attraits,
Pour en montrer beaucoup, voici comme on s'arrange
On ſourit, c'eſt aſſez, & chacun prend le change.

HORTENSE.

Voilà pour ſe conduire un projet merveilleux,
Angelique, je crois, vous conviendroit au mieux,
Car de vos deux eſprits le rapport eſt extrême;
Je doute que Damon lui convienne de même.

LE CHEVALIER.

Le rapport des eſprits! ces mots là ſont plaiſans.
Voilà le lieu commun de tous les bonnes gens.
Vraiment ſi l'on faiſoit le choix d'une compagne,
Pour aller s'enterrer au fond d'une campagne,
Et pour n'avoir perſonne en tiers que les échos;

Alors il ne seroit pas trop hors de propos,
De choisir un objet dont l'humeur nous ressemble ;
Mais pour vivre à Paris l'usage est différent.
C'est pour tenir maison, qu'une femme s'y prend,
Tout ce qu'on en exige est qu'elle s'embarrasse
De faire les honneurs de chez elle avec grace,
Jouer une partie, & pendant tout le tems,
Lier un entretien avec les regardans,
Un coup d'œil d'un côté, de l'autre une réponse,
Un mot de politesse à tous ceux qu'on annonce,
Un petit mot d'excuse aux femmes qui s'en vont,
Avoir sur la parûre un esprit très-profond,
Sous un air de douceur cacher de la malice,
Des traits du sentiment, colorer l'artifice,
Passer la nuit au bal & revenir fort tard,
Voir Monsieur rarement & même par hazard,
Le rapport des esprits, dites-moi, je vous prie,
Est-il fort nécessaire à ce genre de vie ?

HORTENSE.

Me voilà bien instruite, & bientôt.

LE CHEVALIER, *tirant sa montre.*

Ah ! bons Dieux.
Déja près de midi, je vous fais mes adieux,
Aujourd'hui : quel qu'il soit, il me faut un Notaire
Afin d'expédier promptement mon affaire.

SCENE IX.

HORTENSE, FINETTE.

HORTENSE.

QUELLE peinture, ô Ciel, je n'en puis revenir,
Si le monde eſt ainſi, j'aime mieux en ſortir.

SCENE X.

DAMON, HORTENSE, FINETTE.

DAMON.

JE vous trouve à propos, ici, Mademoiſelle,
Vous pouvez me tirer d'une crainte mortelle,
J'ai du reſpect pour vous, & votre air de douceur
Sans cacher votre eſprit répond de votre cœur:
Vous ſçavez que je dois épouſer Angelique?
Avec vous ſans détour il faut que je m'explique,
Je crains fort qu'elle & moi nous nous conve-
nions peu,
Je voudrois être inſtruit, l'hymen n'eſt point un jeu.

HORTENSE.

L'amour naît rarement à la premiere vûe,
Ce n'eſt pas pour aimer qu'on fait une entrevûe,

S'eſtimer, c'eſt aſſez, & c'eſt ſe convenir
Que d'être dans l'eſpoir de ne pas ſe haïr.

DAMON.

L'himen un peu trop tard apprend à ſe connoître,
Il détruit le bonheur, s'il ne le fait pas naître.
L'eſtime en s'uniſſant devient tendreſſe un jour,
L'himen conduit les cœurs au-devant de l'amour,
Et lorſque le principe en eſt ſi reſpectable
Il répand ſur la vie un charme inexprimable.
Car enfin, cet amour n'eſt pas tel qu'on le peint.
Un cœur eſt trop heureux qui peut en être atteint.
Ce n'eſt pas, comme on croît, un feu prompt & rapide,
Que le hazard produit, que le caprice guide;
Le véritable amour anime l'univers,
Son eſprit en ſoutient tous les accords divers,
Et c'eſt un feu ſi pur qui brûlant dans les ames
Du flambeau de l'himen doit allumer les flames.
Deux mortels qu'il unit ſont heureux, ſont conſtans;
Leurs vœux ſont confondus; leurs jours ſont des inſtans,
Quand deux tendres époux s'eſtiment, ſe chériſſent,
Je crois voir les vertus qui s'aiment, qui s'uniſſent,
Et qui formant enſemble une chaîne d'attraits
En font naître un bonheur qui ne finit jamais.

FINETTE *à Hortenſe.*

Votre humeur s'adoucit & devient moins ſauvage,

Il vous reconcilie avec le mariage.

HORTENSE.

Monſieur, vous étonnez, vous charmez mon eſprit,
Je penſe mot pour mot, ce que vous avez dit.
Je m'étonne en voyant qu'une femme eſt honteuſe
Lorſque de ſon époux on la croit amoureuſe;
Je blâme cet abus, & ne ſçais pas pourquoi
C'eſt un ſi mauvais air d'être heureuſe chez ſoi.

DAMON.

De la réflexion la juſteſſe eſt extrême,
Mais Angelique, hélas! penſe-t-elle de même?

HORTENSE.

Elle vous aimera je l'aſſurerois bien,
Mais à condition que vous n'en direz rien.

DAMON.

Quelle erreur!

FINETTE.

Ah, Monſieur ſe feroit un ſcrupule
De donner à ſa femme un pareil ridicule,

HORTENSE.

la vertu ma Sœur a le travers
ncer par tout pour ſuivre les grands airs,
s qu'elle voit elle prend la méthode
ſt toujours de la derniere mode.

DAMON *à part.*

a prudence avec de l'enjouement.

Le tour de ſon eſprit me plaît infiniment.

haut.

Votre vertu, ſans doute, eſt un peu moins coquette,
Selon ce qu'on m'a dit, vous aimez la retraite ?

HORTENSE.

Le monde eſt dangereux, ſi je parois le fuir
C'eſt que je ne crois pas d'y pouvoir réuſſir.
J'en vois dont le maintien touche à l'étourderie,
Croyant que la raiſon paſſe pour bruſquerie ;
D'autres pour mieux cacher le foible de leur cœur
Empruntent quelquefois le voile de l'humeur,
Caractere odieux, dont la teinture ſombre
Sur les autres objets ſemble étendre ſon ombre,
Ces défauts oppoſez choquent également
C'eſt pourquoi dans le monde on me voit rarement,
Et je penſe, Monſieur, qu'il vaut mieux s'y ſouſtraire
Que d'être ridicule en cherchant à lui plaire.

DAMON.

Je penſe comme vous, quelle conformité !
Un rapport ſi parfait eſt rare en vérité.

HORTENSE.

Je m'en trouve flattée, & ſi je vous reſſemble
Tous mes vœux ſont comblez ; nous devons vivre enſemble,
Vous épouſez ma Sœur ; un hymen ſi prochain
De tous trois à la fois rend le bonheur certain,

J'y découvre pour elle un époux eſtimable
Et j'y trouve pour moi l'ami le plus aimable.

DAMON *à part.*

Sa douceur, ſa franchiſe, ont l'art de pénétrer,
C'eſt ainſi qu'Angelique auroit du ſe montrer
J'aurois crû faire alors une très-bonne affaire.

HORTENSE.

Je vous répond, Monſieur, de ſon bon caractere,
Et vous l'eſtimerez.

DAMON.

Le votre m'a frapé,
Dans cet entretien ſeul il s'eſt dévelopé.

HORTENSE.

Avec elle, on a tort, d'en croire l'apparence
Elle a plus de vertu ſouvent que de prudence.

FINETTE.

C'eſt ſe conduire en dupe & je penſerois mieux.

DAMON.

Angelique a du moins un mérite à mes yeux,
C'eſt d'être votre Sœur; ce nom, Mademoiſelle,
Paroît à mon eſprit une vertu réelle,
Je vous appartiendrai ſi je ſuis ſon époux,
Et mon plus grand bonheur ne viendra que de vous.

HORTENSE.

Preſſez donc cet himen, & pour l'un & pour l'autre,
Il fera mon bonheur encor plus que le vôtre.

DAMON.

Ah, votre eſtime ſeule en fera la douceur,
Angelique aura beau triompher de mon cœur
Je doute quelqu'amour qui puiſſe me ſurprendre
Qu'il égale jamais une amitié ſi tendre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, FINETTE.

LISIMON.

SOus ces conditions je ſuis prêt d'y ſouſcrire,
Et puiſque c'eſt pour vous qu'Angelique ſoupire,
Je conſens volontiers à vous voir ſon époux.

LE CHEVALIER.

Mon frere j'en ſuis sûr n'en ſera point jaloux.

LISIMON.

En faiſant le bonheur d'une fille que j'aime
Dans cette affaire-là mon plaiſir eſt extrême

De voir qu'avec adreſſe on attrape ma Sœur,
Et lorſque de ſon bien vous ſerez poſſeſſeur
De concert avec vous je me moquerai d'elle.

LE NOTAIRE.

De la donation la forme ſera telle
Qu'Araminte ſera fruſtrée entierement,
Et ne touchera rien que par votre agrément.
Je ſçais graces au Ciel mon métier de Notaire.

LISIMON.

Dans vos remerciemens le Ciel n'a point affaire.
Mais entrons ſans tarder dans ce cabinet là,
Pour vous rendre en ce lieu quand ma Sœur y viendra ;
Pour que vous ne ſoyez traverſé par perſonne
Finette, écoutez bien l'ordre que je vous donne :
Auſſi-tôt que ma Sœur viendra ſe rendre ici,
Il faut qu'au même inſtant, Monſieur, ſoit averti,
L'affaire étant finie, en cas que Damon vienne
Faites deſcendre Hortenſe & qu'elle l'entretienne.

SCENE II.

ARAMINTE, *ſeule criant.*

FINETTE, hola quelqu'un ! on ne me répond pas,
Tout le monde eſt-il ſourd ou parlai-je trop bas ?

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

As-tu ſelon mon ordre ammené le Notaire?

Finette remue les levres ſans parler.

ARAMINTE.

Ne parle pas ſi haut, car il faut du myſtere,
Mon Frere étant inſtruit s'oppoſeroit à tout
Et par le ſecret ſeul j'en puis venir à bout.

FINENTTE *haut à ſon oreille.*

Eh bien, en grand ſecret je vous dis à l'oreille...

ARAMINTE.

A l'oreille, oui fort bien & j'entens à merveille.

FINETTE.

Depuis une heure au moins le Notaire eſt ici.

ARAMINTE.

Bon, & le Chevalier?

FINETTE.

Il vous attend auſſi.

ARAMINTE.

Voici pour mon amour le moment favorable
Qu'ils viennent ; approchez des chaiſes, une table,
Afin que de mes biens expoſant tout l'état
En faveur d'un époux j'en dreſſe le contrat.

SCENE IV.

ARAMINTE, *ſeule.*

LE Chevalier ſans doute a le ſecret de plaire ;
Mais je veux l'enrichir pour appauvrir mon Frere.
Son plaiſir le plus grand eſt de me rabaiſſer,
D'exagerer mon âge & de faire penſer
Que j'éprouve déja les maux de la vieilleſſe,
Le bruit m'eſt revenu [c'eſt-là ce qui me bleſſe]
Qu'il dit que je ſuis ſourde ; on ſçait cependant bien,
Que je répons à tout ſans me méprendre en rien ;
Je prétens le punir d'un ſi cruel outrage,
Et de mon bien entier lui ravir l'héritage.

SCENE V.

LE CHEVALIER, ARAMINTE, LE NOTAIRE.

ARAMINTE.

AH, Meſſieurs, approchez, vous venez à propos,
Aſſeyez-vous : je vais vous dicter en deux mots,
Ce que mon équité me commande de faire
Pour payer d'un amant l'attachement ſincere.

LE NOTAIRE.

Cela commence bien.

LE CHEVALIER.

C'eſt la fin que j'attens.

ARAMINTE.

De me remercier il n'eſt pas encor tems,
Chevalier, ayez ſoin de faire bien tranſcrire,
Ce qu'en votre faveur ma tendreſſe m'inſpire.

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Pardevant fut préſente en ſon plein jugement.

ARAMINTE, *dictant.*

Jacqueline Araminte.

LE CHEVALIER.

A l'âge où ſurement
Une fille a ſon bien ſans être émancipée.

ARAMINTE.

Ayant de tous les tems eu du goût pour l'épée.

LE CHEVALIER.

Goût preſqu'incompatible avec le célibat.

ARAMINTE.

Aimant du Chevalier la perſonne & l'état.

LE CHEVALIER.

Quelle faveur !

ARAMINTE.

Je ſçais que j'ai touchée votre ame.
Continuons ; d'ailleurs connoiſſant bien la flamme
Dont dudit Chevalier le cœur eſt animé,
Lui donne en mariage en beau bien affermé
Plus de cent mille écus dont j'ai la jouiſſance.

LE CHEVALIER.

Votre Niéce en aura de la reconnoiſſance.

ARAMINTE.

Eh, ſi donc Chevalier, ce n'eſt rien que cela.
Ecrivez, pour donner force à cet acte là
Que ſi du Mariage il ne ſort pas lignée,
Malheur, dont grace au Ciel, je ſuis bien éloignée,

Je donne néanmoins mon bien au Chevalier,
Sans qu'aucun autre puiſſe en être l'héritier.

LE NOTAIRE.

Cet acte eſt à ſouhait, vous n'auriez pu vous-même
Le dicter autrement

ARAMINTE.

Chevalier lorſque j'aime
Voilà mes procedez.

LE CHEVALIER.

Ils ſont perſuaſifs,

ARAMINTE.

On ne peut vous fruſtrer, c'eſt un don entre-vifs.

LE NOTAIRE, *à Araminte.*

Il faut tout confirmer par votre ſignature.

ARAMINTE, *après avoir ſigné.*

A préſent à mon Frere apprenons l'avanture,
Il mourra de dépit, j'en rirai de bon cœur.

Elle ſort.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui s'appelle une bien bonne Sœur.

SCENE VI.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON, *l'arrêtant.*

UN moment, je voudrois vous faire enfin comprendre....

LE CHEVALIER.

Oh, j'ai bien autre choſe à faire qu'à t'entendre.

DAMON.

Mais en un mot, je ſuis fort m'écontent de vous.

LE CHEVALIER.

Nulle conformité ne ſe trouve entre-nous,
Car moi je ſuis content de toute ma perſonne.

DAMON.

Mais je haïs Angelique.

LE CHEVALIER.

En voilà d'une bonne,
Qu'importe; en mariage un peu d'averſion
Eſt le commencement de la vocation.
Pour affaire preſſée il faut que je te quitte,
Adieu, va, ton chagrin ſe paſſera bien vîte.

SCENE VII.

DAMON, *ſeul.*

SE vit-il jamais rien de plus extravagant?
Mais, moi-même, j'allois être bien imprudent,
D'abandonner mon ſort à cette tête folle.
Etre époux d'Angelique, oh! non ſur ma parole,
Chacun me blâmeroit & ce ſeroit bien fait,
Hortenſe eſt plus aimable & ſeroit *mieux mon* fait,
Mais elle a moins de bien, & mon cœur déſeſpere
D'obtenir ſon bonheur par l'aveu de mon pere;
Avant que d'y ſonger, il faut premierement
Chercher à me tirer de l'autre engagement.
Pour trouver Liſimon, j'arrive de bonne heure,
Me voilà tout porté, car c'eſt-là qu'il demeure.
Il heurte.

SCENE VIII.

FINETTE, DAMON.

DAMON.

PUIS-JE un moment parler à Monſieur Liſimon?

FINETTE.

FINETTE.

Mademoiſelle Hortenſe eſt ſeule à la maiſon, Monſieur,

DAMON.

Pour moi peut-être elle n'eſt pas viſible ?

FINETTE.

Au plaiſir de vous voir elle ſera ſenſible,
Et je vais l'avertir, ſi vous le deſirez ?

DAMON.

Très-volontiers ma fille, & vous m'obligerez.

SCENE IX.

DAMON, *ſeul.*

CE ſecond entretien me ſera néceſſaire,
Pour mieux examiner quel eſt ſon caractere.
Oui, mais cet examen vient peut-être un peu tard,
Le cœur plus que l'eſprit y pourroit avoir part.
Sérieux, inſenſez, eſprits philoſophiques,
Voilà donc tout le fruit de vos regards critiques ?
Malgré ce fier dédain dont vous vous parez tous,
La beauté tôt ou tard vous voit à ſes genoux.
Mais elle vient ; je vais faire tout mon poſſible
Pour l'obſerver encor ſans être trop ſenſible.

SCENE X.

HORTENSE, DAMON.

DAMON.

JE jouis en ce jour d'un bonheur peu commun,
Mais je crains à la fin de vous être importun,
Et vous pourrez de moi vous ennuier peut-être,
Avant que d'avoir eu le tems de me connoître.

HORTENSE.

Ah! vous n'aurez jamais à craindre un pareil sort,
Monsieur, & vous plaisez dès le premier abord,
Je crois qu'on peut en vous mettre sa confiance:
Je vous vois comme ami, non comme connoissance,
L'amitié dans les cœurs remplis de probité,
Semble avoir aussi-tôt droit d'ancienneté.

DAMON.

Dans cette occasion, vous me rendez justice,
Mon cœur est avec vous dépouillé d'artifice,
Et vous pouvez compter sur mon attachement.

HORTENSE.

J'en suis vraiment flattée, & j'aspire au moment
De vous appartenir plus fortement encore.
Tout est-il arrêté?

DAMON.

L'alliance m'honore...
Mais....

HORTENSE.

Comment ! auriez-vous déja changé d'avis ?

DAMON.

Eh, je crains...

HORTENSE.

Vous ſçavez que vous m'avez promis
D'engager Liſimon à finir cette affaire.

DAMON.

J'en conviens.

HORTENSE.

Pourquoi donc voulez-vous le contraire?
Vous devez vous montrer plus ferme en ce projet.

DAMON.

Si je ſuis incertain ce n'eſt pas ſans ſujet,
Vous même vous pourriez balancer davantage,
S'il étoit queſtion de votre mariage.

HORTENSE.

Ne faites entre nous nulle comparaiſon,
Vous êtes un aîné, chef de votre maiſon,
Et l'hymen qui pour vous eſt un trait de ſageſſe,
En moi ne peut jamais être qu'une foibleſſe.
D'ailleurs, je crains le monde, il le faut avouer.
Mon averſion vient de l'entendre louer;

Monſieur le Chevalier en fait une peinture
Qui ſéduit Angelique, & moi dont je murmure.

DAMON.

Gardez-vous d'en juger par ce qu'il vous en dit,
Le vrai monde n'eſt pas celui qu'il applaudit.
D'eſprits mal aſſortis ce n'eſt qu'un corps aride,
Guindé ſur l'amour propre & planant dans le vuide.
Le monde qu'on eſtime en differe en tous points,
Par un ſage rapport les eſprits y ſont joints,
C'eſt-là que l'on acquiert le talent de ſe taire,
De louer ſans fadeur, de railler ſans déplaire,
C'eſt-là que le génie écoute, ſe remplit,
Se forme, ſe ſoutient, s'éleve & s'annoblit,
C'eſt-là que tous les jours une femme prudente
Sçait couvrir la vertu d'une face riante,
Qu'aimable ſans apprêts, ſage avec enjoüement,
Elle attire l'ami, ſçait réprimer l'amant,
Ordonne à l'eſprit ſeul de ſe charger du rôle,
Et fait défenſe au cœur de prendre la parole.

HORTENSE.

Ah, que ſi l'on vous croit, le monde offre de fleurs,
Et que vous le peignez ſous d'aimables couleurs!
Qu'on doit porter envie au deſtin d'Angelique,
le aura votre amour & l'eſtime publique.
vous fais éclater trop de ſincérité,
, Monſieur, excuſez mon ingénuité,

Oui, je conçois, je ſens, je me forme l'idée,
Que tout pour une femme eſt d'être bien guidée.
Eh! quel guide eſt plus sûr qu'un mari plein d'honneur
Qui veut plaire à ſa femme & faire ſon bonheur?
Souvent lorſque du monde on ignore l'uſage,
On peut bien s'y donner des travers quoique ſage;
Aux regards envieux de ce juge cruel,
Un ſimple ridicule eſt un vice réel.
Angelique par vous ſe conduira, ſans doute,
Ce ſont vos ſeuls conſeils qu'il faudra qu'elle écoute;
Il faut que par vos ſoins ſon eſprit affermi
Eprouve qu'un époux eſt un premier ami.

DAMON.

Quel excès de prudence avec tant de jeuneſſe!
Sous les traits de l'amour on croit voir la ſageſſe.
Ainſi donc, quand l'hymen vous joindra de ſes nœuds,
Hortenſe, vous voudrez rendre un époux heureux?

HORTENSE.

Lui ſeul ſeroit chargé du ſoin de me conduire,
De me faire éviter ce qui pourroit me nuire,
De diriger mes pas, mes goûts, mes volontez,
De peſer ſur le choix de mes ſocietez,
C'eſt le principal point, c'eſt par-là qu'une femme
S'attire du public ou l'eſtime ou le blâme.
Ah, qu'il me ſeroit doux en prenant ſes leçons

De mettre ma conduite au-deſſus des ſoupçons,
De dire, pour époux, j'ai quelqu'un que j'adore,
Qui m'eſtime, qui m'aime, & que chacun honore,
De pouvoir refuſer les hommages d'autrui,
Moins par égard pour moi que par amour pour lui,
Et de lui rapporter mon ame toute entiere
Sans lui faire valoir une ſageſſe altiere,
Ne donnant d'autre ſource à ma fidélité
Que l'excès de ma flamme & de ſa probité.

DAMON.

A qui le Ciel peut-il réſerver l'avantage
D'épouſer une femme & ſi tendre & ſi ſage ?

HORTENSE.

Je vais vous étonner, ſi je me mariois,
Un mari philoſophe eſt ce que je craindrois.

DAMON.

Connoiſſez mieux le prix de la philoſophie,
Elle fait en tout tems le charme de la vie.
N'ornez point de ce nom ces hommes orgueilleux,
Dont le cœur inſenſible & l'eſprit dédaigneux
Déſertent l'univers, s'enfoncent dans eux-mêmes,
Et dont les vains diſcours ſont autant de problêmes;
Tous ces pédans pétris des mains de la fierté
Doivent être bannis de la ſociété.
Le parfait Philoſophe eſt doux, ſimple, traitable,
S'il cherche la raiſon, c'eſt pour la rendre aimable,

Il obſerve, il meſure, il peſe les eſprits,
Loin de les abaiſſer il en hauſſe le prix;
Le talent de chacun en lui ſeul ſe raſſemble,
Il eſt ſemblable à tout & rien ne lui reſſemble,
Eclairé, mais ſoumis, docile, mais preſſant,
Bon pere, tendre époux, ami compatiſſant,
Sur l'humanité ſeule il fonde ſon ſiſtême,
Et du bonheur du monde il tire le ſien même.

HORTENSE.

Par l'exacte raiſon vos diſcours ſont dictez,
Mon eſprit en reçoit de nouvelles clartez,
Votre ſocieté me devient précieuſe.

DAMON.

C'eſt la votre qui peut rendre ma vie heureuſe.
Vous ſeule de mes jours vous feriez la douceur:
Si j'inſtruis votre eſprit, vous éclairez mon cœur;
Un penchant inconnu me conduit & m'anime,
Nous ſommes déja joints par les nœuds de l'eſtime,
Une conformité ſi parfaite entre nous
Devroit bien nous unir par des liens plus doux.

HORTENSE.

Damon à ce diſcours je n'ai pas dû m'attendre,
Je me ſerois promis de ne le pas entendre.

DAMON.

Je comptois retrouver la paix, la liberté,
En vous examinant avec ſévérité,

Mais rien n'éteint le feu que vous avez fait naître.
Je viens de l'animer en voulant vous connoître.
D'Angelique, en un mot, ſi je crains d'être époux,
Elle ne doit ſans doute en accuſer que vous;
A mes engagemens ſi je ſuis infidelle,
C'eſt plus amour pour vous qu'éloignement pour elle,
Vos vertus lui font plus de tort que ſes défauts;
Vous produiſez en moi des ſentimens nouveaux,
Vous avez des attraits capables de ſéduire,
Votre eſprit, votre cœur en augmentent l'empire,
L'eſtime & le reſpect, m'enchaînent ſans retour,
La raiſon pas à pas m'a conduit à l'amour.

HORTENSE.

D'un triomphe ſi vain ſi j'eſtimois la gloire,
Je pourrois m'applaudir d'une telle victoire:
Damon à votre amour ſi j'oſois conſentir,
Au lieu de vous aimer ce ſeroit vous trahir.
Je ſuis ſans bien, je ſuis même dans l'indigence,
Angelique eſt l'aînée, elle eſt dans l'opulence,
D'ailleurs je vous connois ſage, rempli d'honneur,
Devenant ſon époux vous ferez ſon bonheur;
En voulant l'en priver je me rendrois coupable,
Je ſerois à vos yeux un objet mépriſable:
Pourrois-je en recevant votre main, votre foi,
Trahir, en même tems, vous, Angelique & moi?

DAMON.

Plus vous vous défendez & plus je vous adore.

HORTENSE.

J'ai pour vous refuſer d'autres raiſons encore.

DAMON.

Vous voulez à mes vœux vous dérober en vain,
A tout autre qu'à vous je refuſe ma main,
Je vais voir Liſimon....

HORTENSE.

Non, je vous en conjure,
Non Damon, votre amour lui feroit une injure.

DAMON.

Eh, pourquoi? je ſuis sûr moi qu'il l'approuvera.

HORTENSE.

Et je ſuis sûre moi qu'il s'en irritera.

DAMON.

Si je puis obtenir l'aveu de votre bouche,
Ah, croyez....

HORTENSE.

Suppoſé que votre amour le touche,
Quand ſon conſentement pourroit ſe joindre au mien,
Tout cela pour m'avoir ne ſeroit encor rien.

DAMON.

Comment, que dites-vous? je ne puis vous comprendre,

De quel autre pouvoir pouvez-vous donc me
me ?
Laissez-moi, je pourrois...

HORTENSE.

Le pourriez-vous penser ?

DAMON.

Quoi ?

HORTENSE.

Ce n'est pas à lui qu'il faudroit s'adresser.

DAMON.

Qu'entends-je ?

HORTENSE.

Adieu, Damon, ce mot est un mystère
Que je veux de mon cœur ne jamais vous faire.

SCENE XI.

DAMON, *seul.*

JE ne m'attendois pas à ce qu'elle m'a dit.
Mais quel heureux soupçon s'éleve en mon esprit ?
Non, je m'en flatte en vain... l'événement m'éclaire
Avant que d'éclaircir la nuit qui m'environne,
D'Angelique, je veux rompre l'engagement.
Je crois qu'elle prendra la chose vivement,
Non, qu'elle n'ait pour moi beaucoup d'indifférence,
Mais c'est sa vanité que mon refus offense.
Elle vient; dans ses yeux je crois voir plus d'aigreur.

SCENE XII.

ANGELIQUE, DAMON.

ANGELIQUE, *à part.*

COMMENT, ſans l'offenſer lui découvrir mon cœur,
C'eſt une vérité qui me paroît trop dure.

DAMON, *à part.*

Il faut bien cependant trouver une tournure,
Allons, abordons-la.

ANGELIQUE.

Je ne puis l'éviter,
Comment lui déclarer . . .

DAMON *la ſaluant.*

Ciel, par où débuter ?

ANGELIQUE.

O Ciel, qu'il eſt timide, il me regarde à peine,
D'un amour violent, c'eſt la marque certaine.

DAMON.

L'embarras où je ſuis me paroît la choquer,
M'aimeroit-elle aſſez pour pouvoir ſe piquer ?

ANGELIQUE.

Cet homme m'a bien l'air d'un ſot amant fidelle.

DAMON.

Il faut bien cependant parler . . . Mademoiſelle . . .

ANGELIQUE *à part.*

Son air déconcerté, ſa grande émotion
M'annoncent dans l'inſtant la déclaration.

DAMON *à part.*

L'oſerai-je informer de ma nouvelle flamme?

ANGELIQUE.

Je voudrois bien oſer vous découvrir mon ame...

DAMON.

Parlez...

ANGELIQUE.

D'un doute affreux mon eſprit eſt rempli.

DAMON.

Eh, quel eſt-il? par moi peut-il être éclairci?

ANGELIQUE.

Oh, tout au mieux.

DAMON.

Parlez avec la certitude
De n'être pas long-tems dans votre inquiétude.

ANGELIQUE.

Mais vraiment, c'eſt un cas aſſez embaraſſant,
Oh, vous m'en inſtruirez, vous êtes un Sçavant.

DAMON.

J'attens.

ANGELIQUE.

Lorſqu'on s'unit d'une chaîne éternelle,
La ſimple probité, dites-moi, ſuffit-elle?

DAMON.

Je crois que deux époux s'ils ne ſont amoureux,
Fuſſent-ils pleins d'honneur ne peuvent être heureux.

ANGELIQUE.

Quoi vous penſez ainſi ! parlez avec franchiſe.

DAMON.

A quoi me ſerviroit d'employer la ſurpriſe ?

ANGELIQUE.

Fort bien, par conſéquent, un homme bien ſenſé
N'auroit donc pas ſujet de ſe croire offenſé
Qu'une fille lui fit part de ſa répugnance ?

DAMON.

L'aveu mériteroit de la reconnoiſſance.

ANGELIQUE.

Ah ! que par ce diſcours mon cœur eſt ſoulagé,
Car je ſuis dans le cas.

DAMON.

Je vous ſuis obligé.

ANGELIQUE.

Oh, je vous en diſpenſe.

DAMON.

Et plus qu'on ne peut dire,
Car du même ſecret je voulois vous inſtruire,
Je ne ſçavois comment me tirer de ce pas,
Vous m'avez prévenu ; je ſuis hors d'embarras.

ANGELIQUE.

Croirai-je ce diſcours ?

DAMON.

Il eſt très-véritable.

ANGELIQUE.

Quoi, vous ne m'aimez pas ? que vous êtes aimable !

DAMON.

Je vous rends grace auſſi du même ſentiment.

ANGELIQUE.

Ah ! puiſſiez-vous ſentir tout mon raviſſement !
Il nous faut déſormais agir d'intelligence.
Voilà le vrai moment de notre connoiſſance.
Car nous ne pouvons plus tomber dans la fadeur,
Nous ne ſerons jamais époux. Ah ! quel bonheur !

Elle ſort.

SCENE XIII.

DAMON *ſeul.*

VOILA ce qui s'appelle agir à l'amiable,
Et de notre amitié la ſource eſt admirable :
Deux époux ſans amour unis depuis dix ans,
De ſe voir ſéparez ne ſont pas plus contens.

SCENE XIV.

BEAUVAL, DAMON.

DAMON.

AH, mon ami, venez prendre part à ma joye,
Et que dans votre ſein mon ame ſe déploye:
Sentez tout mon bonheur, je vais le raconter.

BEAUVAL.

Les tranſports qu'à mes yeux vous faites éclater,
Prouvent que votre cœur dès la premiere vûe
S'eſt laiſſé déſarmer par votre prétendue.

DAMON.

Vainement pour l'aimer j'ai fait ce que j'ai pu,
Et notre mariage eſt tout à fait rompu.
Nous ſommes cependant fort joliment enſemble,
Vous ne croiriez jamais le nœud qui nous raſſemble,
Nous nous ſommes parlez avec ſincérité,
La froideur de nos cœurs en fait l'intimité,
A mon premier aſpect un fond d'antipathie
Involontairement l'a frappée & ſaiſie,
Et dans ſes ſentimens me trouvant de moitié,
L'averſion commune a fait notre amitié.

BEAUVAL.

Ah, je vous revois donc le maître de vous-même,
Heureux, libre, ſenſé, digne que je vous aime.

DAMON.

Non, il ne s'agit plus pour moi de liberté.

BEAUVAL.

Vous aimez?

DAMON.

Oui j'adore une jeune beauté,
Aimable ſans deſſein, ſans art ingénieuſe;
Mais ce qui me la rend encor plus précieuſe,
Ce qui fait mon bonheur, elle n'a pas de bien:
Lorſque je l'enrichis je ſens le prix du mien.

BEAUVAL.

Nommez-moi cet objet ſi digne de vous plaire?

DAMON.

Volontiers, puis-je avoir pour vous aucun miſtére?

SCENE XV.

BEAUVAL, DAMON, UN LAQUAIS *apportant une lettre.*

LE LAQUAIS *à Beauval.*

MONSIEUR, c'eſt de la part de Monſieur Liſimon,
Pour affaire importante, il vous attend.

BEAUVAL.

Damon

Un intérêt preſſant exige que je ſorte,

L'amitié qui nous joint eſt trop tendre & trop forte:
Pour ne pas m'engager à revenir dans peu
Vous inſtruire de tout.

DAMON.

Je vous attens, adieu.

SCENE XVI.

DAMON *ſeul.*

IL faut tout au plûtôt fixer ma deſtinée.
La ſeule Hortenſe peut la rendre fortunée;
Mais à qui m'adreſſer? ce n'eſt pas Liſimon
De qui dépend ſon ſort? ce trait-là me confond.
Je voudrois être inſtruit de ceux qui l'ont fait naître,
Mais quel moyen prendrai-je afin de le connoître:
Si d'un ſang mépriſable elle a reçu le jour,
Il faudroit bien tâcher d'étouffer mon amour;
Mais elle a des vertus, voilà ce que j'adore,
Et c'eſt l'eſſentiel, ainſi ſa main m'honore.
Si je puis aujourd'hui devenir ſon époux,
Je veux que mon ami vienne vivre avec nous,
A l'amour le plus pur, l'amitié réunie
Combleroit de douceurs tous les jours de ma vie.

SCENE XVII.

HORTENSE, DAMON.

HORTENSE.

MONSIEUR, votre intérêt me ramene en ces lieux,
Pour la derniere fois je paroîs à vos yeux.

DAMON.

Quel malheur offrez-vous à mon ame étonnée,
Quand je veux à vos jours unir ma deſtinée.
J'allois de Liſimon embraſſer les genoux...

HORTENSE.

Ah, ſi je l'en croyois, vous ſeriez mon époux.

DAMON.

Hortenſe, quoi c'eſt vous qui cherchez à détruire!..

HORTENSE.

On cherche à vous tromper, je dois vous en inſtruire.
Le Ciel qui de mon cœur voit les replis ſecrets,
Sçait combien cet hymen auroit pour moi d'attraits;
Mais je dois me connoître & me garder de croire,
Que je ſois deſtinée à ce degré de gloire.
Damon, votre nobleſſe égale votre bien,
Ah! que nous différons.

DAMON.

Non, ne deſirez rien,

Je vous épouſerois fuſſiez-vous ſans naiſſance ;
S'unir à la vertu, c'eſt faire une alliance.
Mais enfin dites-moi de quel ſang vous ſortez,
Croyez que rien ne peut ...

HORTENSE.

Ah, Damon, écoutez,
Apprenez un ſecret que tout le monde ignore ;
Déguiſer ſon néant c'eſt s'avillir encore.
Je vais dans ce moment m'expliquer ſans détour,
Ce n'eſt point Liſimon dont j'ai reçu le jour,
On voudroit cependant vous en faire un myſtére.
Comment pourrois-je, hélas ! déſavouer mon pere
Par quel motif encor, Damon, pour vous tromper.

DAMON.

Que ce diſcours, Hortenſe, a lieu de me frapper !

HORTENSE.

On fait bien plus, on veut que de cet artifice
Mon pere même ſoit le malheureux complice,
A ne me plus connoître on veut le condamner,
De l'appeller mon pere on veut me détourner ;
Je mourrois de douleur s'il alloit me défendre
De prononcer un nom & ſi cher & ſi tendre ;
Non, je ne le pourrois, tout viendroit me trahir,
Mon cœur me forceroit à lui déſobéir.

DAMON.

Pour jetter ſur ſon nom la honte du ſilence,
Qu'a donc fait votre pere ?

HORTENSE.

Il eſt dans l'indigence;
La fortune autrefois cherchant à l'enrichir,
Ne lui donna des biens que pour les lui ravir,
Il les a tous perdus voilà quel eſt ſon crime.

DAMON.

Le malheur qu'on ſoutient rend plus digne d'eſtime;
De grace nommez-moi ce Pere infortuné?

HORTENSE.

A l'ignorer toujours vous êtes condamné,
L'alliance eſt pour vous trop déſavantageuſe,
Je connois & je crains votre ame généreuſe;
Ma franchiſe à vos yeux ne peut déguiſer rien,
Mon pere eſt ſans naiſſance, il a perdu ſon bien.
Pour vous faire éviter le piége qu'on projette,
Je vais m'enſevelir au fond d'une retraite;
Je reſpecte mon Pere & je dois aujourd'hui,
Le ſauver de l'affront qu'on exige de lui;
Peut-être il ſe rendroit par excès de tendreſſe,
L'amour de mon bonheur cauſeroit ſa foibleſſe.

DAMON.

Je vais chez Liſimon me jetter à ſes pieds ....

HORTENSE.

Hélas! qu'eſt-il beſoin que vous le connoiſſiez?

SCENE XVIII.

ANGELIQUE, DORIMON, LISIMON, DAMON, BEAUVAL, HORTENSE, LE NOTAIRE.

HORTENSE.

MON Pere à votre aſpect, que mon ame eſt ravie !
Ah ! ne prononcez pas le malheur de ma vie.
Je ne voudrai jamais de Damon pour époux,
S'il faut pour l'obtenir que je renonce à vous ;
Votre ſeule amitié pour mon cœur a des charmes,
Nommez-moi votre fille & calmez mes allarmes.

DAMON.

Ciel ! qu'entens-je ! ſa fille ! ô bonheur inouï !
Quoi le Pere d'Hortenſe eſt mon meilleur ami !

BEAUVAL *à Damon.*

Comblé de vos bienfaits j'étois dans l'impuiſſance,
De vous rendre certain de ma reconnoiſſance,
Trop heureux qu'aujourd'hui l'amour ſoit de moitié,
Et vienne à mon ſecours pour payer l'amitié.

DORIMON.

Je vois avec plaiſir un ſi bon Mariage,
Oui, votre choix, mon fils, dénote un homme ſage ;

Hortenſe à cet hymen va devoir tout mon bien.
Mais près de ſa vertu ma richeſſe n'eſt rien.

HORTENSE.

L'amour n'eut point ſans vous triomphé de mon ame.

DAMON.

Et ſans vous je paſſois mes jours ſans une femme.

SCENE XIX.

Les précédents Acteurs, FINETTE, ARAMINTE, LE CHEVALIER *tenant la main d'Araminte.*

ARAMINTE *à Liſimon.*

AH, Monſieur, l'on peut donc vous voir préſentement ?
Je viens vous informer d'un grand événement,
Que vous approuverez, car je ſçais bien mon frere,
Que pour moi vous avez une amitié ſincere.

LISIMON.

Eh quoi, ma Sœur ?

ARAMINTE.

Jettez les yeux ſur ce contrat ;
Vous verrez aiſément que je change d'état ;

Faites attention, Chevalier, je vous prie,
Là .... voyez-vous changer ſa phiſionomie ?

LE CHEVALIER.

Cet évenement-là doit le mortifier.

ANGELIQUE, *haut.*

Vous vous mariez donc ?

ARAMINTE.

Avec le Chevalier.

LISIMON, *à part après avoir lû.*

Cette donation eſt en très-bonne forme.
(*haut*) A cet acte, ma Sœur, loin de mettre réforme,
Je prétens le ſigner.

ARAMINTE.

Mon Frere, grand merci.

ANGELIQUE.

Ma Tante, conſentez que je le ſigne auſſi ?

LISIMON.

Je ſuis très-ſatisfait de ce qu'on m'a fait lire,
Je vous unis tous deux.

Le Chevalier quitte la main d'Araminte & prend celle d'Angelique.

ARAMINTE.

Que voulez-vous donc dire ?

ANGELIQUE, *haut.*

Ma Tante, c'eſt à moi de vous remercier.

LISIMON.

Le don de votre bien ſert à la marier.

ARAMINTE.

Que vois-je ! on m'a trompée, ah ! c'eſt une impoſture.

LE NOTAIRE.

On ne revient jamais contre ſa ſignature.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.